This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

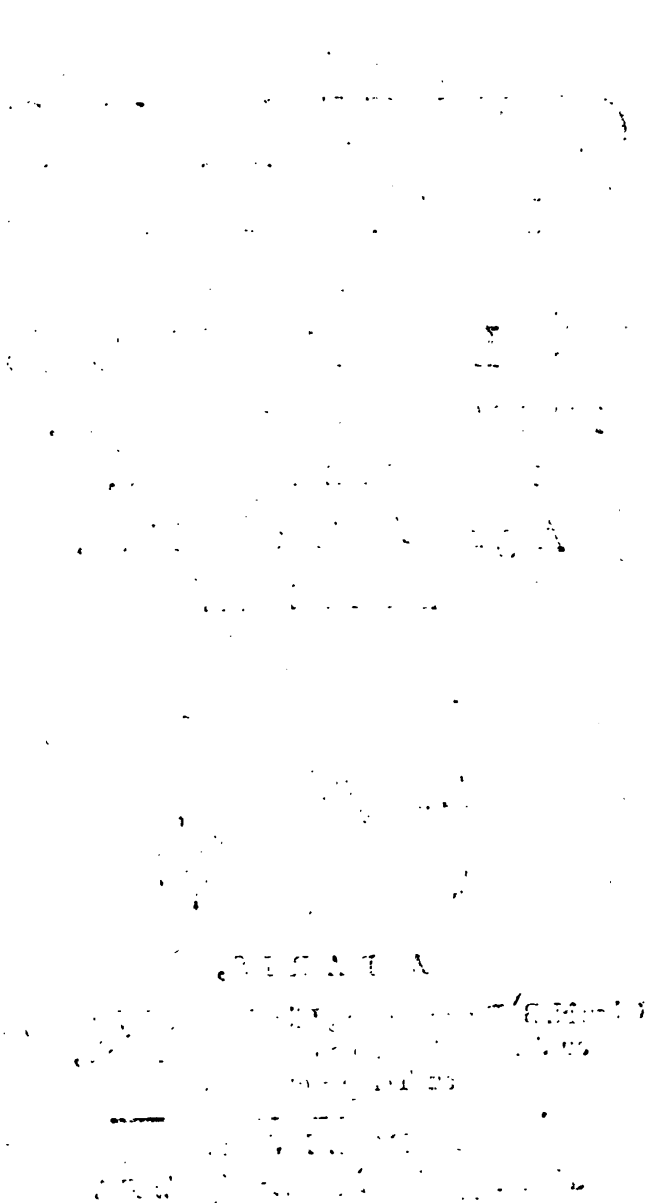
232. a. 6

Aytoun
of Inchdairnie.

ŒUVRES
DE THEATRE
DE
Mr. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.
NOUVELLE EDITION,
Augmentée de trois Pieces.
TOME VI.

A PARIS,
Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſous de la Fontaine ſaint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVIII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



TABLE

Des Pieces contenues dans ce ſixiéme Volume.

Du Théâtre Italien.

LES ETRENNES, *ou* LA BAGATELLE, avec les Prédictions nouvelles, *Comédie en un Acte, & en Vers.*

LA SURPRISE DE LA HAINE, *Comédie en un Acte, & en Vers.*

L'APOLOGIE DU SIECLE, *ou* MOMUS CORRIGE', avec des augmentations à la Repriſe de 1737. *Comédie en un Acte, & en Vers.*

LES BILLETS DOUX, *Comédie en un Acte, & en Vers.*

LES ETRENNES, OU LA BAGATELLE, COMEDIE

De *Monſieur* DE BOISSY.

Repréſentée, pour la premiere fois, par les Comédiens Italiens, au mois de Janvier 1733.

Troiſiéme Edition, augmentée de Prédictions nouvelles dans l'Almanach des Théatres en 1734.

Le prix eſt de vingt-quatre ſols.

A PARIS,
Chez PRAULT pere, Quai de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIX.

Avec Approbation et Privilege du Roi.

A MONSIEUR

PIGANIOL DE LA FORCE,

GOUVERNEUR DES PAGES

DE S. A. S. MONSEIGNEUR

LE COMTE DE TOULOUSE.

DU monde que je peins, connoiſſeur éclairé,
Permets, malgré ta modeſtie,
Que cet Ouvrage, enfant de la ſaillie,
Te ſoit, par ton parent, aujourd'hui conſacré.
Par l'intérêt, ni par la flatterie,
Mon eſprit n'eſt point inſpiré;

Mon cœur tout ſeul te le dédie,
L'eſtime le conduit, & tu dois l'approuver :
Il rend hommage à la Philoſophie
Qu'au milieu de la Cour on te voit cultiver :
Ta vertu ſans reproche a ſû s'y conſerver,
Et n'a pris, de ces lieux, que l'écorce polie.
A ne me pas défavouer,
Cette vertu ſi rare elle-même t'invite.
Si je parois trop enclin à jouer
Le ridicule qui m'irrite,
J'ai l'avantage auſſi de ne jamais louer
Que le talent & le mérite.
Ma Muſe, de tout temps, fut la ſincérité :
J'ignore l'art de déguiſer mon ame ;
Et, que j'approuve, ou que je blâme,
Je dis toujours la vérité.
Dans la dangereuſe carriere
Où mon génie a pris l'eſſor,
Daigne me ſervir de Mentor,
Et m'éclairer de ta lumiere ;
Tu me découvriras plus d'un piége caché.
Par les liens du ſang je te ſuis attaché,
Par ceux du cœur, que je le ſois de même :

Que notre gloire, enfin, ſoit commune aujourd'hui;
Et que je trouve en toi les conſeils & l'appui
D'un ami qui m'inſtruiſe, & d'un parent qui
m'aime.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, *Comédie*. Fait à Paris ce 30 Janvier 1733. *Signé*, GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur de nos Fermes & Droits, à Paris, Nous ayant fait expoſer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer ou imprimer, & donner au Public *Nouveau Recueil de Piéces de Théatre Italien; le Diable boiteux; Hiſtoire d'Oſman, Premier du nom; la Vérité triomphante de l'Erreur*; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les imprimer ou faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la feuille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes d'imprimer ou faire imprimer leſdits Livres ci-deſſus ſpécifiés, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de *neuf* années conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Préſentes : Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; com-

me auſſi à tous Imprimeurs, Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de ſix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'expoſer en vente, les manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Dagueſſeau, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en ſera enſuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, le Sieur Dagueſſeau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; le tout à peine de nullité des Préſentes : Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayant cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie deſdites Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre per-

miſſion ; & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le vingtiéme jour de Décembre, l'an de grace mil ſept cens trente-ſept, & de notre regne le vingt-troiſiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 561. F°. 524. *conformément aux anciens Reglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris ce* 23. *Décembre* 1737.

Signé, S. LANGLOIS, Syndic.

LES ETRENNES,

OU

LA BAGATELLE;

COMÉDIE.

ACTEURS.

JANUS, Dieu des Etrennes.

LA BAGATELLE.

LE CHEVALIER COLIFICHET.

DAMON.

LE MARQUIS.

LE COMTE.

LE BARON.

ANGELIQUE.

FANCHON.

TROUPE de danſeurs & de danſeuſes.

La ſcéne eſt dans la gallerie du palais.

LES ETRENNES,

OU

LA BAGATELLE,

COMEDIE.

SCENE PREMIERE.

LA BAGATELLE, JANUS.

JANUS.

VOICI le nouvel an, brillante Bagatelle;
Dans ce palais je viens vous inſtaler:
Qu'aujourd'hui notre fête ici ſe renouvelle.
Aux regards curieux hâtez-vous d'étaler
Les chefs-d'œuvre nouveaux qu'a produit l'induſtrie,
Dans ces lieux où vos mains vous dreſſent tant d'autels,
Recevez les tributs qu'impoſent aux mortels

Le caprice, l'orgueil, la mode & la folie.
Vendez cher vos faveurs dans ces jours ſolemnels;
Ils vous ſont conſacrés par le dieu des Etrennes;
Profitez, avec moi, des ſotiſes humaines.
La raiſon crie en vain contre de tels abus;
Elle ne peut abolir ces tributs,
Ni des humains ſéduits nous enlever l'hommage,
Quand nous avons pour nous leurs maîtres abſolus,
La vanité, l'amour, l'intérêt & l'uſage.

LA BAGATELLE.

Janus, avec juſtice on nous voit triomphans;
Et l'on célébre, tous les ans,
Avec éclat, ma puiſſance infinie.
J'amuſe l'univers, & la raiſon l'ennuye.
Les hommes ſont toujours enfans;
Je ne puis trop taxer leur troupe calotine:
A lui faire payer mes bijoux chérement,
Tout, en ce jour, me détermine:
Je ſens que l'air de la ſalle voiſine,
Où la chicane aboye inceſſamment,
Devient contagieux, & porte à la rapine.

JANUS.

Adieu; ſur vous, déeſſe fine,
Je me répoſe entierement
Du ſoin de tromper poliment,
Et de vous enrichir d'une façon badine.

Tandis que vous prendrez les paſſans dans vos lacs,
Dans tout Paris je cours faire ma ronde,
Pour goûter, à longs traits, la douceur ſans ſeconde;
De rendre fous tous les états,
Et de rire des embarras
Et des convulſions où je jette le monde.
C'eſt peu qu'un tel délire ait pour nous des appas;
Je me propoſe encore un plaiſir plus ſenſible,
C'eſt d'aller à la cour, théatre du fracas,
Pour y jouir du ſpectacle riſible,
De voir des concurrens précipiter leurs pas;
Pour s'embraſſer tout haut, & s'étouffer tout bas.

LA BAGATELLE.

Partez, Seigneur Janus, ſans tarder davantage;
Un tel ſéjour, pour vous, eſt fait exprès:
Vous verrez là grands nombres de ſujets,
Qui, comme vous, portent double viſage.
Juſqu'au revoir.

(*Janus ſort.*)

SCENE II.

LA BAGATELLE, LE CHEVALIER COLIFICHET.

LE CHEVALIER *courant embraſſer la Bagatelle.*

Bon jour! Bon an!
Embraſſez-moi, mon aimable Déeſſe!
Vous n'avez point de plus grand partiſan
Ni d'ami qui, pour vous, ait autant de tendreſſe.
Vous balancez dans ce moment?

LA BAGATELLE.

Plus je regarde, & plus mon eſprit le rappelle...
Je ne me trompe pas; c'eſt l'Abbé Bagatelle;
C'eſt lui que j'aime tendrement,
Lui, mon adorateur fidéle:
Mon cœur le reconnoît malgré ſon changement.

LE CHEVALIER.

Ma ſouveraine, il eſt vrai, c'eſt moi-même.

LA BAGATELLE *l'embraſſant.*

Ah! Quel raviſſement extrême!
Mais pourquoi, je vous prie, un tel ajuſtement?
A quel propos changer de perſonnage?

LE CHEVALIER.

J'ai mes raiſons. D'abbé l'habit coquet
A ſon mérite & ſon attrait ;
Mais il expoſe au badinage
Qu'on exerce toujours ſur un pétit colet,
Pour agir librement, ſans redouter le trait :
Et pour ſuivre l'eſſor de mon humeur volage,
J'ai, cette année, arboré le plumet,
Et pris le nom & l'Equipage
Du Chevalier Colifichet.

LA BAGATELLE.

Sous quelque nom que je vous voie,
Et de quelque façon que vous paroiſſiez mis,
Toujours votre préſence excitera ma joie,
Et vous ſerez la fleur de mes amis.

LE CHEVALIER.

Pour mériter ce titre, & pour me rendre digne
D'avoir le premier rang entre vos favoris,
Je me ſuis ſignalé par un ouvrage inſigne :
(*Il fouille dans ſes poches.*)
Je viens pour vous l'offrir... Non... Ce n'eſt pas cela.

LA BAGATELLE.

Qu'eſt-ce donc que vous tenez là ?

LE CHEVALIER *tirant un patron de garniture.*

C'eſt un patron de garniture,

Et d'engageantes à l'alure,
Dont l'air invite à les bien chiffonner,
Et que, pour un tendron, je viens de deſſiner.

LA BAGATELLE.

Le joli deſſein de coëffure!

LE CHEVALIER.

J'en ſuis moi-même l'Inventeur.

LA BAGATELLE.

Je vous en félicite; il doit vous faire honneur.

LE CHEVALIER.

Je vous en fais préſent.

LA BAGATELLE.

La réuſſite eſt ſûre.

LE CHEVALIER.

On croit que ce n'eſt rien: il m'a beaucoup coûté;
Et j'ai mis mon eſprit huit jours à la torture,
Pour donner à l'ouvrage une heureuſe tournure,
Et certain air de nouveauté.
Mais voici mon chef-d'œuvre; il eſt en cinq volumes:
Je l'ai tiré d'après nos goûts & nos coûtumes:
Le beau ſexe paroît enclin à l'eſtimer;
Et, par égard pour lui, je l'ai fait imprimer:
Vous en êtes l'objet, je vous en fais l'arbitre:
Il unit l'agrément à la ſolidité;
Et, pour vous prouver ſa beauté,
Je prétens ſeulement vous lire chaque titre.

LA BAGATELLE.

J'écoute avec avidité.

LE CHEVALIER *lit.*

TRAITÉ DES RIENS, *avec une diſſertation ſur la Babiole, dédié aux Dames, par Monſieur l'Abbé Bagatelle. Premier volume.*

LA BAGATELLE.

Ce titre-là promet; la matiere eſt profonde.

LE CHEVALIER.

De tout ce qui ſe fait, c'eſt la ſource féconde:
Tout conſiſte en des riens; heureux qui les ſaiſit!
Ils décident de tout, ils ſont l'ame du monde.
C'eſt un rien qui nous place, un rien qui nous détruit.
Un amant, par un rien, révolte une maîtreſſe,
Et, par un rien, un autre la ſéduit.
Un rien fait tomber une piéce,
Un rien fait qu'elle réuſſit.

LA BAGATELLE.

Les riens ſont mes enfans, & des enfans que j'aime:
Exalter leur pouvoir, c'eſt me louer moi-même.

LE CHEVALIER *continue de lire.*

L'A, B, C du grand monde, ou l'art de ſoutenir la converſation à peu de frais. Second volume.

LA BAGATELLE.

Pour former la jeuneſſe, ah! c'eſt un livre d'or;
L'idée ſeule eſt un tréſor.

LE CHEVALIER.

Il en eſt un pour le libraire,
Et doit avoir un grand débit,
Puiſqu'il enſeigne au plus ſot l'art de plaire,
Et qu'il lui donne de l'eſprit.
Un bon-jour dit de bonne grace,
Deux ou trois complimens polis
Qu'on ſe renvoye & qu'on reſſaſſe
Avec un air de tête & des geſtes choiſis;
Un jargon décoré de phraſes joliettes,
Et de vingt termes favoris
Qu'on accompagne d'un ſouris:
Savoir, les intrigues ſecrettes,
Et de la ville, & de la cour;
Poſſéder l'hiſtoire du jour;
En poche avoir toujours brevets & chanſonnettes,
Et répéter aux Dames, tour-à-tour,
Mille tendres ſornettes,
Que l'on a ſoin d'orner de mots à double ſens;
Parler éloquemment cornettes,
Et prononcer ſur des rubans;
De tout ce qui paroît, juger ſans connoiſſance;
Hors de propos prodiguer ſon encens,
Et placer bien ſa médiſance:
Voilà, des aimables du temps,
Ce qui fait le mérite & toute la ſcience.

LA BAGATELLE.

Et ſouvent l'entretien des plus honnêtes gens.

LE CHEVALIER *lit.*

LA NOUVELLE TOILETTE DES DAMES, *avec une liſte détaillée de tout ce qui la compoſe; ouvrage immenſe, & digne de la curioſité publique. Troiſiéme volume.*

LA BAGATELLE.

Je connois qu'en effet cet ouvrage eſt immenſe.

LE CHEVALIER.

Il l'eſt cent fois plus qu'on ne penſe.
Pour ſavoir tous les noms des bijoux précieux
Dont les toilettes ſont fournies,
J'ai fait des pas prodigieux,
Et des recherches infinies:
Pour porter ce volume au point où je l'ai mis,
J'ai paſſé trois jours & trois nuits
Avec quinze de mes amies,
Qui m'ont obligeamment aidé de leurs avis.

(*Il continue à lire.*)

LA TOILETTE DES HOMMES, *revûe, corrigée & augmentée des trois quarts...*

LA BAGATELLE.

Des hommes, il eſt vrai, je dois être contente:
Avec tout le beau ſexe, ils diſputent d'atours;
Et je m'apperçois tous les jours,

Que pour moi leur amour augmente :
Ils mettent tous l'enchere à mes colifichets,
Et diſputent le rang de mes premiers ſujets.

LE CHEVALIER.

Peut-on vous trop aimer, divinité charmante!
(*Il reprend.*)

LA TOILETTE DES HOMMES, *revûe, corrigée & augmentée des trois quarts, & qui n'eſt pas moins curieuſe que celle des femmes. Quatriéme volume.*

LA SCIENCE DE COEFFER LES UNS ET LES AUTRES, *livre très-utile pour mes jeunes confreres qui entrent dans le monde. Dernier volume.*

LA BAGATELLE.

Ah! Vous ne pouviez pas mieux couronner l'ouvrage;
Et je lui donne mon ſuffrage.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas tout; je veux vous parler franchement :
Ces œuvres-là que vous trouvez gentilles,
Ne ſont rien à côté d'un volume charmant
Que j'acheve actuellement.

LA BAGATELLE.

Et vous l'intitulez?

LE CHEVALIER.

L'ÉLOQUENCE DES FILLES,
Ou l'art de rire finement,
Et de converſer par des mines;

Le tout orné d'eſtampes fines.

LA BAGATELLE.

C'eſt un livre dont je répons.
Pour ſept ou huit éditions,
Mon cher, tout au moins, je parie.

LE CHEVALIER.

Oh! C'eſt peu de la théorie;
Moi-même, de cet art je donne les leçons:
J'apprens à minauder de plus de vingt manieres;
Et j'ai déja grand nombre d'écolieres;
Je les inſtruis avec ſuccès.
Que dans la bagatelle & les riens agréables,
Les filles font de rapides progrès!
Ces friponnes aimables,
En un matin, vont plus loin mille fois,
Que ne feroit un homme dans un mois.
A ce propos, une jeune orpheline
Depuis ſix jours eſt tombée en mes mains;
Ce ſont bien les yeux les plus fins!
Elle eſt faite pour vous, & je vous la deſtine.
Son eſprit un peu neuf n'oſe prendre l'eſſor;
De la province il ſe reſſent encor:
Mais, à travers ſa pudeur enfantine,
On voit percer ſon naturel coquet;
Et ce ſera, je gage, un excellent ſujet:
Par la fortune elle m'eſt adreſſée;

Je ſens, à l'avancer, ma gloire intéreſſée :
La pauvre enfant n'a d'autre appui que moi !
Et doit bientôt ici ſe rendre... Je la voi.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LA BAGATELLE, ANGELIQUE.

LE CHEVALIER.

Venez, ma pupile charmante,
Qu'à Madame je vous préſente.
(*à la Bagatelle.*)
Et bien, vous avois-je menti ?

LA BAGATELLE.

Non ; ſon premier abord m'enchante :
Vous ne pouviez me faire un préſent plus genti.

LE CHEVALIER.

Hem ! Ce ſont là des Etrennes mignonnes !

LA BAGATELLE.

Elle prévient d'abord par ſa beauté.

ANGÉLIQUE.

Vous avez bien de la bonté,
Madame.

LE CHEVALIER.

Regardez ces œillades friponnes :
Qu'en dites-vous ?

LA BAGATELLE.

Je dis que ſes regards ſont vifs,
Et qu'elle a les yeux expreſſifs.

LE CHEVALIER.

Examinez-moi ce corſage :
Voilà pour attirer bien des chalands chez vous,
Et faire rehauſſer le prix de vos bijoux.
(*à Angélique.*)
Mais, la belle, vers moi tournez votre viſage ;
Vous n'êtes pas coëffée à l'avantage.
Ce pli qui fait tout-à-fait mal,
Vous donne un air provincial,
Et vous rend la mine ſauvage ;
Il faut que j'y mette la main.

ANGÉLIQUE *bas au Chevalier.*

Vous n'êtes pas venu m'arranger ce matin.

LE CHEVALIER.

Attendez donc, que je dégage
Ce front, pour le rendre ſerein :
A préſent, laiſſez-moi, d'une légere mouche,
Relever, avec art, ce petit nez mutin :
Que je place cette autre au coin de votre bouche,
Pour rendre ſon ſouris encore plus malin.

Ce n'eſt qu'un rien, mais ce rien, pour la grace;
Par une habile main veut ſe voir employé :
Il ne doit point paroître étudié;
Et le grand art conſiſte à bien choiſir ſa place.
Que vois-je ? Otez-moi ce mouchoir;
Je vous ai déja dit qu'il n'en faut point avoir :
Qui vous l'a donc fait mettre, je vous prie ?

ANGÉLIQUE.

Le froid avec la modeſtie.

LE CHEVALIER.

Au lieu de ce mouchoir, mettez-moi dans ce jour
Une palatine galante,
Qui garantiſſe & pare tour-à-tour.
Pour vos Etrennes, bel amour,
Je veux vous en donner une qui ſoit charmante,
Vous la mettre moi-même, & l'ajuſter ſi bien,
Que, mettant un rempart à la ſaiſon cruelle,
Et contentant votre pudeur rebelle,
Je ménage des jours où l'œil ne perde rien.

ANGÉLIQUE.

En vérité, Monſieur...

LA BAGATELLE.

Allez, laiſſez-le faire.

LE CHEVALIER *lui arrangeant ſa palatine.*

Elle ſera fort bien de la maniere.

Ces

Ces tréſors ſont trop beaux pour devoir les cacher ;
Ils ſont faits pour charmer la vûe :
On doit voir leur beauté, du moins à demi nue.

ANGÉLIQUE.

Oui ; mais il eſt, Monſieur, défendu d'y toucher ;
Et vos mains ſont un peu trop vives.

LE CHEVALIER.

Un maître a des prérogatives :
Vous voilà maintenant plus belle de moitié.
De tous mes ſoins je dois être payé.

(*Il baiſe Angélique.*)

LA BAGATELLE.

L'excellent précepteur pour de jeunes pupiles !

ANGÉLIQUE.

Je ne ſaurois m'empêcher de rougir.

LA BAGATELLE *à Angélique.*

Vous profitez fort bien de ſes leçons utiles ;
La derniere, ſur-tout, vient de vous embellir.

ANGÉLIQUE.

Madame, eſt-il bien vrai ? Me trouvez-vous jolie ?
Et, de vous plaire, aurois-je le bonheur ?

LA BAGATELLE.

Oui ; vous avez trouvé le chemin de mon cœur.
Je veux faire de vous mon éleve chérie.

ANGÉLIQUE.

Me voir auprès de vous, fait toute mon envie ;

Et je ne puis retenir mon tranſport :
Pour vous, dès la plus tendre enfance,
J'ai toujours eu le penchant le plus fort.

LA BAGATELLE.

Il eſt juſte, en ce jour, que je la récompenſe
D'une ſi belle paſſion.

(*au Chevalier.*)

Adieu. Pour mon triomphe un balet ſe prépare ;
Je veux qu'il ſerve auſſi pour ſa réception :
Je cours preſſer l'inſtant de l'exécution.
Pour y danſer, venez que je vous pare,
Nouvel objet de mon affection.

ANGÉLIQUE.

Déeſſe de mon ame, ah ! que je ſuis ravie !
J'aime la danſe à la folie.

(*revenant ſur ſes pas.*)

Monſieur ne nous ſuit pas ?

LA BAGATELLE.

Non ; il demeure ici ;
Et je le prie avec inſtance
De me doubler en mon abſence.

LE CHEVALIER.

Très-volontiers.

ANGÉLIQUE *au Chevalier.*

A vous quitter ainſi,
Mon cœur a vraiment de la peine ;

Mais je reviens bientôt ici ;
Et, l'un des jours de la ſemaine ;
J'irai vous voir, mon bon ami.

LE CHEVALIER.

Je le veux de toute mon ame.
Quelque matin que vous veniez chez nous ;
Comptez qu'il ſera jour pour vous ;
Vous n'aurez qu'à ſuivre Madame.

(*Angélique ſort avec la Bagatelle.*)

SCENE IV.

LE CHEVALIER, DAMON.

LE CHEVALIER *à part.*

UN homme vient ; je le connois ;
(*haut.*)
C'eſt un vieux libertin. Eh ! C'eſt vous que je vois !
Je vous embraſſe, & de toute mon ame ;
Cher papa dont les traits paroiſſent rajeunis,
Vous qui tenez la vieilleſſe enchaînée
Au char des plaiſirs & des ris ;
Vous, l'homme le plus jeune avec des cheveux gris.

DAMON.

Moi, je vous félicite, & ſuis des plus ravis...

LE CHEVALIER.

De quoi?

DAMON.

De voir que, dans cette journée,
Vous ſoyez, mon très-cher, plus fou que l'autre année.

LE CHEVALIER.

Je reconnois votre joyeuſe humeur,
A ce trait de plaiſanterie.
Comme vous êtes verd, vous venez, je parie,
Acheter là... Vous m'entendez, Monſieur?

DAMON.

Il eſt vrai que je viens acheter des Etrennes.
Comme vous êtes connoiſſeur,
Et que j'ai là-deſſus des clartés peu certaines,
Je veux vous conſulter.

LE CHEVALIER.

Vous me faites honneur.

DAMON.

Non; je vous rens juſtice, En fait de ces matieres,
Mon cher Monſieur Colifichet,
Tout le monde connoît vos ſublimes lumieres:
Daignez donc m'écouter, je vais vous mettre au fait
Des Etrennes que je ſouhaite,

Et dont plus d'un motif veut que je faſſe emplette ;
J'en dois faire préſent, au ſortir de ce lieu,
A des perſonnes différentes.

LE CHEVALIER.

En voulez-vous d'abord de bien galantes ?

DAMON.

Non ; j'en veux prendre, en premier lieu ;
Qui ſoient de peu de conſéquence :
Comme des almanachs, des étuits, des écrans ;
Ou, pour éviter la dépenſe,
Quelques paquets de curedents.

LE CHEVALIER.

Si vous faites toujours des préſens de la ſorte ;
Vous ſerez riche fort long-temps.
Un homme comme vous peut-il ? ...

DAMON.

Bon ! Bon ! Qu'importe ?
C'eſt pour un ami familier ;
Dès le collége, il étoit mon intime.

LE CHEVALIER.

Vous le traitez encore en écolier ;
Et c'eſt, de lui, faire fort peu d'eſtime.

DAMON.

Nous avons fait toujours profeſſion
D'agir enſemble ſans façon :
Et, puiſqu'il faut que je le diſe,

C'eſt à regret que je ſuis aujourd'hui
Un ſot abus que l'uſage autoriſe.
Si mon ami s'en formaliſe,
S'il s'en fâche, tant pis pour lui :
C'eſt un fort honnête homme, il eſt vrai, je le priſe ;
Mais, après tout, à l'examiner bien,
Il eſt fort gueux, & ne m'eſt bon à rien.

LE CHEVALIER.

Monſieur, je n'ai plus rien à dire.

DAMON.

En ſecond lieu, pour homme, je deſire
Des Etrennes du dernier goût,
Et qui ſoient peu communes, ſur-tout.

LE CHEVALIER.

Je ſais un cabaret... c'eſt le plus bel ouvrage !
Cher, à la vérité, mais neuf, bien entendu.

DAMON.

Oh ! Le prix n'y fait rien. C'eſt pour un perſonnage,
Par ſon mérite & ſa vertu,
A dire vrai, peu reſpectable ;
Mais, par le rang dont il eſt revêtu,
Infiniment conſidérable.
Mon intérêt m'engage à gagner ſa faveur :
Dans deux importantes affaires,
Sa protection m'eſt des plus néceſſaires ;
Sans compter qu'un tel don prôné par ce ſeigneur,

Dans Paris peut me faire honneur ;
Et, devenant la nouvelle publique,
M'attirer le titre flatteur
D'homme galant & magnifique.

LE CHEVALIER.

Vous ſerez donc ſervi ſelon votre deſir.

DAMON.

Troiſiémement, il me faudra choiſir
Des Etrennes pour femme.

LE CHEVALIER.

Oh ! Puiſque c'eſt pour une dame,
Vous voulez du brillant ?

DAMON.

Vous vous êtes mépris ;
Je ne veux rien que d'ordinaire,
De ſimple, de modeſte, & qui ne coûte guére ;
Comme éventails communs, rubans unis.

LE CHEVALIER.

Mais, quelle eſt donc l'honnête demoiſelle
A qui vous deſtinez ce préſent de haut prix ?

DAMON.

C'eſt ma femme, Monſieur ; il eſt trop bon pour elle.

LE CHEVALIER.

Vous la traitez ainſi que vos amis,
Elle n'a rien à dire.

DAMON.

A préſent je demande
Tout ce que ce palais peut offrir de plus beau,
De plus cher & de plus nouveau ;
M'en coûtât-il la ſomme la plus grande,
Je ne ſaurois mieux l'employer.

LE CHEVALIER.

Qui peut être l'objet d'une telle largeſſe ?

DAMON.

Une actrice qui fait les rôles de princeſſe,
Et dont un ſeul regard ne peut trop ſe payer.

LE CHEVALIER.

Du monde perverti, tel eſt le caractére ;
L'intérêt & l'orgueil produiſent les écus,
Les plaiſirs effrénés répandent encore plus ;
Mais l'amitié ne donne guére ;
Elle reſſemble à l'amour conjugal :
Le devoir eſt meſquin, la vertu ménagere,
Le vice ſeul eſt libéral.

DAMON.

Comment ! Vous faites le moral,
Mon cher docteur en bagatelle ?
Pour mettre fin à ce ton magiſtral,
Voilà ma bourſe. Ailleurs une affaire m'appelle.
Faites pour moi cette emplette nouvelle ;

Je me rapporte à vous, & du choix, & du prix:
Vous enverrez le tout à mon logis.

LE CHEVALIER.

En l'adreſſant à votre épouſe?

DAMON.

Morbleu! N'en faites rien; elle eſt d'humeur jalouſe.

LE CHEVALIER.

Je raille. Allez, repoſez-vous ſur nous;
Dans une heure, au plûtard, vous aurez tout chez vous.

(*Damon s'en va.*)

SCENE V.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, LE COMTE, LE BARON.

LE MARQUIS, LE COMTE, LE BARON, *embraſſant tous trois, en même temps, le Chevalier.*

EH! Bon jour, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Meſſieurs, qui vous améne?

LE MARQUIS.

Nous venons rendre hommage à notre ſouveraine;

Nous ſommes, comme toi, ſes zélés ſerviteurs.

LE CHEVALIER.

En ce cas, devant moi proſternez-vous, Meſſieurs;
Je repréſente notre reine.

LE COMTE.

De ce palais tu fais donc les honneurs?

LE CHEVALIER.

Oui, oui; je diſtribue aujourd'hui ſes faveurs:
Vous n'aurez pas perdu vos peines.

LE BARON.

J'entens. Tu vas nous donner nos Etrennes.

LE CHEVALIER.

Tu l'as dit. Du nouveau vous êtes amateurs;
Des ſpectacles, ſur-tout, vos cœurs ſont idolâtres;
Et je vous fais préſent du livre que voici;
Il vous divertira.

LE COMTE.

Voyons un peu ceci.

LE MARQUIS.

(*Il lit.*)

Liſons d'abord le titre ALMANACH DES THÉATRES.

LE BARON.

Ce titre rit á mes eſprits folâtres.

LE CHEVALIER.

L'ouvrage eſt excellent, & l'auteur eſt PARFAIT.

LE MARQUIS.

J'aurois voulu, pour le rendre complet,
Qu'on eût joint les amours ſecrettes & badines
De leurs célébres héroïnes.

LE CHEVALIER.

Marquis, à quoi ſonges-tu là?
Il auroit fallu pour cela
Dix gros tomes, au moins.

LE BARON *rit en liſant.*

Ah! Ah!

LE COMTE.

Qui te fait rire?

LE BARON.

Un endroit que je viens de lire:
Mais tu n'en riras pas, toi, comme j'en ai ri.

LE COMTE.

D'où vient?

LE BARON.

Il tombe à plomb, puiſqu'il faut te le dire,
Sur l'Opera, ton ſpectacle chéri.

LE MARQUIS.

Ah! Li tout haut, Baron, je t'en conjure, li.

LE BARON *au Marquis.*

Oh! Pour toi, j'en ſuis ſûr, tu vas être bien aiſe,
Ami, comme tu l'es, de la troupe françoiſe.

LE COMTE.

Mais voyons donc cet endroit ſi plaiſant.

LE CHEVALIER *au Baron.*

Li ſans tant de cérémonie.

LE BARON.

Je ne ſaurois pour le préſent;
Li pour moi, Chevalier, je t'en prie.

LE MARQUIS.

Silence.

LE CHEVALIER *lit.*

L'an qu'Iſis au jour reparoîtra,
Tremble, frémi, malheureux Opera;
Elle ſera pour toi la fatale comete
Qui t'annoncera ta défaite:
De ſes climats glacés tout ſe reſſentira:
*Dans le rôle d'*Io (a) *l'Amour s'enrhumera.*
Pour rendre ta perte complette,
Un beau mardi (b) *Zéphir s'envolera;*
Et (c) *la Sirenne ſe taira;*
La Danſe n'aura plus ſa meilleure ſujette.

LE COMTE.

Mais elle l'a.

(a) Mademoiſelle le Maure, qui venoit de jouer le rôle de l'Amour dans le balet des Sens.

(b) Mademoiſelle Petitpas, qui avoit joué celui de Zéphire dans le même balet, & qui partit un beau matin pour l'Angleterre.

(c) Mademoiſelle Peliſſier.

LE CHEVALIER *continue.*

Pour lors tu te verras ſi bas,
Et d'ailleurs dont tu manqueras :
Telle, enfin, ſera ta diſette,
Que le maître des cieux, tant qu'on proméne Io,
De ſon rang dépouillant les marques,
Sera contraint de faire une des Parques,
Et de filer pour chanter leur trio.

LE MARQUIS.

Je ſuis charmé qu'on daube ainſi l'*incognito*
Du ſeigneur Jupiter, qui trahiſſant ſa flamme,
Livre ſi ſottement ſa maîtreſſe à ſa femme.

(*à part.*)

Le Comte enrage ; il met ma joie au dernier point.

LE BARON *au Comte.*

Je te l'avois bien dit, que tu ne rirois point.

LE COMTE.

Je ne ris point, Baron, ſur pareille matiere.
Je n'aime pas qu'on fronde un Opera divin,
Ni que, pour ſe donner carriere,
On perde le reſpect qu'on doit au magaſin :
Mais Omphale d'Iſis répare le deſtin ;
Tout le monde lui rend une juſtice entiere.

LE MARQUIS.

C'eſt, ſans le mériter, qu'Omphale a réuſſi ;
D'une prédiction elle vaut bien la peine.

LE CHEVALIER.

Prêtez l'oreille, la voici.

(*Il lit.*)

L'an que tu remettras Omphale ſur la ſcéne;
(a) *D'Alcide, en vain, la voix avec le port*
Ramenera chez toi l'affluence d'abord.
Comme un ſigne éclatant de ta chûte prochaine,
On verra, ſur ſon ſein, briller, le premier jour,
Durant le cours d'un acte, un nouveau phénoméne,
Qui, ſurprenant les yeux des dames d'alentour,
Les fera rire & rougir tour-à-tour,
Pour mieux préſager ta ruine;
Un démon ſavoyard conjuré par Argine,
Précipitant ſon vol qui manquera,
Tombera ſur ſon dos, & la renverſera.
Hercule, en ce déſordre extrême,
Hercule, de frayeur, reculera lui-même:
Pour laſſer le public qui ſe rebutera,
Tout le fretin du ſombre empire
S'exercera long-temps à battre l'entrechat;
(b) *Et le grand diable qu'on admire,*
Ne pourra plus ſauter, fatigué du ſabat.

LE BARON.

On peut dire qu'Omphale eſt l'Opera des diables;
Il en pleut à chaque moment.

(a) Le ſieur Chaſſé.
(b) Le ſieur Dupré.

LE MARQUIS.

Je n'en ſaurois ſouffrir les longueurs effroyables.

LE CHEVALIER.

Pour moi, j'en trouve tout charmant,
Hors la fin qui m'ennuye, & le commencement.

LE MARQUIS.

Un Opera peu fait pour la conduite exacte,
A permiſſion d'ennuyer
Pendant tout le prologue & tout le premier acte.
Ce qui le plus me choque, & m'oblige à crier,
C'eſt qu'Alcide qui veut immoler au dernier
Omphale avec Iphis, à ſon tranſport funeſte,
Ne faſſe tant de bruit que pour les marier,
Et, cédant ſes amours ſans ſe faire prier,
Vienne nous reſſervir le dénouement d'Alceſte.

LE COMTE.

D'un Opera ſi beau, que tu blâmes en vain,
La muſique eſt charmante, & le ſuccès certain.

LE MARQUIS.

De ce théatre qu'on balotte,
Comte, ſais-tu bien qu'à la fin
Tu deviendras le Dom Quichotte ?

LE COMTE.

Je deviendrai celui du bon goût en ce cas.
Meſſieurs, ne vous y trompez pas ;
Entre tous les talens, la muſique & la danſe...

LE MARQUIS.

La muſique & la danſe! ... Arrêtons ſon caquet;
Car, s'il entame une fois ce ſujet,
Il ne finira pas.

LE BARON *fermant la bouche au Comte.*

Je t'impoſe ſilence.

LE COMTE.

Souffrez, du moins, que je vous diſe un mot
Sur la muſique.

LE MARQUIS.

A d'autres.

LE BARON.

Quelque ſot.

LE COMTE.

Oh! Parbleu, là-deſſus ſi je ne puis rien dire,
Il me ſera, du moins, permis de lire.

LE CHEVALIER *au Comte.*

C'eſt le meilleur parti. Ce livre peut, contre eux,
Te fournir plus d'un trait heureux.

LE COMTE.

Bon! Je tiens ce que je deſire.
(*au Baron.*)
Voici de quoi t'apprendre à te moquer de moi.
Baron, ce coup qui ſeconde ma haine,
Foudroye entiérement la troupe italienne:
Tu l'aimes; je ne puis me venger mieux de toi.

LE BARON.

J'en rirai le premier, ſi le trait vaut la peine.

LE MARQUIS.

Voyons.

LE COMTE *lit.*

L'an que chez toi (a) *Sigiſmond paroîtra,*
Que je te plains, ô troupe d'Italie!
Juſqu'en ſes fondemens ton hôtel gêlera,
Et dans ſes doigts Arlequin ſoufflera.
Pour réchauffer ta comédie (b),
En vain Zaïre t'offrira
Un ſujet abondant de critique jolie:
Un Dieu puiſſant pour elle combattra,
Et le public s'éclipſera,
Après avoir ſifflé ta parodie.

LE MARQUIS.

Baron, tes bons amis ſont tapés, pour le coup.

LE COMTE *au Baron.*

Tu ne ris pas?

LE BARON.

Mais, pas beaucoup.
Ce pauvre Sigiſmond! J'en ai l'ame attendrie.
(*d'un ton tragique.*)
Qu'a-t-il donc fait aux dieux, pour être abandonné!

(a) La vie eſt un ſonge.
(b) Les Infinis trouvés, Parodie de Zaïre.

LE MARQUIS.

Ils lui font expier le crime d'être né.

LE BARON.

L'état de ce théatre eſt des plus déplorables ;
J'en aime les acteurs, leur ſort me fait pitié :
Même avec Arlequin je ſuis ſi fort lié,
Que nous ſommes inſéparables ;
Je ſuis toujours chez lui, ſans en être prié :
J'ai beaucoup de pouvoir ſur l'eſprit de ſa fille,
J'ai même quelque part à toute la famille.

LE COMTE.

D'avoir pris ma revanche, ah, que je ſuis ravi !

LE MARQUIS.

La choſe, à dire vrai, me fait plaiſir auſſi.

LE CHEVALIER. *au Baron.*

Conſole-toi, leurs maux ne ſont pas incurables.
Cet Almanach avantageux
Contient non-ſeulement des faits très-véritables,
Mais il renferme encor des conſeils profitables,
Pour rendre l'avenir heureux.

LE MARQUIS.

Leur mal eſt bien preſſant, & je crains fort pour eux.

LE CHEVALIER.

En voici le reméde, & prompt, & ſpécifique.

(*Il lit.*)

AVIS TRE'S-SALUTAIRE A LA TROUPE ITALIQUE.

Si tu veux rappeller chez toi les ſpectateurs ;
Donne, ce ſont deux bagatelles,
D'excellentes piéces nouvelles ;
Et, pour les bien jouer, reçois de bons acteurs.

LE BARON.

De bons acteurs ! De bonnes piéces !
Va, Chevalier, tu te moques de nous ;
On trouve bien ainſi, ma foi, de tels bijoux !
Si mes amis pouvoient poſſéder ces richeſſes,
Leur théatre, morbleu, ſeroit un vrai Pérou.
Va, Chevalier, ton Almanach eſt fou.

LE CHEVALIER.

Il donne encore un avis plus facile
A l'Opera qu'il conſole très-bien.

LE COMTE.

Voyons ; je fais mon intérêt du ſien.

LE CHEVALIER.

S'il le ſuivoit, il lui ſeroit utile.

(*Il lit.*)

Au théatre chantant
AVIS *très-important.*
Veux-tu fixer la fortune qui flotte,
Et te voir de nouveau couru ?
Fais, au plûtôt, redanſer la vertu (a) ;

(a) Mademoiſelle Salé.

Et remets l'amour (b) *en culotte.*

LE COMTE.

Mais l'auteur de ce livre a le cerveau bleſſé,
Vouloir à l'Opera que la vertu redanſe.
Propoſa-t-on jamais pareille extravagance?
Il faudroit qu'en ces lieux elle eût déja danſé.
C'eſt ſuppoſer le faux, choquer la vraiſemblance.

LE MARQUIS.

De ce théatre-là, partiſan entêté,
C'eſt donc ainſi que tu prens ſa défenſe?

LE COMTE.

Je ſuis ſon Chevalier, & même avec outrance;
Mais ce n'eſt pas par ce côté.

LE MARQUIS.

Mais c'eſt un fait par toi ſeul conteſté.

LE COMTE.

Dis : qui l'a vû?

LE MARQUIS.

Toute la France.
Un ſujet né pour être reſpecté,
A déja fait voir ce miracle:
Il a ſû trouver l'art de vaincre chaque obſtacle,
Et d'allier, aux yeux du public enchanté,
La modeſtie à l'air de volupté.

(b) Mademoiſelle le Maure.

Au badinage la nobleſſe,
La conduite au talent, les mœurs à la jeuneſſe;
Et la ſageſſe à la beauté.
Ton Opera n'a rien de mieux à faire,
Que de le rappeller dans cette extrêmité.

LE CHEVALIER.

Non, non, il auroit tort d'agir pour cette affaire;
Quand tu dirois même la vérité.
Je ſoutiens qu'il s'y doit oppoſer au contraire;
Car, enfin, Meſſieurs, tout compté,
L'amour & ſes tendres foibleſſes
Sont le premier devoir de toutes nos princeſſes;
Et leur corps, à ce Dieu, doit tout l'éclat qu'il a.
Un tendron chaſte, apprenez bien cela,
Eſt d'un mauvais exemple à craindre pour les nôtres;
C'eſt un vrai monſtre à l'Opera:
On ne doit pas le ſouffrir là,
De peur qu'il ne gâte les autres.

LE MARQUIS.

Toujours, par du biſarre, il ſe diſtinguera.

LE CHEVALIER.

Ils me donnent la comédie.

LE MARQUIS *au Comte.*

Je ris pourtant de ta ſaillie.

LE COMTE.

Pour te mieux divertir, tu vas avoir ton tour.

LE BARON.

Cela ſe doit par un juſte retour.

LE COMTE.

Cherchons un peu la prophétie
Qui touche le ſpectacle, objet de ſon amour.

LE MARQUIS.

Epargnez-vous ce ſoin; je vais lire moi-même.
La voici.

LE COMTE.

Quel orgueil! Il nous brave en ce jour.

LE CHEVALIER.

Il en ſera puni.

LE MARQUIS.

Le théatre que j'aime,
Vous le ſavez, Meſſieurs, fleurit ſeul aujourd'hui;
C'eſt le louer, que de parler de lui;
Ainſi prêtez l'oreille à ſon panégyrique.

LE CHEVALIER.

Pour être heureux & floriſſant,
On n'eſt pas moins ſujet à la critique.

LE COMTE *au Marquis.*

Fais ta lecture; allons, je t'écoute à préſent.

LE BARON.

Paix là.

LE MARQUIS *lit.*

L'an que Zaïre enchantera la terre,

O ! Théatre françois, quel ſera ton bonheur !
De ſa voix (a) le ſon ſéducteur,
Aidé du rare don de plaire,
Attendrira Paris en ta faveur,
Et fera paſſer ſa douceur
Juſqu'au fond de l'ame ſévere
Du plus inflexible cenſeur...
(Il s'interrompt avec tranſport.)

Ah ! Je ſuis tranſporté ! Je ne ſaurois le taire.

LE CHEVALIER.

Il en tient pour Zaïre.

LE MARQUIS.

Ai-je tort, en honneur ?
Elle a de ſi beaux yeux !

LE COMTE *bruſquement.*

Recommencez, Monſieur.

LE MARQUIS *recommence.*

L'an que Zaïre enchantera la terre,
O ! Théatre françois, quel ſera ton bonheur !
De ſa voix le ſon ſéducteur,
Aidé du rare don de plaire,
Attendrira Paris en ta faveur,
Et fera paſſer ſa douceur
Juſqu'au fond de l'ame ſévere
Du plus inflexible cenſeur ;

(a) Mademoiſelle Gauſſin.

Tu n'auras plus à craindre le tonnerre,
Ni les éclats du public en fureur ;
Et tes jours couleront dans un calme proſpere,
Qui ne ſera troublé que par le bruit flatteur
Qu'excitera chez toi plus d'un approbateur.
(*Il s'interrompt de nouveau.*)
Que vous avois-je dit ?

LE COMTE.

Pourſuis, maudit lecteur !

LE MARQUIS *continue.*

Le ſpectateur, pour toi, ſera ſi débonnaire,
Que, du froid Complaiſant (a) *reſpectant la fadeur...*

LE CHEVALIER.

Ahi ! Ahi ! Vous molliſſez, Seigneur !

LE COMTE.

Lis ferme, ou bien...

LE MARQUIS.

C'eſt ce que je vais faire.
(*Il reprend.*)
Le ſpectateur, pour toi, ſera ſi débonnaire,
Que, du froid Complaiſant reſpectant la fadeur,
Il entendra la piéce entiere,
Sans exciter nulle rumeur,
Et qu'il prendra ſon caractére.

(a) Comédie.

LE COMTE.

Fort bien!

LE MARQUIS *lit toujours.*

Le jeu brillant de chaque acteur,
A l'abri de quelque lueur,
Fera claquer ſa morale ordinaire,
Etonnera le connoiſſeur,
Et le forcera de ſe taire,
Et d'admirer... en dépit de ſon cœur,
La complaiſance... du parterre.

LE BARON.

Je triomphe! A ſon tour, le Marquis eſt penaut;
Il n'a rien perdu pour attendre.

LE COMTE.

Voilà ton Complaiſant ajuſté comme il faut.

LE MARQUIS.

Il eſt aiſé de le défendre.

LE CHEVALIER.

Sans intrigue, ſans intérêt,
Et ſans conduite, comme il eſt,
Auras-tu bien le front de l'entreprendre?

LE MARQUIS.

N'en déplaiſe à ton goût, je ſoutiens, qu'à tout prendre,
Le Complaiſant...

LE CHEVALIER.

Eſt d'un ennui parfait.

LE COMTE.

Et du flatteur un fort mauvais extrait.

LE MARQUIS.

Il fait pleurer Monſieur, il fait rire Madame.

LE CHEVALIER.

Et me fait bâiller, moi, juſques au fond de l'ame.

LE MARQUIS.

Pour moi, j'admire chaque mot.
Il parle avec eſprit...

LE CHEVALIER.

Et ſe comporte en ſot.

LE MARQUIS.

Toute la piéce...

LE CHEVALIER.

N'eſt pas neuve;
Un aſſommant procès en eſt le fondement:
Du Curieux impertinent,
Elle a, pour nœud, la ridicule épreuve;
Et je laiſſe à l'auteur l'honneur du dénoûment.

LE COMTE.

Tu lui fais un fort beau préſent!

LE MARQUIS.

Madame Orgon...

LE COMTE.

Pour elle, elle eſt ma bonne amie;
J'idolâtre ſon enjoûment.

LE CHEVALIER.

Elle chérit la danſe, & c'eſt par ſympathie.

LE COMTE.

Je goûte des plaiſirs parfaits,
Quand elle danſe & qu'elle entonne
D'une façon toute bouffonne,

(*Il chante.*)

Que tous les procès
Durent à jamais.
Qu'on les barbouille,
Qu'on les barbouille
A jamais.

(*Il récite.*)

Oh! Ce *barbouille*-là, dans ſa bouche charmante,
Produit un effet qui m'enchante.

(*Il répéte en chantant.*)

Qu'on les barbouille, bouille, bouille.

LE BARON.

Les François ont volé ce trait à mes amis.

LE MARQUIS *au Comte.*

Ce chœur vaut bien celui de vos Trembleurs d'Iſis.

(*Il chante en ſe moquant.*)

L'hyver qui nous tourmente,

Et qui s'obſtine à nous geler.

LE COMTE *reprend en même temps.*

Que tous les procès
Durent à jamais.
Qu'on les barbouille, &c.

LE CHEVALIER *au Baron.*

De la partie il nous faut mettre auſſi.

(*Le Chevalier & le Baron mêlent leurs voix à celles du Marquis & du Comte, & chantent en même temps.*)

Maudit celui qui n'en boira,
Et qui ne s'en barbouille;
Maudit celui qui n'en boira,
Et qui ne s'en barbouillera.

LE BARON *après avoir chanté.*

Voilà ce qu'on appelle un beau charivari!

LE COMTE.

Ah! Pour nous mieux venger du Marquis qui nous brave,
Je voudrois bien qu'on parlât de Guſtave (*a*).

LE CHEVALIER.

Sa prophétie eſt faite.

LE COMTE.

Ecoutons-la.

(*a*) Tragédie.

LE CHEVALIER *lit.*

L'an que du fond du nord un héros ſortira,
Il effacera tout par ſa clarté ſuprême :
Le grand Guſtave étonnera
Par ſes bequés & par ſes défauts même ;
Juſques à ſon habit, tout en lui charmera.
Grands Dieux ! Quelle riche abondance
De ſituations contre la vraiſemblance !
Et que de lieux communs heureuſement couſus
A des événemens qu'on n'aura jamais vûs !
Un ſonge, une reconnoiſſance,
Des monologues tant & plus.
Une longue oraiſon funébre
D'un prince vivant qu'on célébre ;
Des traveſtiſſemens, des conſpirations,
Des empriſonnemens & des proſcriptions ;
Une ſédition ſubite
Qui change tout-à-coup les décorations :
Un enlevement, une fuite,
Un combat ſur la glace, où, faiſant le plongeon,
Par un prodige heureux, la fille de Sténon
Diſparoîtra ſous l'eau toute habillée,
Puis reviendra ſur l'horiſon,
Pour nous en informer, ſans paroître mouillée ;
Et, par un dernier trait digne d'être vanté,
Après tant de périls, de fracas, de furie,

Qui tiendront en ſuſpens le public agité,
La piéce finira dans la tranquillité;
Et, hors un confident qui ſeul perdra la vie,
Les acteurs de la tragédie
Se retireront tous en fort bonne ſanté.

LE BARON *au Marquis.*

Que répons-tu?

LE MARQUIS.

Je dis que la piéce eſt ſi belle,
Qu'en paroiſſant, elle a fait revenir
Tout Paris de la BAGATELLE.
Contre tant de beautés, le moyen de tenir!
L'heureux amant d'Adélaïde
A, par un ſurprenant bonheur,
Le public pour rival & pour admirateur.
La raillerie eſt inſipide.

LE CHEVALIER.

Jamais princeſſe n'eut plus d'amans à la fois!
En même temps elle ſe voit preſſée
Par Frédéric, Guſtave, & le Tyran Danois;
Ils veulent l'enlever tous trois.
Elle reſſemble à la Finnée
Du Roi de Garbe, trait pour trait.

LE COMTE.

Oui, tu dis vrai, c'eſt ſon portrait.
De la foi qu'elle donne, elle n'eſt point eſclave.

LE CHEVALIER.

Elle le prouve hautement;
Quand elle veut, par accommodement,
Épouser Frédério, quoiqu'elle aime Guſtave.
Tout mis dans la balance, il n'eſt pas ſurprenant
Que ce dernier ſe voye oublié par la belle,
Quand de ſes yeux il eſt abſent,
En étant reconnu ſi difficilement,
Lorſqu'il lui parle & qu'il eſt devant elle.

LE COMTE.

Un endroit favori qui me plaît tout-à-fait,
C'eſt quand ſa bouche dit au tyran qu'elle hait,
A propos du héros qu'elle aime:
Qu'il vive, qu'il triomphe, & je meurs ſans regret.
Cela ſe chante de ſoi-même,
Marquis; de ces paroles-là,
Sais-tu bien qu'on feroit un beau chœur d'Opera?

SCENE VI.

LES ACTEURS PRECEDENS, ANGELIQUE, FANCHON.

ANGÉLIQUE *au Chevalier.*

Tout eſt prêt, mon cher maître;
Mais, avant que d'ouvrir le balet deſiré,
A vos yeux j'ai voulu paroître,
Pour ſavoir ſi je ſuis parée à votre gré.

LE CHEVALIER.

Vous êtes miſe, on ne ſauroit mieux l'être.

LE MARQUIS.

Quel eſt donc cet objet charmant?

LE CHEVALIER.

C'eſt une de mes écolieres,
A qui, depuis huit jours, je donne des manieres.

LE MARQUIS.

Tu choiſis bien, je t'en fais compliment.

LE COMTE *regardant Fanchon.*

Cette autre-ci n'a pas la mine moins friponne.

LE CHEVALIER.

Mais je ne connois point cette jeune perſonne;
Belle Angélique, apprenez-moi ſon nom.

FANCHON.

FANCHON.

Monsieur, je m'appelle Fanchon.

ANGÉLIQUE.

En qualité d'amie, elle vient à la fête
Que, pour me recevoir, la *Bagatelle* apprête :
Je me crois obligée à vous la présenter.

FANCHON.

Si vous vouliez m'instruire avec Mademoiselle ;
Je tâcherois, Monsieur ; de profiter
De vos leçons, comme elle.

LE CHEVALIER.

Quoique fort occupé, très-volontiers, ma belle.

LE MARQUIS.

A son défaut ; nous nous offrons ;
Nous sommes, comme lui, docteurs en Bagatelle.

LE COMTE.

Si vous voulez prendre de mes leçons,
A vous donner tous mes soins je m'engage :
Mais, quel âge avez-vous ?

FANCHON.

J'ai seize ans environ.

LE COMTE.

Seize ans ! Ma reine, voilà l'âge
Propre à l'instruction.
A présent, dites-moi votre inclination.
A quoi vous porte, enfin, votre goût ?

FANCHON *faiſant un entrechat.*

A la danſe.

LE MARQUIS.

Tudieu ! Qu'elle eſt ingambe !

LE COMTE.

Elle bat l'entrechat !

LE CHEVALIER.

C'eſt débuter avec éclat.

LE COMTE.

Et s'éleve plus haut que danſeuſe de France.
Mon cœur, je vous adore, & je veux, avec vous,
Faire des entrechats.

LE BARON.

Et moi, des caprioles.

FANCHON.

Meſſieurs, avec plaiſir. J'aime les danſes folles.

LE COMTE.

Et je mets, à ſauter, mon plaiſir le plus doux.

LE BARON.

J'ai, pour la capriole, une fureur ſi grande,
Que je la fais à chaque inſtant :
Et, quand je l'oublie en ſortant,
Tout le monde me la demande.

LE CHEVALIER *à Angélique.*

Pour nous, nous ouvrirons la fête tous les deux.

LE MARQUIS *à Angélique*

Puiſque *la Bagatelle* en ce lieu nous raſſemble,
Je veux auſſi, brune aux yeux amoureux,
Que nous danſions un menuet enſemble.

LE CHEVALIER.

Ainſi nous ſerons tous de ce balet joyeux.

LE COMTE.

Dans ce beau jour, il faut que je ſignale
Tous les talens que j'ai reçûs des cieux.
Je prétens, tour-à-tour, & d'une ardeur égale,
Jouer un air de flûte avec un de timbale:
Je veux mettre l'orqueſtre en train,
Danſer une muſette, enſuite un tambourin;
Et, pour me rendre plus utile,
Chanter une cantate, & puis un vaudeville.

LE CHEVALIER.

C'eſt tout un Opera que le Comte...

LE COMTE.

J'entens
Le ſon bruyant des inſtrumens.
Je cours pour être plus agile;
Je cours vîte changer d'habits,
Et reviens pour tenir tout ce que j'ai promis.

SCENE DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS, LA BAGATELLE, *Troupe de Danſeurs.*

UN CHANTEUR.

Brillez, BAGATELLE *charmante*,
Embelliſſez votre ſéjour ;
Etalez, dans ce grand jour,
Votre parure triomphante.
Des belles vous êtes l'amour.
Vous amuſez le fou, le ſage, tour-à-tour.
Vous recevez de tous une offrande conſtante,
Et chaque état s'empreſſe à vous faire ſa cour.
Brillez, BAGATELLE *charmante*,
Embelliſſez votre ſéjour ;
Etalez, dans ce grand jour,
Votre parure triomphante.

FIN.

PREDICTIONS NOUVELLES,

AJOUTÉES A LA BAGATELLE,

dans la Scéne de l'Almanach des Théatres.

Le vingt-ſept Février 1734.

PREDICTION SUR ISSÉ.

L'An qu'Iſſé charmera la France,
Réjouis-toi, danſe, heureux Opera;
Ton théatre reflеurira;
Elle unira chez toi la gloire & l'abondance:
Le poëme intéreſſera,
Et la muſique enchantera:
On applaudira tout, juſques à la prudence
Du galant Apollon qui fait dormir Iſſé,
Pour l'expoſer ſeulette en un bois, ſans défenſe,
A la diſcrétion d'un rival offenſé;
Et l'on admirera juſqu'à la modeſtie
De ce même rival qu'on a droit de railler

De ſurprendre, à l'écart, ſa maîtreſſe endormie;
Sans oſer l'approcher, de peur de l'éveiller.

SUR LA SURPRISE DE LA HAINE.

L'an que les acteurs d'Italie
Mettront la Haine en comédie,
Quel heureux ſort va les accompagner!
Je vois courir chez eux Paris pour un ouvrage,
Dont le ſeul titre auroit dû l'éloigner;
Fait malgré le bon ſens, conduit contre l'uſage;
Qui, dénué d'intrigue, oſe renverſer tout;
Qui de l'amour détruit le tendre hommage;
Où l'on apprend à ſe haïr par goût,
Et qui finit ſans mariage:
Modéle dangereux, & qu'on doit châtier
Comme infracteur de la régle ordinaire.
Il faut qu'un dénoûment, pour être régulier,
Se faſſe pardevant notaire.

SUR LE BADINAGE.

L'an que le Badinage au grand jour paroîtra,
Sa critique ſera ſi dure,
Que chacun le méconnoîtra,
Malgré la charmante figure;

De l'actrice qui le jouera :
La Bagatelle, pour ſon frere,
Hautement le déſavoura :
Il ſera maudit de ſon pere,
Pour les chagrins qu'il lui procurera :
Avec ſageſſe & bienſéance,
D'abord il ſe définira,
Pour ſe conduire avec licence
Tant que la piéce durera :
L'auteur ſentant le beſoin qu'il en a,
Perſonifîra l'indulgence,
Et tout Paris la lui refuſera.

SUR ADELAÏDE.

L'an que de du Gueſclain la fille brillera,
Pour l'admirer, toute la France,
Chez la Troupe Romaine, en foule ſe rendra,
Et le canon célébrera
Le premier jour de ſa naiſſance ;
Du parterre, avec véhémence,
En même temps la bombe partira :
Huit jours, par modeſtie, elle diſparoîtra,
Pour ſe montrer plus belle au bout de cette abſence ;
D'une voix unanime, & par reconnoiſſance,
Tout le public alors l'applaudira.

Quand le monde s'éclaircira,
Adélaïde ſoutiendra
Ce revers d'une ame conſtante;
Prête à finir ſa courſe chancelante,
Plus d'un ami zélé la redemandera;
Dans ſes prétentions noblement obſtinée,
Toujours au même prix elle ſe donnera:
Par bonne opinion, dans le double, elle eſt née;
Par fierté, dans le double, elle s'éclipſera.

FIN.

LA SURPRISE DE LA HAINE, COMEDIE

De Monſieur DE BOISSY.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 10 Février 1734.

Le prix eſt de trente ſols.

A PARIS;
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XXXIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

ACTEURS.

GLEON, pere de Liſidor.
CLARICE, mere de Lucile.
LISIDOR, amant de Lucile.
LUCILE, fille de Clarice.
CONSTANCE, ſœur de Lucile.
MILORD GUINE'E.
ARLEQUIN, valet de Liſidor.
LISETTE, ſuivante de Lucile.

La Scéne eſt à Paris chez Clarice.

LA SURPRISE DE LA HAINE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, LISETTE.

CONSTANCE.

OUI, Liſette, voici la brillante journée
Qui doit à Liſidor unir ma ſœur aînée.
Cette heureuſe alliance étouffant tout Procès,
Entre nos deux Maiſons va rétablir la paix.

L'Intérêt fut l'auteur de leur antipathie;
Mais par cette union qui paroît assortie,
L'Hymen, de la Discorde est vainqueur en ce jour;
Et la Haine est contrainte à ceder à l'Amour.

LISETTE.

La révolution me paroît bien subite:
Lisidor fit hier sa premiere visite;
Lucile votre sœur, ne l'a vû qu'un moment;
Son pere encor, pour lui, porta le compliment.
Sa figure, il est vrai, parle à son avantage.

CONSTANCE.

Ce qui me plaît en lui, c'est son air noble & sage.

LISETTE.

Moi, ce qui m'a choquée, il n'a dit que trois mots.

CONSTANCE.

Mais remplis de bon sens, & toujours à propos.

LISETTE.

C'est un homme qui parle avec poids & mesure.
Si j'en crois Arlequin qui m'a fait sa peinture,
Son caractere jure avec les mœurs du tems,
Et le fait mépriser de tous les jeunes gens.
Il traite la tendresse à la façon antique,
Porte les sentimens jusques à l'héroïque,
Regarde comme un crime une infidélité,
Et se fait de l'Amour un Dieu de probité.

CONSTANCE.

Tu ne peux pas de lui faire un plus grand éloge ;
Et de cette maniere il eſt beau qu'on déroge.
Le mal que tu m'en dis me le fait eſtimer.

LISETTE.

Et moi, par ce diſcours, j'ai lieu de préſumer
Que le beau-frere eſt fort à votre gré, Madame.

CONSTANCE.

Oui, je crois qu'il fera le bonheur de ſa femme.
Je doute que ma ſœur, à parler entre nous,
Faſſe, de ſon côté, celui de ſon époux.
Il faut pourtant lui rendre une juſtice dûe ;
D'attraits & d'agrémens ſa perſonne eſt pourvue ;
Elle met de la grace à tout ce qu'elle fait,
Et ſon diſcours ſéduit, en dépit qu'on en ait.
Son ame eſt généreuſe & déſintéreſſée,
Franche, & qui n'a jamais déguiſé ſa penſée ;
Mais aux vivacités elle a l'eſprit ſujet,
L'humeur folle, & ſur tout, le naturel coquet ;
Se révolte aiſément, & revient avec peine ;
Foible dans ſa tendreſſe, & forte dans ſa haine.

LISETTE.

A la peinture encore ajoutons quelques traits :
Railleuſe au dernier point, curieuſe à l'excès ;
Du matin juſqu'au ſoir, par l'humeur dominée ;
Et dans ſes ſentimens, ſans retour, obſtinée.

C'eſt-là ſon vrai portrait, qu'il eſt tems de finir,
Car je l'entends marcher, & je la vois venir.

(*Elle rentre.*)

SCENE II.

LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

VOus voulez bien, ma ſœur, que je vous félicite.
Vous allez épouſer un homme de mérite.

LUCILE.

Comment le ſavez-vous?

CONSTANCE.

Tout le monde le dit,
Et ſon extérieur.....

LUCILE.

Prévient, ſans contredit.
Pour peu que ſon eſprit réponde à ſa figure,
Mon cœur l'acceptera pour époux ſans murmure;
Dans un inſtant, ma ſœur, je vais en décider:
Il doit auprès de moi ſe rendre ſans tarder;
Je brûle de ſavoir quel eſt ſon caractere.

CONSTANCE.

Oh! c'eſt déja beaucoup, ſa perſonne à ſû plaire.

Quand l'œil eſt prévenu par un air engageant;
L'eſprit, ſur tout le reſte, eſt un juge indulgent.

LUCILE.

Le mien eſt difficile. Il faut qu'il examine;
Vers Liſidor, pourtant, fortement il incline.
Je crois qu'il me convient; & dans ce doux eſpoir,
Je me ſuis engagée à l'épouſer ce ſoir.

CONSTANCE.

Vous l'aimez?

LUCILE.

Oui; je ſens un goût de préférence;
Qui tient plus de l'amour que de l'indifférence.

CONSTANCE.

Je veux, de mon côté, vous confier, ma ſœur,
Un ſecret.....

LUCILE.

Un ſecret? Ouvrez-moi votre cœur;
Je ſuis de bon conſeil. Parlez, ma ſœur cadette.
Eh quoi! Vous rougiſſez? Ah! C'eſt une amourette.

CONSTANCE.

Non, c'eſt du ſérieux.

LUCILE.

Du ſérieux? Ha! ha!
Eſt-ce un amour parfait?

CONSTANCE.

C'eſt mieux que tout cela.

LUCILE.

Mais, vous me surprenez ! Seroit-ce un mariage ?

CONSTANCE.

Justement. Nous avons ce soir même avantage.

LUCILE.

Comment donc ?

CONSTANCE.

Comme vous, je vais changer de sort,
Et sachez, qui plus est, que j'épouse un Milord.

LUCILE.

Epouser un Milord ! Vous ? Quelle rêverie !

CONSTANCE.

De l'histoire entendez les détails, je vous prie.

LUCILE.

C'est sans doute un Roman. Vous n'avez qu'à conter ;
Miledi, me voilà prête à vous écouter.

CONSTANCE.

C'est à la promenade où j'ai fait la conquête ;
Mais ma mere qui vient, dans mon récit m'arrête.

LUCILE.

Quel contre-tems ! Pourquoi paroît-elle si-tôt ?

CONSTANCE.

Je rentre. Vous saurez mon histoire tantôt.

(*Elle sort.*)

LUCILE *seule.*

Quel sera ce récit que je brûle d'apprendre,

SCENE III.

CLARICE, LUCILE.

CLARICE.

NOn, mon raviſſement ne ſauroit ſe comprendre!
C'eſt peu qu'un prompt hymen, formé par la raiſon,
Termine un long procès qui troubloit ma maiſon;
L'Amour cimente encor votre bonheur, ma fille,
Et ſemble concourir au bien de ma famille.
Votre premiere vûe a charmé votre amant,
Et, plus que lui, ſon pere eſt dans l'enchantement.
Ils viennent tous les deux. Liſidor qui vous aime,
De vous entretenir montre une envie extrême.

LUCILE.

Madame, à lui parler je n'ai pas moins d'ardeur.

CLARICE.

Il eſt ſûr de la main, il veut gagner le cœur.
J'entens du bruit, c'eſt lui qui vient avec ſon pere.

SCENE IV.

CLARICE, LUCILE, CLEON, LISIDOR.

CLEON *à Liſidor.*

SA figure eſt charmante.

LISIDOR.

Oui, ſi ſon caractere,
Comme je dois le croire, égale ſes attraits,
Je ne deſire rien ; mes deſtins ſont parfaits.

CLARICE *à Lucile.*

Vous l'entendez, ma fille ?

CLEON.

O diſcours qui m'enchante !
Venez, je l'apperçois. Mon fils, qu'elle eſt piquante !
(*à Clarice.*)
Madame, tout ſuccede au gré de mon deſir,
Votre ſang & le mien ceſſent de ſe haïr,
Votre fille & mon fils ſont formés l'un pour l'autre.

CLARICE.

Ma joie, en ce moment, eſt égale à la vôtre.
Rentrons ; notre préſence eſt de trop, je le vois.

CLEON.

Oui : laiſſons-leur goûter pour la premiere fois,
Le plaiſir d'être ſeuls & d'épancher leur ame.
En voyant leur amour, je rajeunis, Madame.

CLARICE *à Cléon, en ſe retournant.*

Jettez l'œil ſur ma fille.

CLEON *en s'en allant.*

Et regardez mon fils.

LUCILE *à part.*

Ma mere ſe retourne.

LISIDOR.

Ils ne ſont pas ſortis.

CLARICE *en marchant toujours.*

Dans leurs tendres regards on lit la ſympathie.

CLEON.

Embraſſons-nous ; ils vont s'aimer à la folie.

(*Ils rentrent en s'embraſſant.*)

SCENE V.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

SOuffrez, belle Lucile, en des inſtans ſi doux,
Que je faſſe éclater mes tranſports devant vous.
De nos parens communs la guerre eſt terminée :
Qu'il eſt flateur pour moi d'être en cette journée
Qui couronne mes vœux & qui les rend amis,
Le lien d'une paix dont vous êtes le prix !
Il ne manqueroit rien à mon bonheur ſuprême,
Si votre cœur, Madame, étoit ce prix lui-même.
Si le choix qu'ils ont fait pouvoit être le ſien,
Et qu'il ſentît la joie où ſe livre le mien.

LUCILE.

Je ſens, comme je dois, le bien de ma famille,
Ma mere à l'avouer, autoriſe ſa fille,

Notre hymen le procure : un lien ſi flateur
Doit avoir mon ſuffrage, & faire mon bonheur.

LISIDOR.

J'y mettrai tous mes ſoins & mon étude unique ;
L'amour a prévenu chez moi la politique ;
Il n'a pas attendu, vos yeux m'en ſont garans,
Pour entrer dans mon cœur, le choix de nos parens ;
Et le fils déteſtant une aveugle colère,
N'a jamais partagé l'inimitié du pere.

LUCILE.

Monſieur, vous m'étonnez par de pareils aveux,
Pour la premiere fois nous nous parlons tous deux ;
Comment votre tendreſſe eſt-elle donc venue ?

LISIDOR.

L'amour que j'ai pour vous, je l'ai pris par la vûe.
Pour ſoumettre le cœur le plus ſéditieux,
Eh ! Ne ſuffit-il pas d'un regard de vos yeux ?
Comme nous demeurons fort près les uns des autres,
Dans le tems qu'éclatoit la querelle des nôtres,
J'étois à la fenêtre, & je vous vis paſſer ;
D'un coup d'œil enchanteur je me ſentis percer.
Dieux ! m'écriai-je alors, quel objet adorable !
Que ſa douceur annonce un caractere aimable !
Et qu'on ſeroit heureux d'obtenir tant d'appas !
En formant de tels vœux, je ne m'attendois pas
Qu'ils ſeroient exaucés par le Ciel favorable,

Et qu'il m'accorderoit un bien ſi deſirable.

LUCILE.

Un tel diſcours, Monſieur, flatte ma vanité,
Notre hymen déja prêt, & ma ſincérité
Exigent qu'à mon tour je rompe le ſilence,
Et de mes ſentimens vous faſſe confidence;
A ne vous rien cacher de leurs replis ſecrets,
Votre hiſtoire, Monſieur, eſt la mienne à peu près.

LISIDOR.

O! Ciel! Eſt-il poſſible?

LUCILE.

Un jour que vous paſſâtes,
Et d'un air très-poli, que vous me ſaluâtes,
Je ne puis m'empêcher de vous faire l'aveu
Que vos tendres regards me troublerent un peu;
Je vous voulus du bien, je ne ſaurois le taire,
Et vous me plûtes même autant qu'on peut me plaire;
J'oſai, ſans l'eſperer, ſouhaiter comme vous,
Quand ma mere pour moi feroit choix d'un époux,
Que le ſort réunît ma maiſon & la vôtre.
Et que ce choix tombât ſur vous, non ſur un autre.

LISIDOR.

Que tout ce que j'entens a lieu de me flatter!
Ce que vous m'avez dit, daignez le répeter:
Parlez, eſt-il bien vrai, qu'à la premiere vûe,
Madame, en ma faveur, vous fûtes prévenue?

Sentîtes-vous dès lors, comme je le ſentis,
Ce qu'éprouvent deux cœurs faits pour être aſſortis,
Ce trouble avant-coureur, qu'un grand amour inſpire?

LUCILE.

Si je parlois ainſi, ce ſeroit trop vous dire;
Outre qu'en une fille il ſeroit peu décent
De déclarer d'abord un amour ſi preſſant,
J'ignore ces ardeurs, qui font que l'on ſoupire,
Et ces brûlans tranſports qui ſentent le délire;
Ma tendreſſe eſt un goût vif ſans être importun,
Et qui, ſans m'agiter, me prévient pour quelqu'un.
Vous m'inſpirâtes donc, Monſieur, ce goût paiſible,
Et le ſeul dont mon cœur puiſſe être ſuſceptible.

LISIDOR.

Quelque foible qu'il ſoit auprès de mon ardeur,
Ce goût pour moi, Madame, eſt toujours bien flateur.
J'eſpére l'augmenter par ma flâme parfaite:
Mon ame au changement ne fut jamais ſujette;
Et bien loin d'atiédir les feux de mon amour,
L'hymen redoublera leur force chaque jour.
Des époux d'aujourd'hui, que je ne ſaurois ſuivre,
J'ai toujours condamné la maniere de vivre,
Ils n'enviſagent tous dans leur engagement
Que l'avantage ſeul d'un établiſſement;
L'uſage & l'intérêt déterminent leur ame,
Sur le pied d'une charge, ils prennent une femme,

Et les tendres devoirs du lien conjugal,
Sont remplis les derniers, & toujours le plus mal.
Mon ſupplice eſt de voir un mari petit-maître,
Eviter ſon épouſe, & rougir de paroître
Avec elle en public; quoique charmante enfin,
Il croiroit déroger, s'il lui donnoit la main.
Mon cœur eſt révolté contre des mœurs ſemblables,
Qui d'un lien charmant font des nœuds mépriſables;
Elles bleſſent l'amour, & choquent le bon ſens.
Oui, malgré la coutume, & les mauvais plaiſans,
Je veux ſuivre les loix que la raiſon inſpire,
Adorer ma moitié, je veux oſer le dire,
Mettre toute ma gloire à poſſeder ſon cœur,
De ſa félicité faire tout mon bonheur:
Je veux, ſans me laſſer du nœud qui nous aſſemble,
Lui prodiguer mes ſoins, à toute heure être enſemble,
Avec elle n'avoir qu'un même appartement,
Et ſous le nom d'époux être toujours amant.

LUCILE.

Un ſemblable projet eſt digne qu'on le loue;
Mais j'y vois un défaut, Monſieur, je vous l'avoue.

LISIDOR.

Quel?

LUCILE.

C'eſt de n'être beau qu'en ſpeculation,
Il faut, pour le remplir, trop de perfection.

Et dans le fond du cœur vous le penſez vous-même.

LISIDOR.

Non, pour l'executer il ſuffit que l'on s'aime,
Croyez-en ma tendreſſe, & daignez l'approuver.

LUCILE.

Vous ne parlez ainſi qu'afin de m'éprouver.

LISIDOR.

L'aveu que je vous fais, Madame, eſt véritable,
Et je ne conçois point de bonheur comparable
A la félicité que goûtent, chaque jour,
Deux époux occupés d'un mutuel amour.
Quel plaiſir de s'aimer, de le dire à toute heure,
De ſe voir ſans obſtacle en la même demeure!

LUCILE.

Et voilà le malheur! On a tout ſurmonté.
L'amour s'éteint toujours par la facilité:
Les grandes paſſions naiſſent des grands obſtacles,
Et l'hymen n'a jamais produit de tels miracles.
L'unique & vrai moyen de s'aimer ſûrement,
Eſt, quand on eſt époux, de ſe voir rarement;
On ſe doit éviter ſi-tôt qu'on ſe poſſede,
L'ennui gagne autrement, puis la haine ſuccede.

LISIDOR.

Ce que vous dites-là pouvez-vous le penſer!
De ſe voir, quand on s'aime, ah! peut-on ſe laſſer!
Deux cœurs qui ſont d'accord, ne craignent que l'abſence.

LUCILE.

LUCILE.

Du contraire en hymen, on fait l'expérience.
Eſtre enſemble toujours ! Sentez-vous ce danger ?
Je bâille en ce moment, ſeulement d'y ſonger ;
C'eſt pourquoi je m'en tiens au ſyſtême à la mode,
Comme plus agréable, & comme plus commode :
Je ne puis m'élever à ces grands ſentimens.
Malgré votre éloquence, & vos raiſonnemens,
Je veux ſuivre les loix que le grand monde inſpire.
Eſtimer mon mari, mais ſans jamais le dire ;
Chérir la liberté, la préferer à tout,
Par là, du mariage, éviter le dégout ;
Et pour nous délaſſer du nœud qui nous aſſemble,
Me diſſiper ailleurs, n'aller jamais enſemble,
Mettre un corps de logis pour barriere entre nous,
Et vivre en étrangers, ſous le titre d'époux.

LISIDOR.

Pouvez-vous bien, Madame, adopter ce ſyſtême ?
Vous voulez donc aimer ? ....

LUCILE.

Comme aujourd'hui l'on s'aime.

LISIDOR.

D'un mépris éclatant, c'eſt me faire l'aveu.
Mais votre eſprit s'égaye, & c'eſt ſans doute un jeu.

LUCILE.

Oh ! Point du tout, Monſieur ; c'eſt mon cœur qui s'exprime.

LISIDOR.

Pardon, ſi je vous dis, que faite pour l'eſtime ;
Et trop ſûre d'avoir tout mon attachement,
Vous perdez à montrer un pareil ſentiment :
Mais mon amour ſaura l'arracher de votre ame.

LUCILE.

Il y tient fort ; j'en doute.

LISIDOR.

Et j'en ſuis ſûr, Madame.
Oui, vous penſez trop bien pour n'en pas revenir.
Mes ſoins, dès que l'hymen aura ſû nous unir,
Déſilleront vos yeux d'une erreur ſi fatale,
Vous connoîtrez le prix d'une tendreſſe égale ;
Pour mieux vous détromper, mon cœur forme le plan
D'abandonner Paris cinq ou ſix mois de l'an ;
De vivre pour vous ſeule en mon château tranquile.
Et de le préferer au fracas de la ville.

LUCILE.

Monſieur, c'eſt ce fracas que j'aime à la fureur,
Et j'ai pour la campagne une invincible horreur ;
A moins que je ne parte en grande compagnie,
Dès que j'y mets le pié, je tombe évanouie.

LISIDOR.

Peut-on haïr les champs, l'aſyle de l'amour,
Et, des biens les plus purs, le paiſible ſéjour ?

LUCILE.

Peut-on quitter la ville, où toute choſe abonde,
Le ſiége des plaiſirs, le centre du beau monde?
Il n'eſt que des maris ombrageux & jaloux,
Qui puiſſent, pour Paris, montrer de tels dégouts.

LISIDOR.

C'eſt par délicateſſe, & non par jalouſie,
Que je vous propoſois une telle partie.

LUCILE.

Mais dans votre château, qu'eſt-ce que nous ferions?

LISIDOR.

Nous nous verrions ſans ceſſe, & nous nous aimerions.

LUCILE.

Il faut avoir l'eſprit tout-à-fait romaneſque,
Pour ſe faire, d'aimer, un plan auſſi burleſque!
Pour une jeune femme, ô l'amuſant régal!
Faire, avec ſon époux, un roman paſtoral,
S'épancher ſur la mouſſe en tendres dialogues;
Et compoſer enſemble un volume d'Eglogues,
Ou, comme au tems d'Aſtrée, aller dans les valons
En habit de Bergers, conduire nos moutons,
Prendre la pannetiere, arborer la houlette,
Et chanter nos amours ſur la douce muſette.

LISIDOR.

On donne, quand on veut, du ridicule à tout;
Mais, Madame, dans peu vous changerez de goût;

Vous n'aurez pas vécu dix jours à la campagne,
Que vous me vanterez la paix qui l'accompagne.

LUCILE.

M'unir à vous pour vivre au fond d'un vieux château!
Je frémis d'un deſſein qui vous paroît ſi beau:
Je n'y pourrois mener qu'une mourante vie,
Moi, qui ſans l'Opera, le Bal, la Comédie,
Ne ſaurois concevoir qu'on puiſſe reſpirer.

LISIDOR *à part.*

Quel fond d'eſprit coquet elle oſe me montrer!

(*haut.*)

Mais je vous donnerai le bal par complaiſance:
Car, à vous dire vrai, je n'aime pas la danſe.

LUCILE.

Vous n'aimez pas la danſe? Ah! Que me dites-vous?
C'eſt des amuſemens le plus charmant de tous.

LISIDOR.

Ajoutez le plus fou.

LUCILE.

C'eſt tant mieux. A votre âge,
Pouvez-vous me tenir un ſemblable langage!
Eſt-il poſſible, ô Ciel! de vivre ſans danſer?
Pour moi, je danſerois huit jours ſans me laſſer.

LISIDOR.

C'eſt votre paſſion. La muſique eſt la mienne;
Mais ſingulierement j'aime l'Italienne.

LUCILE.

Muſique Italienne ! Ah ! Quel goût dépravé !

LISIDOR.

Par tous les vrais ſçavans il ſe voit approuvé.

LUCILE.

Il me prend des vapeurs au ſeul nom de cantate ;
Je penſai l'autre jour mourir d'une ſonnate.

LISIDOR.

Oh ! Pour moi, ſi j'en meurs, ce ſera de plaiſir.
La Muſique, après vous, aura tout mon loiſir.

LUCILE.

La muſique après moi ! La fleurette eſt nouvelle ;
Mais c'eſt encor beaucoup d'avoir le pas ſur elle.

LISIDOR.

Je ſuis bien malheureux ! Chaque mot que je dis ;
Madame, a le ſecret d'attirer vos mépris.

LUCILE.

C'eſt vous-même, Monſieur, qui m'oſez contredire ;
A tous mes ſentimens vous trouvez à redire,
Quoiqu'ils ſoient bien fondés, & que vous ayiez tort.

LISIDOR.

Les miens, ſur la raiſon ſont appuyés ſi fort....

LUCILE.

Non, Monſieur, non, mon droit l'emporte ſur le vôtre.

SCENE VI.

LISIDOR, LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

COmment donc ! Vous parlez vivement l'un & l'autre ;
Je ſai votre diſpute, & n'en ai rien perdu :
J'étois dans cette chambre, où j'ai tout entendu.

LUCILE.

Vous nous épargnerez le ſoin de vous inſtruire.

LISIDOR.

Madame, jugez-nous ; daignez ici nous dire
Quel ſyſtême, entre époux, vous paroît le meilleur ?

CONSTANCE.

Il ne me convient pas d'en décider, Monſieur.

LUCILE.

Votre ſœur le permet, expliquez-vous, Conſtance.

CONSTANCE.

Si je dis là-deſſus ce que mon ame penſe,
Il faudra, malgré moi, déplaire à l'un de vous.

LISIDOR *à Conſtance.*

Quoi que vous prononciez, l'arrêt m'en ſera doux.

LUCILE.

J'ai l'eſprit trop bien fait pour en être offenſée.

CONSTANCE.

Les époux, puiſqu'il faut découvrir ma penſée,
Doivent, pour être heureux dans leurs engagemens,
Se parler comme amis, & vivre comme amans.

LISIDOR.

Madame, vous voyez que mon bon droit l'emporte.

LUCILE.

Oh! Je me moque, moi, d'un arrêt de la ſorte.
Une fille comme elle, & dont l'œil n'a pû voir
Le monde qu'à travers les grilles d'un parloir,
Qui s'eſt rempli l'eſprit d'amoureuſes ſornettes,
Et, du matin au ſoir, lit des hiſtoriettes,
Ne peut que mal juger pareille queſtion.
Je compte avoir gagné par ſa déciſion;
Et ſi ſon jugement m'eût été favorable,
J'en aurois eu, Monſieur, un regret véritable.

LISIDOR.

De la droite raiſon elle a ſuivi les loix;
Votre eſprit eſt ſi juſte, & ma cauſe à la fois,
Que j'appelle de vous à vous-même, Madame.
Je vous laiſſe y ſonger; un retour de votre ame
Va me faire gagner, en accordant nos goûts,
Ce qu'un premier tranſport m'a fait perdre chez vous.

LUCILE.

Non, dans mes ſentimens je ſuis toujours conſtante.

LISIDOR *bas, en s'en allant.*

Sous un air de douceur elle eſt contrariante.

LUCILE *à part.*

Peut-on penſer ſi mal étant auſſi bien fait.

SCENE VII.

LUCILE, CONSTANCE.

LUCILE *à Conſtance.*

A Propos, vos amours ? Je brûle d'être au fait
Du récit de tantôt.

CONSTANCE *lui donnant une lettre.*

Tenez, pour vous y mettre,
Ma ſœur, prenez le ſoin de lire cette lettre.

LUCILE.

La lettre d'un Milord ! Oh ! Pour la nouveauté,
Voyons ; vous redoublez ma curioſité.

(*Elle lit.*)

Vous avoir vûe avant hier aux Thuilleries avec votre ſœur, pour la premiere fois ; n'avoir ſû votre nom & votre demeure que par un de mes gens, qui a ſuivi votre caroſſe en ſortant ; vous avoir adorée depuis ce moment-là ; oſer vous l'écrire aujourd'hui, dans l'impoſſibilité de vous le dire ; & vouloir vous épouſer après demain, ſi vous & les vôtres y conſentez ; tout cela vous dit, Ma-

dame, que vous êtes Françoiſe, c'eſt-à-dire, faite pour faire naître d'un coup d'œil la paſſion la plus rapide, & que je ſuis Anglois, c'eſt-à-dire, extrême, & né pour ſentir plus fortement qu'un autre, & pour agir en conſéquence.

(*Elle s'interrompt.*)

Cette façon d'écrire eſt très-particuliere.

CONSTANCE.

Vous n'êtes pas au bout. Liſez la lettre entiere.

LUCILE *continue à lire.*

Comme j'ignore le cérémonial de votre pays, & que je ſuis preſſé d'être heureux, je n'attens que votre réponſe pour vous faire demander à Madame votre mere. Et je vous dirai, pour abréger, que je ſuis homme de qualité, maître de moi-même, à l'âge de vingt-ſix ans, & que ma richeſſe eſt égale à mon amour.

MILORD GUINÉE.

(*Après avoir lû.*)

Le nom eſt vraiment riche. On s'eſt moqué de vous. Allez, vous êtes folle avec vos billets doux.

CONSTANCE.

Comment donc?

LUCILE.

Oui, ma ſœur, c'eſt moi qui vous l'aſſure.
Quelqu'un qui vous connoît pour aimer la lecture
De tout ce qu'on appelle aventure du tems,

Et pour croire les faits les plus extravagans,
Aura fait, à coup sûr, cette lettre pour rire,
Ou vous-même avez eu l'honneur de vous l'écrire.

CONSTANCE.

Moi! M'écrire!

LUCILE.

A la fin, tous ces livrets d'amour
Lui tourneront la tête. Il faut que dans ce jour
J'avertisse ma mere, afin que sa prudence
Arrête le progrès de cette extravagance.

CONSTANCE.

Epargnez-vous ce soin, car ma mere fait tout,
Et l'hymen du Milord est très-fort de son goût.
Mon oncle en fit hier la premiere ouverture.

LUCILE.

Fort bien! C'est pour donner du poids à l'aventure.
Mais ce seigneur Anglois, le connoissez-vous?

CONSTANCE.

Non.

LUCILE.

Voilà qui me confirme en mon juste soupçon.

CONSTANCE.

Oh! Pour le dissiper, il va bien-tôt paroître,
Vous pourrez, comme moi, le voir & le connoître.

LUCILE.

Voyons donc la réponse au billet que j'ai lû.

Comment l'avez-vous faite ?

CONSTANCE.

Oh ! Telle qu'il m'a plû.
Vous me pouſſez à bout, & ma douceur ſe laſſe,
Ma ſœur aînée. Adieu, je vous quitte la place.
Ce que vous avez pris pour un conte inventé,
Sera pour moi, ce ſoir, une réalité.
Vous me traitez en vain ici de ridicule.
Les effets convaincront votre eſprit incrédule.
Dans peu votre cadette aura le pas ſur vous,
Et ſera Miledi, malgré tous les jaloux.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LUCILE *ſeule.*

Me diroit-elle vrai ? J'ai ri de ſon hiſtoire,
Et dans le fond du cœur je commence à la croire.
Mon oncle avec ma mere eſt par elle cité,
Cela donne à la choſe un air de vérité.
Mais vraiment de ſes yeux la premiere victoire
Eſt brillante pour elle, & doit flater ſa gloire.
On entre. Quel eſt donc ce ſeigneur que je vois ?
Il a l'air étranger. Seroit-ce notre Anglois ?

SCENE IX.

LUCILE, MILORD GUINE'E.

MILORD.

AH! Madame, bon jour. Enfin Milord Guinée
Va voir à votre ſort unir ſa deſtinée.

LUCILE *à part.*

C'eſt lui.

MILORD.

Tout du plus loin que mon œil vous a vû,
Pour Conſtance d'abord il vous a reconnu.

LUCILE *à part.*

Il me prend pour ma ſœur.

MILORD.

Oui, c'eſt votre viſage.
En faveur de l'amour, faites grace au langage.
Tourner un compliment n'eſt pas l'art d'un Anglois;
Mais regardez mes yeux, ils parlent bon François,
Et vous diſent tout haut, ſans détour, ſans emblême,
Que plus que vingt Marquis, moi tout ſeul je vous aime;
Que ſi dans les inſtans d'un ſi doux entretien,
Ma bouche parle mal, mon cœur dire fort bien.
Et que ſans s'arrêter à des douceurs frivoles,
Les effets d'un Milord valent bien les paroles.

LUCILE *à part.*

Il parle de bon ſens, & m'en veut tout de bon.
Ses gens qui l'ont inſtruit, ſe ſont mépris de nom.
Ce qui m'enchante, moi, ma ſœur s'en croit aimée,
Et c'eſt moi, ſous ſon nom, dont ſon ame eſt charmée.
Badinons un moment. Je ne lui vole rien :
En prenant ce plaiſir je jouis de mon bien.

MILORD.

Que dites-vous à part. Pardon ſi j'interroge.

LUCILE.

En moi-même, Monſieur, je faiſois votre éloge.

MILORD.

Oh ! Moi douter d'un bien qu'on dit de moi tout bas.

LUCILE.

Si je le répetois, vous n'en douteriez pas.

MILORD.

Repete, vous, repete en ce moment ; Madame ;
Eſtre loué par vous enchantera mon ame.

LUCILE.

Hé bien, puiſqu'il faut donc tout haut le repeter,
Je me diſois, Milord, cela ſans vous flater,
Que dans votre diſcours regnoit un air ſincere,
Que vos façons d'agir avoient l'art de me plaire,
Et que vous ajoûtiez à l'inclination
Que j'ai depuis long-tems pour votre nation ;
Mon cœur lui rend juſtice avec toute la terre.

MILORD.

Vous faire infiniment d'honneur à l'Angleterre.
Pour mieux juſtifier votre eſtime pour nous,
Moi, vous mener à Londre en qualité d'époux,
Vous, reçevoir l'accueil & tout l'éclat inſigne,
Que mérite mon rang, & dont vous êtes digne.

LUCILE.

Eſt-on là ſans façon ?

MILORD.

Un peu plus qu'à Paris.
Vivre à ſa fantaiſie eſt un droit du Païs;
Et nos maris Anglois effacent en dépenſe,
Et paſſent en bonté tous vos maris de France.
Londre eſt pour le beau ſexe un ſéjour enchanté.
L'opulence y préſide avec la liberté.

LUCILE.

Avec la liberté ! C'eſt tout ce que j'eſtime.
Faire ce que je veux fut toujours ma maxime.

MILORD.

Et la nôtre. Avec vous être bien aſſorti.
Suivre en tout ſon caprice, oh ! Rien n'eſt plus genti,
Rien n'eſt plus amuſant; & quand on ſe marie
C'eſt ce qui fait ſur tout le plaiſir de la vie.
Le matin, l'un & l'autre, on s'aime tendrement.
Des carreſſes, beaucoup. Beaucoup d'empreſſement.
L'après-midi, tous deux, beaucoup d'indifference.

Ne pas ſe regarder, reſter dans le ſilence.
Enſuite revenir, ſe reprendre de goût.
Dans le moment d'après ſe chicaner ſur tout,
On boude, on ſe bat froid, puis tous deux on s'agace;
On ſe pique, on ſe bruſque; enſuite l'on s'embraſſe.
On ſe rebrouille encor, ſelon ſa volonté;
Chacun, comme il lui plaît, s'en va de ſon côté:
On ſe fuit tout le jour, ſans qu'on ſe déſapprouve;
Et puis, Madame, & puis, le ſoir, on ſe retrouve.

LUCILE.

Ah! l'agréable vie, & quel aimable Anglois!
Il penſe là-deſſus auſſi-bien qu'un François.

MILORD.

Hem! Comment trouvez-vous notre façon de vivre?

LUCILE.

Charmante, variée, & celle qu'il faut ſuivre.

MILORD.

Vous l'aimez donc?

LUCILE.

Beaucoup.

MILORD.

J'en ſuis fort réjoui.
Avec bien du plaiſir vous voir l'Angleterre?

LUCILE.

Oui.
S'il dépendoit de moi je ferois ce voyage.

MILORD.

Vous le ferez. Je cours preſſer mon mariage.
Il me tarde déja de nous voir en chemin.
Nous épouſer ce ſoir, & nous partir demain.

LUCILE *à part.*

C'eſt trop rire. Il eſt tems que je le déſabuſe.
(*à Milord.*)
Vous êtes dans l'erreur, Milord, & je m'accuſe...

MILORD.

Oh! Point d'erreur chez moi, je puis vous l'atteſter,
Madame....

LUCILE.

Faites-moi l'honneur de m'écouter.

MILORD.

Je ne me trompe pas, Conſtance, je vous aime.

LUCILE.

Mais, Milord, c'eſt ma ſœur....

MILORD.

Point du tout, c'eſt vous-même.

LUCILE.

C'eſt un mal-entendu; ma mere, & d'autres nœuds
Oppoſent en ce jour un obſtacle à vos vœux.

MILORD.

Madame votre mere approuve fort ma flâme,
Et veut que, dès ce ſoir, ſa fille ſoit ma femme.
Je dis vrai, vous devez me croire.

LUCILE.

LUCILE.

Oui, je vous croi.
Mais elle ne veut pas que vous m'épouſiez, moi

MILORD.

J'épouſe vous, j'épouſe ; & dans cette aſſurance ;
Diſpoſe le départ pour vous, belle Conſtance.
Adieu. Prenant demain la route de Calais,
Je prive pour toujours Paris de vos attraits ;
Et dans huit jours d'ici, j'oſe vous en répondre,
Son plus grand ornement fera l'éclat de Londre.
(*Il part.*)

LUCILE.

Puiſqu'il le veut ainſi, laiſſons-lui ſon erreur ;
Et prenons le parti d'en avertir ma ſœur.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN *riant.*

LA choſe eſt trop riſible, ou le diable m'emporte! Ha, ha, ha!

LISETTE.

Qui t'oblige à rire de la ſorte?

ARLEQUIN.

Lucile & Liſidor grondent, en ces inſtans,
Si fort, qu'on les croiroit mariés dès long-tems.

LISETTE.

Ils ont une diſpute?

ARLEQUIN.

Oui vraiment, des plus vives;
Et je les ai laiſſés bien près des invectives.

LISETTE.

Sur quoi donc?

ARLEQUIN.

Oh! Sur tout. Primò, ſur les habits,

D'abord l'un veut du vert, & l'autre veut du gris.

LISETTE.

C'eſt toujours ſur des riens qu'on prend feu, qu'on ſe pique,
Et qu'on voit allumer la guerre domeſtique.
Mais, ton maître, ſans doute, a cedé poliment.

ARLEQUIN.

Oui, voyant que Lucile inſiſtoit vivement,
Il lui répond : Madame, eh ! pour des bagatelles
Faut-il nous diſputer & former des querelles ?
Je me crois obligé de vous dire, en honneur,
Qu'il faut, pour vivre enſemble, un peu plus de douceur.
J'en ai beaucoup, & vous, fort peu de complaiſance,
Repart-elle auſſi-tôt, d'un air de pétulence.
Madame, en verité, vous me parlez d'un ton....
Et vous me repliquez, Monſieur, d'une façon....
Mais il n'eſt plus moyen qu'avec vous je converſe....
Mais il faut tous les deux que nous rompions commerce.
Madame, ſentez-vous la force de vos mots ?
Et vous-même, Monſieur, celle de vos propos ?
Dans le tems qu'ils étoient en train de ſi bien dire,
Je ſuis ſorti tenant mes deux côtés de rire :
Tout grave que je ſuis, ſi je fuſſe reſté,
A leur nez ſûrement tout haut j'euſſe éclaté.
Mais mon maître paroît, je l'entens qui murmure.

LISETTE.

Adieu. Je vais ſavoir ce que dit ſa future.

(*Elle rentre.*)

SCENE II.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

O Ciel ! Quel eſt l'état où ſes diſcours m'ont mis !
Ils détruiſent l'eſpoir que je m'étois promis.
Quel eſprit ! Je n'ai vû rien d'égal en ma vie.
On ne peut dire un mot qu'elle ne contrarie.
Deux converſations que nous venons d'avoir,
M'ont réduit preſqu'au point de ne plus la revoir.
La contradiction a fini la premiere.
La ſeconde a produit l'aigreur & la colere.

ARLEQUIN.

De droit, à la troiſiéme ils doivent s'étrangler.

LISIDOR.

Que ſera-ce, grand Dieu ! Cela me fait trembler !
Quand nous ſerons liés d'une chaîne éternelle ;
Notre hymen ne ſera qu'une longue querelle.
Sans le rapport d'humeurs, que ſervent les attraits ?
Ah ! Je ſens qu'ils ne font qu'augmenter mes regrets.
L'amour qui m'attendrit, la haine qui m'irrite,

Me livrent tous les deux un combat qui m'agite.
Lucile, tour à tour, & me charme & m'aigrit.
J'adore ſa figure, & je hais ſon eſprit.
Je me ſens par ſa grace attirer en partie,
Et pour ſes ſentimens j'ai de l'antipathie.
Ses yeux touchent mon ame, & par tous ſes diſcours;
Sa bouche en même tems la révolte toujours.
Quel état douloureux! Et quels tourmens ſeveres,
D'éprouver à la fois deux paſſions contraires!
Et pour un même objet de les ſentir encor,
Sans pouvoir ſe fixer, ni prendre ſon eſſor!
Une des deux ſuffit pour faire notre peine.
Amour, ſors de mon cœur, ou chaſſes-en la haine.
Fini par la victoire, ou par la fuite enfin,
Le cruel embarras de mon cœur incertain.

ARLEQUIN.

Ceci devient tragique, & je n'oſe plus rire.

LISIDOR.

Pour ſoulager ce cœur, je veux, je veux écrire
Les juſtes ſentimens qui viennent l'émouvoir,
A celle qui les cauſe & fait mon déſeſpoir.
Ma main va vous tracer une lettre d'un ſtile
Qui vous fera ſentir tous vos défauts, Lucile.

ARLEQUIN.

Fort bien! Il va lui faire, en ſon aigre dépit,
Sa déclaration de haine par écrit.

LISIDOR.

La façon dont par nous elle ſera touchée,
N'aura pas la fadeur qui nous eſt reprochée.
Voici ſur cette table, encre, plume, papier,
A peindre mes tranſports je vais les employer.
(*Il écrit, & prononce haut ce qu'il met ſur le papier.*)
» Madame, vous avez la figure charmante ;
» Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

ARLEQUIN.

Il tient mal ſa parole ; à ce qu'il me paroît.
Voilà l'amour qui parle, & la haine ſe taît.

LISIDOR *continue d'écrire.*

» Mais vous faites bien-tôt paroître un caractere,
» Un travers dans l'eſprit qui ne peut que déplaire.

ARLEQUIN.

Bon ! La fureur revient, & la haine a ſon tour.

LISIDOR *écrit toujours.*

» Votre premiere vûe inſpire de l'amour.
» Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes.
» Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes.
» Ou les balance au point, que ſouvent on ne ſait
» Si l'on aime avec vous, Madame, ou ſi l'on hait.

ARLEQUIN.

Quel diſcours !

LISIDOR *acheve d'écrire.*

» La hauteur & la bizarrerie,

» La contradiction & la coqueterie
» Forment le riche fond de votre naturel;
» Et font avec vos yeux un contraſte éternel.

ARLEQUIN.

Le brillant coloris! La charmante peinture!
Lucile eſt, par ma foi, tirée en mignature!

LISIDOR.

Mais, d'un premier tranſport je ſuis trop la chaleur;
Et mes expreſſions reſpirent trop l'aigreur.
Lucile eſt, après tout, d'un ſexe reſpectable.
D'adoucir cette fin il eſt plus convenable.

ARLEQUIN.

Oui, le beau ſexe veut plus de ménagement.
Dans ces occaſions, j'écris tout autrement.

LISIDOR.

Ce terme ne dit pas tout ce que je veux dire....
J'ai trouvé pour le coup celui que je deſire....
Oui, la fin de ma lettre eſt beaucoup mieux ainſi;
Sans affoiblir le ſens, le tout eſt adouci.
(*à Arlequin.*)
A Lucile, va cours, porte-la ſans remiſe.
Mon ame eſt ſoulagée.... Attens que je reliſe.
(*Il lit.*)
» Dément la douceur... Il eſt encor trop fort....
Non, elle le mérite, & je m'allarme à tort.

ARLEQUIN.

Liſez-la-moi de ſuite, ainſi qu'elle eſt tracée,
Et je vous en dirai franchement ma penſée.

LISIDOR.

Tiens, porte-la ſans faire ici le raiſonneur.
Ce maroufle avec moi tranche du Gouverneur.

ARLEQUIN.

Puiſque vous le voulez, Monſieur, je vais la rendre.

LISIDOR.

Demeure... Je ne ſai quel parti je dois prendre.

ARLEQUIN.

Je crois voir votre pere ; &, ſans plus héſiter,
Vous pouvez, là-deſſus, Monſieur, le conſulter.

LISIDOR.

Ah! C'eſt à lui, ſur tout, qu'il faut que je le céle ;
Ce ſeroit lui porter une atteinte mortelle.
Je l'aime trop. Je dois immoler aujourd'hui,
Ma haine pour Lucile à mon reſpect pour lui.
Il vient. De mon courroux ſon aſpect ſe rend maître ;
Je ne ſai qu'obéir en le voyant paroître.
(*à Arlequin.*)
Vîte, cache ma lettre, & ne la donne pas.

SCENE III.

CLEON, LISIDOR, ARLEQUIN.

CLEON.

Mon fils, exprès pour vous, je porte ici mes pas.
Parlons de votre ardeur pour votre prétendue ;
Ses diſcours, ſon eſprit ſans doute l'ont accrue.
Elle paroît avoir un caractere doux,
Et je crois qu'elle penſe à peu-près comme vous.
N'eſt-il pas vrai ?

LISIDOR.

Mon pere...

CLEON.

Eh bien, qui vous arrête ?
Vous paroiſſez changé.

LISIDOR.

C'eſt un grand mal de tête.
Il m'a pris tout à l'heure, il ſe diſſipera.

ARLEQUIN *à part.*

Je crains pour ſa durée ; il prend ſa ſource là.

CLEON.

Venez pour prendre l'air, rien n'eſt plus ſalutaire,
Auſſi-bien nous avons des viſites à faire.

LISIDOR.

Mon pere, je ſuis prêt à vous accompagner.

(*bas à Arlequin en ſortant.*)

Arlequin, ſouviens-toi, de ne pas la donner.

(*Il ſort avec Cleon.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN *ſeul.*

IL reſpecte ſon pere, en cela je l'approuve.
Il a beau lui cacher les tourmens qu'il éprouve;
Je crains que ce conflit de colere & d'amour,
Ne lui faſſe tourner la cervelle en ce jour.
Mais ſa fiévre me prend, elle eſt contagieuſe;
Et je ſens pour Liſette une haine amoureuſe.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

LISETTE.

ARlequin, te voilà! Je te retrouve encor?
Que ma maîtreſſe hait à preſent Liſidor!

ARLEQUIN *contrefaiſant ſon maître.*

Madame, vous avez la figure charmante.
Votre air prévient d'abord, votre coup d'œil enchante.

LISETTE.

Ah ! Monſieur Arlequin, que vous êtes poli.
Vous-même, en vérité, vous êtes bien joli.

ARLEQUIN.

Mais vous faites bien-tôt paroître un caractere,
Un travers dans l'eſprit qui ne ſauroit me plaire.

LISETTE.

Voyez donc l'inſolent ! Sais-tu bien qu'à mon tour....

ARLEQUIN.

Votre premiere vûe inſpire de l'amour ;
Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes :
Mais votre humeur balance à tel point tous vos charmes,
Qu'on ne ſait ſi l'on doit, à ne point vous flater,
Vous embraſſer, Madame, ou bien vous ſouffleter.

LISETTE.

Es-tu donc fou ?

ARLEQUIN.

L'aigreur & la bizarrerie,
La contradiction & la coquetterie,
Forment le riche fond de votre naturel,
Et font avec vos yeux un contraſte éternel.

LISETTE.

C'eſt bien à toi, faquin, de te moquer des autres,
Toi, de qui les défauts ſurpaſſent tous les nôtres.
Un menteur, un balourd, un yvrogne maudit.

ARLEQUIN.

J'adore ſa figure, & je hais ſon eſprit.

LISETTE.

Il me dit des douceurs, puis des impertinences;
Mais je ne comprens rien à ſes extravagances!
Qui peut donc l'obliger à parler comme il fait?
Eſt-ce gageure, yvreſſe, ou folie en effet?

ARLEQUIN.

Eh! Ne voyez-vous pas qu'en cet inſtant mon ame,
Se trouve entre l'amour & la haine, Madame?

LISETTE.

Dis-moi, que ſignifie encore ce propos?

ARLEQUIN.

Ce propos que je tiens ſignifie en deux mots,
Que c'eſt mon maître au vrai qu'ici je parodie.
Il eſt l'original, & je ſuis la copie.
Ma bouche devant toi ne fait que repeter
Ce que pour ta maîtreſſe il a fait éclater.
Ses défauts il les hait; ſes charmes il les aime,
Et, par contagion, je fais pour toi de même.

LISETTE.

Pour imiter Lucile, apprens en ce moment,
Que je te hais beaucoup, & t'aime foiblement.
Je ne vois plus en toi qu'un fat digne de blâme;
Tes vertus ne font plus que gliſſer ſur mon ame,
Et tes défauts tous ſeuls, dont je me ſens bleſſer,

S'y gravent fortement pour ne plus s'effacer.

ARLEQUIN.

Oh ! Voilà le beau ſexe ! Il eſt, pour notre peine,
Volage en ſon amour, & conſtant dans ſa haine.

LISETTE.

Il faut dans les accès de l'humeur qui l'aigrit,
Voir agir ma maîtreſſe, oüir ce qu'elle dit.
Qu'elle ſait bien haïr ! Pour peu qu'on lui déplaiſe.
Moi, je ne ſuis auprès qu'une eſquiſſe mauvaiſe.
Un coup de tête en elle, un geſte, un de ſes tons,
Un regard en dit plus.... Elle vient, écoutons,
Car elle parle ſeule.

SCENE VI.

LUCILE, ARLEQUIN, LISETTE.

LUCILE.

AH ! Que je ſuis piquée !
Plus je penſe à cet homme, & plus j'en ſuis choquée,
Avant que de s'aimer, il faut s'être connu.
D'abord, par ſa figure, il m'avoit prévenu.
Mais par tous ſes diſcours il m'a bien détrompée.
Ce n'eſt qu'en ridicule, qu'en mal qu'il m'a frappée.
Qu'une heure d'entretien m'a fait voir de défauts !

Qu'il eſt de mauvais goût, & qu'il a l'eſprit faux !
Sous un dehors fardé de fauſſe politeſſe,
C'eſt un pedant qui veut avoir de la fineſſe.
Gothique en ſon amour, fade dans ſes douceurs ;
Qui plaiſante auſſi mal, qu'il juge des couleurs.
D'autant plus révoltant alors qu'il vous conteſte,
Qu'il eſt opiniâtre avec un air modeſte.
Mais ce dont mon eſprit eſt le plus irrité,
Il prend avant l'hymen un ton d'autorité.
Donnant ſon ſentiment comme une regle à ſuivre ;
Il veut me gouverner, il veut m'apprendre à vivre.
Il s'eſt bien adreſſé de toutes les façons ;
C'eſt bien à moi, vraiment, qu'on donne des leçons !
Avant la fin du jour, je lui ferai connoître
Qu'un cœur comme le mien ne peut ſouffrir de maître ;
Que qui veut le ſoumettre à ſon opinion,
S'attire ſans retour ſa juſte averſion.
Je me fais, par avance, une douceur maligne,
De la faire éclater d'une maniere inſigne ;
Et de lui témoigner très-énergiquement,
Qu'on ne peut le haïr plus amicalement.

LISETTE *à Arlequin.*

Hem ! T'avois-je menti ?

ARLEQUIN.

L'on voit bien qu'elle eſt femme.
Du premier bond la haine eſt entrée en ſon ame.

LUCILE.

J'aurai la même joie à faire un tel aveu,
Que l'on a, quand on aime, à déclarer ſon feu.
Liſette.

LISETTE.

Me voici.

LUCILE.

Quel eſt ce tête à tête?

LISETTE.

Arlequin qui babille, & qui toujours m'arrête,
Me parloit de ſon maître.

LUCILE.

Apprens-moi ſur quel ton.
Qu'en dit-il?

ARLEQUIN.

Moi, du bien. Mon maître eſt un Caton,
Il eſt à vingt-huit ans un miroir de ſageſſe,
Et doit ſervir d'exemple à toute la jeuneſſe.

LUCILE.

Je croyois Arlequin plus vrai dans ſes diſcours.

ARLEQUIN.

Madame, je le ſuis, & le ſerai toujours.

LISETTE *à Arlequin.*

Butor, dis-en du mal pour te rendre agréable.

ARLEQUIN.

Médire de mon maître. Ah! J'en ſuis incapable!

LISETTE.

Mais tu fais mal ta cour.

ARLEQUIN.

Tais-toi ! Serpent maudit !
Je n'en dirai jamais que ce que j'en ai dit.
C'eſt un homme d'honneur, s'il en eſt dans le monde ;
Et ta bouche a menti, ſi ta langue le fronde.
Depuis ſix ans que j'ai l'honneur de l'eſcorter,
Je ne vois rien en lui qu'on ne doive imiter.

LISETTE.

Il m'en diſoit à moi, Madame, un mal horrible
Dans le même moment.

ARLEQUIN.

Quel menſonge terrible !
Bien loin de dénigrer Liſidor à ſes yeux,
Je vantois ſes vertus.

LUCILE.

Tu n'en faiſois pas mieux.

ARLEQUIN.

Il ſemble que le Ciel l'ait formé pour Madame ;
Aux agrémens du corps il joint une belle ame,
Et ſeroit en tout point un cavalier parfait,
S'il n'avoit pas l'orgueil de le croire en effet.

LUCILE *lui donnant une piſtole.*

Tien, pour ce dernier trait : j'aime qu'on ſoit ſincere.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN *examinant l'argent qu'on lui a donné.*

Mais nul n'eſt accompli ; quand je le conſidere,
Mon maître, comme un autre, a ſes mauvais côtés ;
Qui balancent en lui ſes bonnes qualités.
On ne peut au dehors que louer ſa conduite :
Mais je crois, dans le fond, qu'il n'a qu'un faux mérite.
Il ſait ſe contrefaire en préſence d'autrui.
Fort poli dans le monde, & fort brutal chez lui ;
Mais, brutal de ſang froid, d'un nouveau caractere,
Qui roſſe pour un rien, ſans ſe mettre en colere.

LUCILE.

Approche. Une piſtole encor pour ce défaut.
On ne ſauroit payer le vrai tout ce qu'il vaut.

ARLEQUIN.

Par le bien & le mal, ou je me donne au diable,
Le maître que je ſers eſt indéfiniſſable.
Prudent en apparence, étourdi dans le fond.
D'une joie exceſſive, ou d'un chagrin profond.
Des héros de Roman il vante le ſyſtême ;
Il fait l'amant parfait, & n'aime que lui-même.
Bizarre en ſes tranſports, ſingulier dans ſes gouts,
Ses diſcours ſont ſenſés, & ſes billets ſont fous.
Approuvant le ſolide, & courant au frivole,
Il a l'eſprit françois & l'humeur eſpagnole.

(*Il tend tour à tour les deux mains, en diſant cette tirade.*)

LUCILE.

Et l'humeur eſpapnole ! Ah ! C'eſt un bon avis.
Tens la main ; ce défaut vaut lui ſeul un louis.
A ta ſincérité j'égale ma largeſſe.

LISETTE *à Arlequin.*

Il fait bon être franc auprès de ma maîtreſſe.

ARLEQUIN.

Cela me met en goût. Puiſqu'à payer le mal,
Son cœur dans ce moment paroît ſi libéral,
Pour avoir plûtôt fait, mentons, lâchons la bonde,
Prêtons à Liſidor tous les travers du monde.

LUCILE.

A-t'il d'autres défauts ?

ARLEQUIN.

Madame ! Il les a tous !
Il eſt, tout à la fois, inconſtant & jaloux,
Impatient, diſtrait, joueur, prodigue, avare,
Indiſcret, important, impertinent, bizarre,
Curieux, babillard, médiſant, envieux,
Irréſolu, menteur, ingrat & glorieux.
(*Il enleve la bourſe.*)

LUCILE.

Je te donne la bourſe : elle t'eſt bien acquiſe.

ARLEQUIN.

Pour vous plaire, Madame, il n'eſt rien qu'on ne diſe.
Avec tant de plaiſir je n'ai jamais médit !

Oh! Le charmant métier, quand il tourne à profit!
De mon maître en ce jour votre main récompenſe
Si bien chaque défaut & chaque impertinence,
Qu'on mentiroit plûtôt que de n'en dire rien.
Mais, avant que je parte, à ce propos...

LUCILE.

Hé bien?

ARLEQUIN.

N'avez-vous pas encore une bourſe garnie,
Et de trois quarts au moins, plus que l'autre fournie?

LUCILE.

Pourquoi?

ARLEQUIN *en fouillant dans ſa poche.*

Pour acheter ce que je tiens ici.
C'eſt une impertinence impayable.

LUCILE.

De qui?

ARLEQUIN.

Faut-il le demander? De Liſidor mon maître.
C'eſt à vous qu'il l'adreſſe. Il vous y fait connoître
Ce qu'il penſe de vous, ſi ridiculement,
Qu'on voit qu'il a perdu l'eſprit abſolument.

LUCILE.

Il m'écrit?

ARLEQUIN.

Oui, Madame.

LUCILE.

Ah ! Voyons la maniere....

ARLEQUIN.

Il me l'a défendu.

LUCILE.

Prens cette tabatiere.

ARLEQUIN.

Je crois qu'elle eſt d'or.

LUCILE.

Oui, c'eſt moi qui t'en répons.

ARLEQUIN *lui donnant la lettre.*

On ne peut réſiſter, Madame, à vos façons.

LUCILE *lit à demi bas.*

Le plus fier eſt contraint de vous rendre les armes ;
Mais votre humeur détruit l'ouvrage de vos charmes.

(*Elle s'interrompt.*)

Tant mieux !

(*Elle continue à lire.*)

Ou les balance à tel point qu'on ne ſait
Si l'on aime avec vous, Madame, ou ſi l'on hait.

(*Elle s'interrompt encore.*)

Je le déciderai ! Je veux bien qu'il me haïſſe.

(*Elle reprend*)

La contradiction, la hauteur, le caprice,
Sans ceſſe de vos yeux démentent la douceur,
Et vous ont enlevé la moitié de mon cœur.

(*Après avoir lû.*)

Ah ! Qu'ils m'enlevent l'autre, & j'en ſerai charmée !
Ce que je crains de vous, Monſieur, eſt d'être aimée ;
J'adore ce billet, il ne peut ſe payer !

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit.

LUCILE.

Je ſaurai l'employer.

ARLEQUIN.

Votre eſprit eſt ravi de tant d'extravagances.

LUCILE.

Je ne puis t'en marquer trop de reconnoiſſances.
Je ne m'en tiendrai pas au bien que je t'ai fait.

ARLEQUIN.

Madame, en attendant, je ſuis votre valet.

(*Il ſort, & Liſette rentre.*)

SCENE VII.

LUCILE *ſeule.*

JE brûle de montrer cet écrit à ma mere !
Comme il ne peut manquer d'exciter ſa colere,
Dans tous mes ſentimens ſans doute elle entrera ;
Et je ferai ſi bien que l'hymen ſe rompra.
Liſidor vient ; ſa vûe augmente encor ma haine.

SCENE VIII.

LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

Madame, auprès de vous, l'amour ſeul me ramene:
Oubliez, comme moi, nos petits démêlés;
Loin d'amortir mes feux, ils les ont redoublés,
Et leur aigreur chez moi s'eſt tournée en tendreſſe.
Je devois vous ceder. J'ai tort, je le confeſſe;
Et le beau ſexe eſt fait pour l'emporter toujours.

LUCILE.

J'aime mieux vos billets, Monſieur, que vos diſcours.

LISIDOR.

Mes billets!

LUCILE.

Ils ſont pleins d'une haine ſincere,
Qui répond à la mienne, & ſeule peut me plaire.

LISIDOR.

Quoi! L'on vous a rendu de ma part un billet?

LUCILE.

Oui, Monſieur, & la fin m'en a plû tout-à-fait.
Au gré de mes deſirs, votre cœur s'y déploie,
Et j'ai pris à le lire une ſenſible joie.
La contradiction, le caprice, l'aigreur,
Sans ceſſe de mes yeux démentent la douceur.

LISIDOR *à part.*

(*haut.*)

Ah ! Maraut d'Arlequin, tu m'as trahi ! Madame..,

LUCILE.

Ils nous ont enlevé la moitié de votre ame ;
Mais je vous rens le tout fort généreuſement.

LISIDOR.

De grace, pardonnez un premier mouvement !

LUCILE.

Vous m'avez fait plaiſir, loin de me faire injure ;
Je chéris mes défauts à ce prix, je vous jure.

LISIDOR.

Souffrez qu'en ce moment j'expie à vos genoux
Ce qu'un eſprit trop prompt m'a fait...

LUCILE.

Arrêtez-vous.
Il ne vous convient pas, Monſieur, à vous, de rendre ;
A moi, de recevoir un hommage ſi tendre.
Il eſt fait pour l'amour qui ſait plaire ſur tout ;
Mais la haine ne parle & n'entend que debout.

LISIDOR.

Mais l'amour ſuppliant s'exprime par ma bouche ;
Et j'abjure la haine....

LUCILE.

Elle ſeule me touche.

LISIDOR.

Quels que ſoient vos diſcours, je ne croirai jamais,
Un cœur comme le vôtre acceſſible à ſes traits.

LUCILE.

Pour un dépit d'amour, prenez-vous ma colere?
De votre orgueil, Meſſieurs, c'eſt l'effet ordinaire.
Mais déſabuſez-vous. Ce que pour vous je ſens,
Eſt de la bonne haine, & qui tiendra long-tems.
Ce n'eſt pas le billet que vous venez d'écrire,
Qui fait naître chez moi l'aigreur que je reſpire;
C'eſt à votre entretien que cet honneur eſt dû.
De plus en plus, toujours votre eſprit m'a déplu.
Et diſſipant l'erreur de mes ſens trop crédules,
Chaque inſtant m'a montré de nouveaux ridicules.
Plus je vous conſidere & plus j'en apperçois.
A l'heure où je vous parle : Ah! bon Dieu que j'en vois!
Pour deux défauts que j'ai, vous m'en préſentez mille.

LISIDOR.

Qu'eſt-ce qui choque en moi votre goût difficile?

LUCILE.

Tout, juſqu'à la façon dont vous êtes campé.
Vous avez l'air contraint & tout enveloppé.
La contrainte du corps marque celle de l'ame.

LISIDOR.

Mais, Madame....

LUCILE.

Madame ! Encore ce Madame
Eſt prononcé d'un ton auſſi particulier,
Et ſecondé d'un geſte encor plus ſingulier.

LISIDOR.

Eh ! Comment donc faut-il prononcer, je vous prie ?

LUCILE.

Mais ſans groſſir ſa voix, d'une façon unie ;
Sans affecter ſur tout des geſtes favoris.
Déja vous vous troublez de ce que je vous dis.
Au premier trait lancé vous perdez contenance,
Comme un jeune écolier qui n'a point d'aſſurance ;
Et grave, en même tems, comme un vieux magiſtrat,
Il ne vous manque plus, Monſieur, qu'un grand rabat.
Ce contraſte vous donne une mine équivoque.
Vous faites la grimace, & ce terme vous choque.
Mais je parle toujours avec ſincérité,
Et dans les jeunes gens je hais la gravité.
Ce dehors ſérieux en vous me déſeſpere.
Il eſt l'image au vrai de votre caractere.
Je ne vois rien de pis ; car, Monſieur, ſérieux
Eſt un terme poli qui veut dire ennuyeux ;
C'eſt pour moi qui ſuis gaye, un fléau que j'abhorre.
Chaque mot que je dis, vous rend plus ſombre encore !

LISIDOR.

Vous badinez ici trop ſérieuſement,

Madame, j'aurois tort d'avoir de l'enjoûment.

LUCILE.

Oui, très-grand tort. La joie eſt chez vous étrangere.
Elle ne vous ſied pas, quoique vous puiſſiez faire;
Votre maintien, Monſieur, jure avec la gaité.
Votre eſprit, de ce trait, eſt encor révolté.
Vous ne ſauriez ſouffrir la moindre repartie;
Et ſous un air forcé de fauſſe modeſtie,
Vous renfermez chez vous un fond de vanité,
Qui, portant à l'excès la ſenſibilité,
Se gendarme d'abord, pour peu que l'on la bleſſe.
Elle vous fait tenir ſur vos gardes ſans ceſſe.
Toujours clos & couvert, vous n'oſez vous livrer;
Et lorſque l'on vous parle, il faut ſe meſurer.
Par là, votre commerce eſt difficile & triſte;
Au froid qui l'accompagne, il n'eſt rien qui réſiſte:
Il inſpire la gêne, ôte la liberté,
Et chaſſe le plaiſir de la ſociété.

LISIDOR.

Madame, je me tais pour avoir trop à dire,
Et de peur d'éclater, adieu, je me retire.

(*Il s'en va.*)

LUCILE.

Vous méritez, Monſieur, ce que j'ai dit de vous;
Et voilà la réponſe à votre billet doux.

SCENE IX.

LUCILE *ſeule.*

IL eſt au déſeſpoir ; j'en triomphe en moi-même.
Je ſens à le piquer une douceur extrême !
Des traits que, dans ce jour, ma main lui portera,
Ce n'eſt pas le dernier, vraiment, qu'il eſſuira.
Je connois de ſon cœur tous les endroits ſenſibles,
Et je lui garde encor des coups bien plus terribles !
Qu'on eſt ingénieux quand on ſait bien haïr !
De la peine qu'on fait, on tire ſon plaiſir.
J'entens venir quelqu'un. Ah ! C'eſt Milord Guinée.

SCENE X.

LUCILE, MILORD.

MILORD.

HÉ bien, Mademoiſelle, hé bien ! Notre hymenée
Vient d'être confirmé par votre mere encor ;
Il doit ſuivre celui de Monſir Liſidor.
En paſſant, je venois ici pour vous l'apprendre.
Je cours préſentement, je cours ſans plus attendre,
Ordonner un Balet dans notre goût Anglois.

LUCILE.

Un Balet Anglois ?

MILORD.

Oui, qui vous plaira, je crois.
L'idée eſt ſinguliere, elle ſort de ma tête.
Je ſuis compoſiteur moi-même de la fête.
On ne doit pas du tout en paroître ſurpris.
Bien loin qu'il en rougiſſe, un Lord dans mon pays,
Fait gloire ouvertement de pratiquer lui-même
Les arts qu'il récompenſe, & les talens qu'il aime.
C'eſt un Tableau danſant, où je fais, tour à tour,
Figurer, par contraſte, & la Haine & l'Amour.
L'Amour, dans mon Balet, tendrement batifole,
Et, comme un tourbillon, la Haine y capriole.

LUCILE.

Comment ! La Haine y ſaute ?

MILORD.

Oui, je l'y mets en beau.

LUCILE.

Vraiment cela doit faire un fort joli tableau,
Et je veux y danſer.

MILORD.

Vous en être la reine.
Moi, je ferai l'Amour, & vous faire la Haine.
D'abord, à tous les cœurs je donnerai la loi ;
Puis vous les ſoumettrez en triomphant de moi.

LUCILE.

Cette idée eſt nouvelle, & rit à mon génie.

MILORD.

J'en ai, belle Conſtance, une joie infinie,
Je vais, pour notre hymen, le faire répeter.

LUCILE.

Que je vous déſabuſe, & daignez m'écouter.

MILORD.

Je ſuis preſſé. Pardon. Il faut que je raſſemble
Les acteurs du Balet qui figurent enſemble.
Je reviens pour vous prendre, & former notre pas.
Vous me direz alors ce que je ne ſai pas.

LUCILE.

Ma ſœur... Mais elle vient...

MILORD.

Je vous laiſſe avec elle.
(*à Conſtance qu'il ſalue.*)
Nous parlerons tantôt. Bon jour, Mademoiſelle.

SCENE XI.

LUCILE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Mais dans ſes procedés cet homme eſt ſingulier.
Il eſt épris pour moi d'un feu particulier

Que j'ai, ſans le ſavoir, fait naître aux Thuilleries;
Et pour mettre le comble à ſes bizarreries,
Il me l'écrit ſoudain, me recherche, m'obtient;
Et quand il vient ici, c'eſt vous qu'il entretient.
Il part quand je parois; & pour douceur nouvelle,
Il me dit en ſortant: Bon jour, Mademoiſelle.

LUCILE.

L'aventure eſt très-neuve, & j'en ris de bon cœur;
Vous en êtes la duppe, ô! ma petite ſœur.
Ce Milord dont tantôt vous m'avez fait l'hiſtoire,
Et de qui la conquête excitoit votre gloire,
N'eſt en nulle façon charmé de vos appas.

CONSTANCE.

Pourquoi, m'épouſe-t-il, ma ſœur, s'il ne l'eſt pas?

LUCILE.

On s'eſt mépris de nom; ce n'eſt pas vous qu'il aime.

CONSTANCE.

Eh! qui donc aime-t-il? Répondez.

LUCILE.

C'eſt moi-même.

CONSTANCE.

Mais, pour me demander, d'où vient qu'il eſt venu?

LUCILE.

Par l'erreur d'un des ſiens ſon eſprit prévenu,
Croit que je ſuis Conſtance, & vous prend pour Lucile.
J'ai, pour le détromper, pris un ſoin inutile;

Quand je veux l'éclaircir, il me quitte ſoudain;
Et c'eſt ſous votre nom qu'il me recherche enfin.
Son cœur m'a déclaré le feu qui le domine,
Et de votre roman, je ſuis, moi, l'héroïne.
Malgré tous vos efforts, je vois qu'à ce récit
Votre amour propre ſouffre, & votre front rougit.
Mais n'apprehendez rien, reprenez votre joie.
Je refuſe ſon cœur, & je vous le renvoie.
Rentrons. La haine ſeule occupe tout le mien.
Et ne ſonge qu'à rompre un funeſte lien.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR *ſeul.*

PLus je ſonge à mon ſort, plus je le trouve à plaindre,
Non, juſquà l'épouſer, je ne puis me contraindre.
Je ſerois des maris le plus infortuné.
Je vois à me haïr ſon cœur déterminé.
Lorſqu'en amant ſoumis, je m'excuſe, je prie,
Elle ajoûte à l'inſulte encor la raillerie.
Ma douceur eſt à bout. Ne ménageons plus rien.
Je ſuis ſorti d'un ſang fait pour haïr le ſien.
Je ne vois qu'un parti dans ma juſte colere ;
C'eſt de me dévoiler tout entier a mon pere.
Il m'aime, & dans le fond, j'ai la raiſon pour moi.
J'entens du bruit, on vient, & c'eſt lui que je voi.

SCENE

SCENE II.

CLEON, LISIDOR.

CLEON *lui montrant ſon billet.*

PArlez, connoiſſez-vous, Monſieur, cette écriture ?
La lettre vient de vous ; ce trouble me l'aſſure.
Se peut-il que mon fils, lui, que j'ai vû toujours
Si meſuré, ſi ſage en ſes moindres diſcours,
Ait écrit un billet dont le bon ſens murmure ?
Et dans quel tems encor ? Sur le point de conclure
Un hymen d'où dépend le bien de ſa maiſon,
Et que ce billet ſeul peut rompre avec raiſon.
De m'affliger ainſi, qui vous eût cru capable ?

LISIDOR.

Ah ! Mon pere, arrêtez ; ce reproche m'accable.
Plus il eſt doux, & plus il me perce le cœur.
De mon eſprit trop prompt, pardonnez la chaleur.
D'un premier mouvement cet écrit eſt l'ouvrage ;
Et je puis même ici dire à mon avantage,
Que, par réfléxion, je l'avois condamné,
Et que, contre mon ordre, Arlequin l'a donné.
J'ai fait plus, j'ai, malgré tout le tort de Lucile,
J'ai pris, pour l'appaiſer, une peine inutile.
Mes efforts redoublés, & ma ſoumiſſion

Ont accru ſes mépris & ſon averſion.
Puiſqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je ne puis ſupporter ſon humeur aigre & fiere.
Les ſuites que j'en crains me forcent de parler.
Mon pere....

CLEON.

Il n'eſt plus tems, mon fils, de reculer;
La mere de Lucile, à ma priere ardente,
Veut bien vous pardonner votre lettre imprudente;
Elle doit diſpoſer ſa fille à vous revoir.
Vous, de votre côté, faites votre devoir.
Ramenez ſon eſprit par votre complaiſance.
Pour preſſer votre hymen, je pars en diligence,
Je reviens vous trouver; ſoyez prêt d'obéir,
Et ne me forcez pas, mon fils, à vous haïr.

LISIDOR.

Vous l'ordonnez, j'étouffe un courroux légitime,
Et de vos volontés je ſerai la victime.

CLEON.

Vous ne le ſerez point. Armez-vous de raiſon;
Lucile a l'eſprit vif, mais elle a le cœur bon:
Prenez, pour la gagner, une route nouvelle;
Ne l'obſtinez en rien, vous obtiendrez tout d'elle.
Croyez, pour votre gloire, & pour vos intérêts,
Un pere qui vous parle en ami des plus vrais.

(*Il rentre.*)

SCENE III.

LISIDOR *ſeul.*

JE viens d'être frappé du diſcours de mon pere,
Il porte à mon eſprit un raïon qui l'éclaire,
C'eſt ma faute. Heurtant ſes ſentimens de front,
J'ai révolté Lucile, & ſon naturel prompt.
Non, il n'eſt point de cœur qu'on ne force à ſe rendre
Si-tôt qu'on l'étudie, & qu'on ſait bien s'y prendre,
Suivons cette maxime, étudions le ſien,
Et pour ſaiſir ſon foible enfin n'épargnons rien.
Arlequin, ce maraut, par ſon étourderie,
Eſt la cauſe aujourd'hui de notre brouillerie;
Contre mon ordre exprès, s'il n'avoit pas remis
Ce malheureux billet qui nous rend ennemis,
Lucile contre moi ſeroit moins prévenue;
Elle ſeroit déja, par mes ſoins, revenue.
Je ſuis d'une fureur qu'on ne peut exprimer,
Il faut que je l'appelle, afin de l'aſſommer.

SCENE IV.

LISIDOR, ARLEQUIN.

LISIDOR.

ARlequin ! Arlequin !

ARLEQUIN *dans la coulisse.*

Monſieur, je m'achemine.

LISIDOR.

Dépêche.

ARLEQUIN.

Me voici.

LISIDOR.

Viens, que je t'extermine.

ARLEQUIN.

Comment ! C'eſt pour cela qu'ici dans ce moment,
Vous m'appellez, Monſieur, avec empreſſement ?

LISIDOR.

Oui, viens, approche-toi.

ARLEQUIN.

Je ne ſuis pas ſi bête.
La propoſition, Monſieur, eſt malhonnête ;
Pour me battre, vouloir que j'approche de vous ?
J'aime mieux m'éloigner, pour éviter les coups.

LISIDOR *le ſaiſiſſant au colet.*

Ne crois pas m'échaper : Qu'as-tu fait de ma lettre ?
Je t'avois défendu, faquin, de la remettre.
A me déſobéir, parle, qui t'a porté ?

ARLEQUIN.

Si vous me l'aviez lûe, & m'aviez conſulté,
Vous n'auriez pas commis une faute ſi grande,
J'aurois....

LISIDOR.

Ce n'eſt pas là ce que je te demande,
Pourquoi l'as-tu rendu à Lucile ? Répons.

ARLEQUIN.

Je n'ai pû réſiſter à ſes nobles façons.
Si vous ſaviez, Monſieur, & ſi j'oſois vous dire
Avec quel art flateur elle a ſû me ſéduire ;
Ah ! Vous ſeriez ſurpris de ſa dexterité,
Et vous pardonneriez à ma fragilité.

LISIDOR.

Quoi ! Tu n'es pas content d'enfreindre ma défenſe,
Juſqu'à me déchirer, tu portes l'inſolence !
En traits injurieux ta langue ſe répand !

ARLEQUIN.

Qui ? Moi ! J'ai fait de vous un éloge très-grand.

LISIDOR.

Liſette m'a tout dit. Vainement tu déguiſes ;
Et tu vas recevoir le prix de tes ſottiſes.

ARLEQUIN.

Ah ! Je ſuis criminel, je dois le confeſſer ;
Mais, la bourſe à la main, on a ſû m'y forcer.
Lucile, au poids de l'or, a payé mes paroles ;
Chacun de vos défauts m'a valu deux piſtoles.

LISIDOR.

Infame ! C'eſt ainſi que de moi tu médis !

ARLEQUIN.

Monſieur, je médirois de moi-même à ce prix.

LISIDOR.

Par un bas intérêt me noircir, miſérable !

ARLEQUIN.

Eh ! Doucement, Monſieur, j'en ſuis plus excuſable.
Je dis du mal de vous pour rien, le plus ſouvent ;
Il vaut mieux que j'en diſe encor pour de l'argent.

LISIDOR.

Voilà donc la façon dont ta bouche s'excuſe ?
Tu plaiſantes encor quand ton maître t'accuſe,
Déteſtable brouillon qui fomentes nos bruits !
Si je ne reſpectois la maiſon où je ſuis,
Je te....

ARLEQUIN.

Monſieur, on vient.

LISIDOR.

C'eſt Milord qui s'avance,
De mon reſſentiment cachons la violence.

ARLEQUIN.

Je reſpire à la fin, & puis prendre l'eſſor!

SCENE V.

LISIDOR, MILORD, ARLEQUIN.

MILORD.

JE donne le bon jour à Monſieur Liſidor.
Vous venir, s'il vous plaît, figurer tout à l'heure
Dans un Balet de moi, fort charmant, ou je meure.

ARLEQUIN *contrefaiſant Milord.*

Lui, prendre bien ſon tems pour le faire danſer.

MILORD.

Vous répete avec moi.

LISIDOR.

Daignez m'en diſpenſer.

MILORD.

Vous êtes mon beau-frere, ainſi point de diſpenſe.
Il faut, avec ſa femme, il faut que Monſir danſe.
Je dois, à ce ſujet, vous faire compliment,
Madame votre épouſe a beaucoup d'agrément.
Joindre à la belle taille un fort joli viſage,
C'eſt beaucoup.

LISIDOR.

Il eſt vrai. Mais dans le mariage,

La beauté ne fait pas toujours notre bonheur ;
C'eſt la douceur, Milord, & le rapport d'humeur,
C'eſt l'eſprit, en un mot....

MILORD.

Pardonne-moi, pardonne,
N'épouſe point l'eſprit, j'épouſe la perſonne :
Il faut voir devant ſoi toujours un bel objet,
Sans quoi le mariage ennuïer tout-à-fait.

LISIDOR.

Le plaiſir le plus pur, quand l'hymen nous aſſemble,
Eſt, comme deux amis, de converſer enſemble.

MILORD.

Nous penſer autrement ; & quand nous épouſer,
C'eſt pour avoir lignée, & non pas pour cauſer.
Mais en diſcours, Monſir, tout notre tems ſe paſſe,
Allons, pour répeter.

LISIDOR *à part.*

Cet homme m'embarraſſe.

MILORD.

Venez donc, s'il vous plaît. Vous faire trop prier.

LISIDOR.

Je ne danſe jamais. J'oſe vous ſupplier.....

MILORD.

Belle excuſe ! A votre âge on eſt toujours ingambe.

ARLEQUIN.

Il vient de ſe donner une entorſe à la jambe.

(*à part.*)

L'embarras de mon maître, & l'ardeur de Milord
Pour le faire danſer, me réjouiſſent fort.

MILORD.

Dépêchez-vous, Monſir, vous m'êtes néceſſaire,
Il manque un figurant.

LISIDOR.

J'ai maintenant affaire ;
De grace, remettons la partie à tantôt !

ARLEQUIN.

Pour figurer, Monſieur ? Je m'offre à ſon défaut.

MILORD.

Pour figurer, vraiment, ſa figure eſt très-folle.

ARLEQUIN.

Demandez ſi je ſai faire la capriole.

MILORD *à Liſidor.*

Vous viendrez donc ?

LISIDOR.

(*à part.*) (*haut.*)
J'enrage ! Eh ! Commencez toujours.

MILORD.

Oh ! Moi compter ſur vous après un tel dicours.
Adieu. Mais je reviens vous faire une demande :
Qu'aime-vous mieux la Loure, ou bien la Sarabande ?

LISIDOR.

Eh ! Ventrebleu, Milord, tout ce qu'il vous plaira.

MILORD.

C'eſt donc un Tambourin que Monſir danſera?
A tantôt, vous ſerez fort content, je vous jure.
(*Il ſort.*)

LISIDOR.

M'en voilà délivré. J'ai ſouffert la torture.

ARLEQUIN.

Sortons. Il nous feroit, lui, ſi nous demeurions,
Figurer autrement que nous ne voudrions.

SCENE VI.

LISIDOR *ſeul.*

ALlons trouver Lucile, un pere me l'ordonne:
Oublions ſon humeur pour aimer ſa perſonne;
Le Ciel de tant d'appas a voulu l'enrichir,
Qu'ils me font ſouhaiter de pouvoir la fléchir.
Je la vois qui paroît. Je cours au-devant d'elle,
Et mon amour renaît en la voyant ſi belle.

SCENE VII.

LISIDOR, LUCILE.

LISIDOR.

JE vous cherche, Madame.

LUCILE.

Et je vous cherche auſſi.

LISIDOR.

Quoi ! Votre eſprit pour moi ſeroit-il adouci ?
Pourrois-je me flater qu'un doux retour, Madame,
Vers moi dans cet inſtant ramèneroit votre ame ?
Me pardonneriez-vous un mouvement trop vif ?

LUCILE.

Je ſuis conduite ici par un autre motif.
C'eſt l'honneur que je ſuis, la raiſon qui m'éclaire ;
C'eſt ma ſincérité qui m'oblige de faire
Pour notre bien commun ce qu'aujourd'hui je fais.
Près de l'inſtant qui doit décider pour jamais
Du bonheur de mes jours, & du repos des vôtres ;
Près de nous immoler à l'intérêt des nôtres,
Je viens vous dévoiler, ſans nuls déguiſemens,
Mon ame toute entiere, & mes vrais ſentimens,
Je vois votre mérite, & je lui rends juſtice.
Mais, dans le même tems, ſoit deſtin, ſoit caprice,
D'un tel mérite en vain je reconnois le prix ;
Je ſens que rien ne peut rapprocher nos eſprits.
Ce n'eſt point contre vous, puiſqu'il faut vous le dire,
Un levain paſſager qu'un inſtant peut détruire ;
C'eſt un éloignement formel & décidé,
Sur nos goûts oppoſés ſolidement fondé.
Rien ne peut l'ébranler, chaque moment l'augmente ;

Et la réfléxion encore le cimente.
Des plus tendres amans, après qu'ils ſont unis,
L'hymen fait tous les jours les plus grands ennemis;
Jugez ce qu'il feroit de vous & de moi-même,
Qui pour dot vous apporte un fond de haine extrême.
Loin d'aſſurer la paix, une telle union
Perpetûroit le trouble & la diviſion.
Votre intérêt, le mien, la vertu, la prudence,
Tout nous dit qu'il vaut mieux manquer d'obéiſſance,
Et rompre tous les deux, ſûrs de nous eſtimer,
Que d'aller nous unir, ne pouvant nous aimer.

LISIDOR.

Cet aveu généreux redouble mon eſtime.
Loin d'éteindre mon feu je ſens qu'il le ranime.

LUCILE.

Ah! Qu'entens-je?

LISIDOR.

J'adore un procedé ſi grand.
Je prendrai, pour vous plaire, un chemin different.
Je veux....

LUCILE.

N'en faites rien; mon cœur vous en conjure.

LISIDOR.

Du ſuccès aujourd'hui votre vertu m'aſſure.

LUCILE.

Non, Monſieur, ma vertu vous trompe ſur ce point.

LISIDOR.

Mais je dois vous aimer.

LUCILE.

Vous ne le devez point.

LISIDOR.

Cette démarche en vous montre une ame ſi droite,
Qu'on ne peut s'empêcher....

LUCILE.

Je ſuis bien mal-adroite!
Mon cœur, qu'un tel diſcours ne ſauroit qu'affliger,
Veut détacher le vôtre, & non pas l'engager.

LISIDOR.

Mais enfin....

LUCILE.

Mais enfin, je ne veux pas qu'on m'aime
Contre mes ſentimens, en dépit de moi-même.

LISIDOR.

En tout je préviendrai....

LUCILE.

De grace, finiſſons.
Vous ſavez comme moi que nous nous haïſſons:
Oui, les ſignes, Monſieur, n'en ſont plus équivoques:
Nos cœurs s'en ſont donnés des preuves réciproques.
Vous me l'avez écrit, & ma bouche a parlé;
Enfin, c'eſt entre nous un commerce reglé.
Partons de là.

LISIDOR.

De grace, oubliez le délire
De l'aveugle tranſport qui me l'a fait écrire.

LUCILE.

C'eſt trop d'acharnement ; je me laſſe à la fin.
Puiſque vous perſiſtez à prétendre à ma main,
Je vous déclare ici que ſi, par cette chaîne,
Vous faites mon malheur, je ferai votre peine.
De l'exacte vertu je me fais une loi ;
Vous n'avez rien à craindre à cet égard de moi.
Mais, d'un autre côté, je prendrai ma revanche ;
Et comme je vous hais d'une haine très-franche,
J'appliquerai mes ſoins, preſque à tous les inſtans,
A vous le témoigner par des traits éclatans.
Vous me verrez toujours très-attentive à faire
Tout ce qui vous révolte, & qui peut vous déplaire.
Heurter vos ſentimens, & combattre vos goûts,
De mes amuſemens ce ſera le plus doux ;
Sans ceſſe je tiendrai votre eſprit en haleine :
Pas un moment de vuide en toute la ſemaine.
Contredit le matin, raillé l'après-dîné,
Tracaſſé tout le jour, & le ſoir chicané :
Vous ſerez promené de martire en martire ;
Je reſſens du plaiſir, Monſieur, à vous le dire.
Quelle ſera ma joie, alors, d'executer
Un projet qui, déja paroît vous révolter !

LISIDOR.

Madame, pouvez-vous, même avant l'hymenée,
Vous faire un plan flateur de haine raiſonnée ?

LUCILE *à part.*

Ce que je viens de dire épouvante ſon cœur,
Outrons nos ſentimens pour redoubler ſa peur.

LISIDOR.

Je ne puis le penſer : c'eſt ſans doute une feinte.

LUCILE.

Non, vous l'éprouverez, ſi je m'y vois contrainte.
Je vous en avertis, Monſieur ; l'averſion,
Quand elle prend racine, eſt une paſſion,
Qui ſe fait des plaiſirs, &, comme la tendreſſe,
A ſes raffinemens & ſa délicateſſe.
Il ne faut pas froncer le ſourcil pour cela ;
On ne peut conteſter cette vérité-là.
Si-tôt qu'on ſympatiſe, & que vraiment on s'aime,
A toujours ſe complaire on met ſon bien ſuprême.
Quand on ſe déplaît bien, & qu'on ſe hait de cœur,
De ſe combattre en tout on ſe fait un bonheur.
Par mille tours malins on ſe fait de la peine.
Avec le même goût on ſe prouve ſa haine,
Que deux cœurs bien épris ſe prouvent leur amour,
Et par mille doux ſoins s'obligent chaque jour.

LISIDOR.

L'agréable commerce !

LUCILE.

Il l'eſt puiſqu'il ſoulage.
La Haine ſur l'Amour a même un avantage :
Sans ceſſe elle fermente, & ſon levain la rend
Exempte de fadeur, d'ennui par conſequent.
L'un eſt un poiſon lent dont l'ame eſt abattue,
L'autre, un venin actif qui toujours la remue ;
Et, poiſon pour poiſon, je préfere d'abord
Celui qui me réveille à celui qui m'endort.
(*à part.*)
Bon, je le vois frémir.

LISIDOR.

Qu'entens-je ? Quel langage !
Dans un reſſentiment, dans un excès de rage,
Je conçois que l'on peut trouver de la douceur
A donner un champ libre à toute ſon aigreur,
Et qu'on peut s'applaudir, en ces inſtans d'yvreſſe,
De faire le tourment d'un objet qui nous bleſſe :
Mais careſſer ſa haine & la boire à longs traits,
De brillantes couleurs embellir ſes portraits,
Lui prêter des plaiſirs, la tourner en ſyſtême,
Et lui donner enfin le pas ſur l'amour même ;
C'eſt ce qui me remplit de ſurpriſe & d'effroi !

LUCILE *à part.*

Je parle exprès ainſi pour l'éloigner de moi.

LISIDOR.

Non, quoi que vous diſiez, d'un ſentiment ſemblable,
Je ne croirai jamais qu'on puiſſe être capable....

LUCILE.

Détrompez-vous, Monſieur, plus forte que l'amour,
C'eſt la haine qui gagne, & qui prend chaque jour.
Sous differens habits dont chacun l'accommode,
Elle eſt la paſſion qu'on peut dire à la mode.
Partiſane du bruit, & mere des procès,
Elle agite la ville, elle ſiége au palais.
Sous un maſque trompeur de politeſſe aimable,
Elle regne à la cour, ſon centre véritable.
Elle meut chaque état, maîtriſe tous les rangs,
Et couve dans le cœur des petits & des grands.
C'eſt peu qu'au tems preſent les époux ſe maudiſſent,
Nombre de faux amis dans l'ame ſe haïſſent;
La plûpart des parens ſe déteſtent tout bas,
Les freres & les ſœurs ne ſe le cachent pas.
Tous les gens du commun ouvertement ſe nuiſent;
Ceux du grand monde, entr'eux, poliment ſe détruiſent;
Les belles, les auteurs, que rien ne peut unir,
Ne cedent qu'aux bigots l'art de ſe bien haïr.
La haine étend par tout ſa puiſſance ſuprême:
Tout hait dans l'univers, même en diſant qu'il aime.

LISIDOR.

Juſte Ciel! Pouvez-vous employer tant d'eſprit

A prouver les horreurs d'un ſyſtême maudit !

LUCILE *à part.*

Je viens de lui donner une aſſez forte doze ;
Après un tel diſcours, qu'il m'épouſe, s'il l'oſe.

LISIDOR *à Lucile.*

Pouvez-vous, jeune, belle, & faite pour l'amour,
Me vanter le pouvoir de la haine en ce jour ?

LUCILE.

Si le monde ſe hait, Monſieur, eſt-ce ma faute ?
Je le peins tel qu'il eſt, je n'ajoûte, ni n'ôte.

LISIDOR.

Madame, notre eſprit, tout dépravé qu'il ſoit,
Ne l'eſt pas juſqu'au point d'abhorrer de ſang froid,
De ſavourer le noir d'une haine invincible :
On ne hait point par goût, la choſe eſt impoſſible.
Je vous l'ai déja dit.

LUCILE.

Vous êtes dans l'erreur ;
Et, ſans aller plus loin, la preuve eſt dans mon cœur.
J'ai pour vous, puiſqu'il faut que je vous le répete,
J'ai cette antipathie averée & parfaite ;
Car d'adoucir les mots il n'eſt plus queſtion,
Et je vous hais, Monſieur, par inclination.

LISIDOR.

La déclaration eſt tout-à-fait aimable !

LUCILE.

Je vais plus loin encor, ma haine eſt raiſonnable ;
Ce n'eſt plus maintenant un vain exterieur,
Un air trop grave en vous qui me choque, Monſieur ;
Ce ſont vos qualités les plus eſſentielles.
Pour me juſtifier par des preuves réelles ;
Que je vous développe, & qu'avec vos défauts,
De vos vertus, ici, je vous montre le faux.
Sans perdre les momens en de ſimples ébauches,
Les premiers ſont choquans, & les autres ſont gauches.
Vous êtes ſage, exact, ſenſé, rangé, poli ;
Mais ſage avant le tems, ſenſé juſqu'à l'ennui,
Poli dans la fadeur, exact juſqu'au ſcrupule,
Et rangé juſqu'au point d'en être ridicule.
Ce ſont là vos vertus telles que je les vois.
Voici vos défauts tels que je les apperçois.
Tranquille admirateur en tout tems de vous-même ;
Vous voulez que vos vœux ſoient une loi ſuprême.
Pour les autres ſévere, & complaiſant pour vous,
Vous êtes dur à vivre, avec un maintien doux ;
Et votre cœur porté vers la miſantropie,
Cache d'un voile épais ſa ſombre jalouſie.
Eh bien, Monſieur, eh bien ; après de pareils traits,
Avec juſte raiſon jugez ſi je vous hais ;
Jugez en même tems, ſi dans cette journée,
Je puis à votre ſort unir ma deſtinée ?

Je vous ai dépeint tel que vous me paroiſſiez.
A préſent, dites-moi comme vous me voyez?
Eclatez donc, Monſieur; car je lis dans votre ame,
Que vous me haïſſez.

LISIDOR.

Vous liſez bien, Madame.
Puiſqu'au char de la Haine il vous paroît ſi doux
D'enchaîner un amant qui brûloit d'être à vous,
Vous venez d'obtenir une pleine victoire.
Goûtez donc à loiſir cette nouvelle gloire;
Et puiſqu'un tel aveu vous flatte en ce moment,
Madame, je vous hais, mais ſi parfaitement,
Que de l'averſion où mon ame eſt livrée,
Rien n'éteindra jamais la force & la durée.
Un tel retour eſt prompt, mais pour être éternel;
Et j'en fais devant vous un ſerment ſolemnel.
Des déclarations d'une eſpece pareille,
Sont nouvelles pour vous, & bleſſent votre oreille;
Mais vous m'avez réduit à cette extrémité,
Et par vos ſentimens, vous l'avez mérité.
Pour finir en deux mots; j'ai pour moi la juſtice.
Ma haine eſt de raiſon, la vôtre eſt de caprice.
Nous avons à vos yeux des ridicules, ſoit:
Mais ce ne ſont en vous que des défauts qu'on voit.

SCENE VIII.

LISIDOR, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

PRéparez-vous, Monſieur, car voici le Notaire.

LISETTE.

Ils viennent tous ici pour conclure l'affaire.

ARLEQUIN.

Le contrat eſt dreſſé.

LISIDOR.

Malheureux ! Laiſſe-nous.

LISETTE.

Le Notaire, vous dis-je, arrive.

LUCILE.

Eh ! Taiſez-vous.

SCENE IX.

CLARICE, LUCILE, CLEON, LISIDOR, MILORD, LISETTE, ARLEQUIN.

MILORD *à Liſidor.*

AH ! Monſir, vous voilà. C'eſt ainſi qu'on répete ?
Avec ma prétendue, il conte-là fleurette !

Ces Meſſieurs les François ſont toujours les galans,
Et s'amuſant ailleurs, font attendre les gens.

CLARICE.

Pour Conſtance, Milord, vous prenez ſon aînée.
(*montrant Liſidor.*)
A Monſieur que voilà, Lucile eſt deſtinée.

LUCILE.

Non, ma mere, mon cœur ne peut vous obéir.
Nous avons le bonheur tous deux de nous haïr,
Et la mort à mes yeux paroîtroit moins horrible.

LISIDOR *à Cléon.*

Oui, notre éloignement, mon pere, eſt invincible.
Jugez-en, puiſqu'enfin tout mon reſpect pour vous,
Ne ſauroit m'obliger à me voir ſon époux.

CLEON *à Clarice.*

C'eſt votre fille ſeule à qui l'on doit s'en prendre.

CLARICE.

C'eſt plûtôt votre fils que vous devez reprendre.

CLEON.

Son humeur....

CLARICE.

Son billet....

CLEON, CLARICE *enſemble.*

A cauſé ce dégoût.

CLEON.

Elle aime à contredire, & vous reſſemble en tout.

CLARICE.

Vraiment, Monſieur, vraiment, j'admire votre audace ;
D'oſer me dire ici pareille choſe en face.
Ce mot réveille en moi notre ancienne aigreur.

CLEON.

Et je ſens rallumer ma premiere fureur.

ARLEQUIN.

Bon, la haine s'étend de la fille à la mere,
Et dans le même tems paſſe du fils au pere.

CLEON.

Je romps toute alliance. Entre nous plus de paix.
Chicane ſur chicane.

CLARICE.

Et procès ſur procès.

LUCILE.

Ma mere, quelle joie ! Ah ! Que je vous embraſſe !

LISIDOR *à Cleon.*

Vous faites bien de rompre, & je vous en rens grace.

LUCILE.

Ne ſongeons déſormais qu'à les perſecuter ;
J'irai demain, j'irai contre eux ſolliciter :
Je veux à les pourſuivre employer ma jeuneſſe,
Et chicaner encor le fils dans ma vieilleſſe.

MILORD.

Puiſque vous rompre tous, oh ! Moi, je romps auſſi.
Les gens ſont furieux en cette maiſon-ci.

Si j'épouſe ce ſoir une femme ſemblable,
De m'étrangler la nuit être fort bien capable.
Une ſi juſte crainte étouffe mon amour ;
L'averſion me gagne & m'agite à mon tour :
Venez, méchantes gens, que la colere entraîne,
Venez executer mon Balet de la Haine.
N'avoir pas de ſujets qui vaillent mieux que vous,
Venez y triompher, & vous poignarder tous.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

CLARICE, CLEON, LUCILE, LISIDOR, LISETTE, ARLEQUIN.

CLEON *à Liſidor.*

ALlons, mon fils, ſortons : car je ſuis d'une rage...
Mon pere, votre fils avec vous la partage.

ARLEQUIN *à Liſidor.*

Monſieur.

LISIDOR.

Va, coquin, va, je te chaſſe.

ARLEQUIN.

Pourquoi ?

LISIDOR.

Garde-toi ſeulement de t'offrir devant moi.

(*Il ſuit ſon pere.*)

SCENE XI.

CLARICE, LUCILE, LISETTE, ARLEQUIN.

LISETTE *à Clarice.*

MAdame, permettez que je vous repréſente...

CLARICE.

Quoi! Tu prens leur parti? Sors vîte, impertinente.

LISETTE.

Mes gages.

CLARICE *lui donnant un ſoufflet.*

Les voilà.

LUCILE.

Ma mere, c'eſt bien fait;
Vous vous défaites-là d'un très-mauvais ſujet.

(*Elle rentre avec ſa mere.*)

SCENE XII. & DERNIERE.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

A Mon tour, ventrebleu! La fureur me tranſporte,
Sans ſujet, tous les deux, on nous met à la porte.

LISETTE.

On a raiſon pour toi qui n'es qu'un franc butord.

ARLEQUIN.

Va, coquine, à préſent je te hais à la mort;
Et dans le point de vûe où je te vois paroître,
De mon juſte courroux je ne ſuis plus le maître.

LISETTE *lui donnant un ſoufflet.*

Pour te prouver le mien, faquin infortuné,
Tien, reçois en partant ce que l'on m'a donné.

(*Elle s'enfuit.*)

ARLEQUIN.

Ah! Tu fais bien de fuir, je t'aurois ſur mon ame,
Sans être ton époux, traité comme ma femme.
Finir ſans mariage, & rompre ſagement,
Voilà ce qu'on appelle un heureux dénouement.

FIN.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

Accourez, tendres amans,
L'Amour en ces lieux vous appelle,
L'Hymen qui, ſur ſes pas, marche dans ces momens,
Va vous unir d'une chaîne éternelle,
Et vous payer de vos tourmens.
Accourez, tendres amans,
L'Amour en ces lieux vous appelle.

Entrée d'amans de différentes nations.

LE CHANTEUR.

Prêts d'être poſſeſſeur
De l'objet que votre cœur aime :
D'un eſpoir ſi flateur
Goûtez bien lentement la volupté ſuprême.
Souvent l'attente du bonheur
Eſt au-deſſus du bonheur même.

Entrée de la Haine, déguiſée ſous l'habit de l'Hymen.

LE CHANTEUR.

Arrêtez-vous ! Troupe abuſée.

Fuyez, fuyez le joug qu'on veut vous impoſer.
Sous les traits de l'Hymen, la Haine déguiſée,
Ne prétend vous unir que pour vous diviſer.

(*Ici la Haine ſe démaſque.*)

LE CHANTEUR.

La Haine eſt démaſquée, & ſa noire préſence,
Vient d'empoiſonner l'air qu'on reſpire en ces lieux.
Déja ſa fatale puiſſance
Me tranſporte moi-même, & me rend furieux.

(*La Haine diviſe les amans.*)

LE CHANTEUR.

Loin les ſoupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïſſons-nous, haïſſons-nous,
Haïſſons-nous, rien n'eſt plus doux.
Fuyons l'Amour, & pour braver ſes charmes:
Pour voir tous nos travers, arrachons ſon bandeau.
La Haine avec lui, vient nous offrir des armes,
Des mains de la raiſon elle tient ſon flambeau.
Loin les ſoupirs, les fadeurs & les larmes,
Haïſſons-nous, haïſſons-nous,
Haïſſons-nous, rien n'eſt plus doux.

Fin du Divertiſſement.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux *La Surpriſe de la Haine, Comédie*; & je crois que le Public, qui l'a applaudie ſur le Théatre, en verra l'impreſſion avec plaiſir. Fait à Paris ce 8. Mars 1734. *Signé*, DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiées & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeilllers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'éxecution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. Et ſcellé du grand ſceau de cire jaune. Et au dos eſt écrit:

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. *Folio* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le premier Fevrier* 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

L'APOLOGIE
DU SIECLE,
OU
MOMUS CORRIGÉ,
COMÉDIE
De Monſieur DE BOISSY.

NOUVELLE EDITION.

Augmentée de pluſieurs Scénes nouvelles du même Auteur, qui ont été jouées par les Comédiens Italiens, le 17 Septembre 1737.

A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres, au Paradis.

M. DCC. XLVI.
Avec Approbation & Privilége du Roy.

ACTEURS.

MOMUS.

UNE ACTRICE.

PHILINTE.

L'INDIFFERENT.

LE GÉNIE DU SIECLE.

TERPSICORE.

La Scéne eſt au Théâtre de la Comédie Italienne.

L'APOLOGIE
DU SIECLE,
OU
MOMUS CORRIGÉ,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

MOMUS, UNE ACTRICE.

L'ACTRICE.

QUOI! Momus, le ſoutien de notre Comédie
Porte, au lieu de Marotte, un Bouquet à la main?
Son chef n'eſt plus orné du bonnet Calotin?

MOMUS.

Ce changement vous notifie,
Qu'à fronder déſormais je ne ſuis plus enclin.

L'ACTRICE.

Mais quel eſt donc votre deſſein?

MOMUS.

De faire ici l'Apologie....

L'ACTRICE.

De qui?

MOMUS.

De tout le genre humain.

L'ACTRICE.

Oh! Ce ſera, je le parie,
La Critique du Siecle avec art traveſtie
Sous les traits adoucis d'un éloge malin.

MOMUS.

Non, j'abjure la raillerie,
Et je prétens louer de bonne foi.

L'ACTRICE.

Allons, Seigneur, vous vous moquez de moi;
On ſçait que vous aimez à rire,
Et l'encens de Momus eſt un trait de Satire.

MOMUS.

Depuis, qu'en bien, tout le monde eſt changé,
Sçachez que je ſuis corrigé.
De la douceur que je reſpire,
Ces fleurs ſont un garant qu'on ne peut contredire,
La Critique n'eſt plus de ſaiſon;
Et le Siecle vit de façon,
Qu'il ne convient plus d'en médire.
Il fait voir tant d'eſprit, de candeur, de raiſon,
Qu'en dépit qu'on en ait, il faut bien qu'on l'admire.

Plein de ſageſſe, exempt d'abus ;
Des ridicules, d'injuſtices,
Il m'oblige à changer d'humeur & d'attributs.
A l'avenir je ne dois plus
Faire la ſatire des Vices,
Que par l'éloge des Vertus.

L'ACTRICE.

Je me rends à ce trait, vous n'êtes plus cauſtique.

MOMUS.

Les bonnes mœurs du tems m'ont rendu pacifique.
Je vois tout par le beau côté ;
Et, de tous les Auteurs, je veux être imité.

L'ACTRICE.

Mais jamais au Panégirique,
Ces lieux ne furent conſacrés ;
Et, de tout tems, ſur la Critique,
Nos revenus ſont aſſurés :
Sans elle, ſerviteur au Théâtre Italique.

MOMUS.

Elle ne fait que l'avilir,
Et ce n'eſt qu'en louant qu'on le peut annoblir.

L'ACTRICE.

Seigneur, tel eſt notre malheur extrême.
Nous ne pouvons, au tems préſent,
Attirer à nos jeux Paris qu'en l'amuſant,
Ni l'amuſer qu'aux dépens de lui-même.

MOMUS.

Madame, c'étoit bon jadis.
Que le Public rioit ſans entendre fineſſe ;
Mais aujourd'hui qu'il eſt des plus polis,
Et que le moindre trait alarme ſes eſprits
Et choque ſa délicateſſe ;

Que les portraits par lui ne ſont ſaiſis,
Que pour les commenter contre l'Auteur ſans ceſſe;
Et qu'il les blâme, après les avoir applaudis,
La Critique eſt funeſte, & je vous l'interdis.

L'ACTRICE.

C'eſt vouloir nous ôter notre reſſource unique:
De tout Poëte dramatique,
Songez qu'elle eſt, Seigneur, le véritable lot.
Il la profeſſe en ſage, & non pas en cinique;
S'il fronde la ſotiſe, il épargne le ſot:
Ménageant, avec art, ſon pinceau ſatirique,
Il peint le Siecle entier des plus fortes couleurs.
Sans déſigner perſonne & ſans noircir les mœurs,
Il fait par ſes écrits la cenſure publique
Sous des noms empruntés & des traits generaux;
Et comme en un miroir, dans ce tableau critique,
Sans en être offenſé, chacun voit ſes défauts.

MOMUS.

Ses applications ſont toujours dangereuſes,
Et font naître ſouvent des diſputes fâcheuſes;
Ecrivons pour la paix, non contre le repos.
Pour plaire ſagement, & ſans qu'on nous redoute;
Je veux, dans ce jour, eſſayer
De tracer au Théâtre une nouvelle route,
Et d'y louer ſans ennuyer.

L'ACTRICE.

Carriere difficile, & délicat métier!

MOMUS.

J'eſpére la remplir.

L'ACTRICE.

Permettez que j'en doute.

MOMUS.

Allez, j'aurai toujours l'honneur de la frayer.

L'ACTRICE *en s'en allant.*

Par la louange vouloir plaire !
Le ſeul projet a lieu de m'effrayer ;
Nous ſommes ruinés, ſi Momus eſt ſincére.

SCENE II.

MOMUS, PHILINTE.

PHILINTE.

SEigneur, je viens pour vous prier
De me venger.

MOMUS.

De qui ?

PHILINTE.

De l'Univers entier.
Contre lui, répandez un torrent d'Epigrammes :
Tirez à bout portant. Morbleu, point de quartier ;
Déchirez à l'envi les hommes & les femmes.

MOMUS.

Que vous a fait le Siécle ? & par quelles raiſons
Excite-t-il chez vous une pareille rage ?

PHILINTE.

Parce qu'il eſt méchant de toutes les façons.

MOMUS.

Parlez plus poliment du Siécle où nous vivons.

PHILINTE.

Quoi ! Vous voulez que je ménage

Un Siécle ſi fripon ?

MOMUS.

Corrigez ce langage ;
Le terme de fripon n'eſt plus du bel uſage.
Il révolte l'oreille en ce tems épuré
Où chaque mot qu'on dit doit être meſuré.
La politeſſe veut....

PHILINTE.

Ah ! Ventrebleu, j'enrage ;
Je ne trouve, en amour, que des cœurs ſcélérats ;
En amitié, que des ingrats.
On me gruge au Palais, au jeu, l'on me friponne,
Et l'on me vole à la maiſon.
Chez le Traiteur on m'empoiſonne,
Et vous ne voulez pas, contre toute raiſon,
Que je traite aujourd'hui le Siécle de Fripon ?

MOMUS.

Groſſierement pourquoi le dire,
Quand, par des correctifs, vous pouvez l'adoucir ?

PHILINTE.

Oh ! Commencez donc par m'inſtruire ;
Qu'eſt-ce qu'un correctif ? Vous me ferez plaiſir
De m'expliquer le ſens de ce mot qui m'arrête.

MOMUS.

C'eſt l'art, à le bien définir,
De faire tout paſſer par le tour qu'on lui prête,
Et de choiſir toujours le nom le plus honnête.

PHILINTE.

Pour m'enſeigner cet art où vous ſemblez primer,
Apprenez-moi d'abord comment je dois nommer
Une Friponne, une Coquette,
Dont la bouche me jure un amour ſans égal,

Et qui, l'inſtant d'après, me trahit en cachette,
Et favoriſe mon rival ?

MOMUS.

Mais on la nomme une femme ordinaire,
Qui ſuit le train du monde, & qui, faite pour plaire,
A l'eſprit de jouir des droits de ſa beauté.

PHILINTE.

C'eſt donner un beau maſque à l'infidélité.
Et l'ami déloyal qui m'enleve la Belle,
Et qui m'emprunte mon argent
Pour triompher de l'infidelle,
Comment l'appelle-t-on en ce ſiécle charmant ?

MOMUS.

Un ami foible, & que l'amour emporte :
On doit avoir pitié d'un homme de la ſorte.

PHILINTE.

Momus eſt bien compatiſſant.
Et de quelle façon eſt-ce qu'il qualifie
Un Procureur avide, & qui ſans modeſtie
De toutes mains reçoit double valeur ;
Et qui me vend à ma Partie ?

MOMUS.

Mais je l'appelle un Procureur.

PHILINTE.

Un Chevalier de l'induſtrie,
Qui de filer la carte oſe profeſſer l'art ?

MOMUS.

Un habile Joueur qui fixe le hazard.

PHILINTE.

Un valet qui me vole avec effronterie,
Et qui vend mes habits ſans ma permiſſion ?

MOMUS.

Un pauvre diable qui s'oublie,
Entraîné par l'occaſion.

PHILINTE.

Un pareil diſcours m'édifie ;
On ne peut pas ſur ſa friponnerie ;
Excuſer un coquin en termes plus civils.
Et celui qui parvient, des emplois les plus vils ;
A des poſtes d'honneur qu'il arrache au mérite
Par une voye oblique & des détours ſubtils ?

MOMUS.

Le modéle parfait de la bonne conduite,
Qui, devenu ſon propre créateur,
Du fond de ſon néant à tiré ſa grandeur.

PHILINTE.

Peſte ! Quel éloge ſublime !
Et celui qui voilant le noir deſſein qu'il a ;
Répand malignement un libelle anonime,
Contre ſon concurrent qu'il ſupplante par-là ?

MOMUS.

Un politique adroit, qui croit tout légitime
Pour arriver au but où tendent ſes deſirs.

PHILINTE.

Pour finir, en un mot : Comment eſt-ce qu'on nomme
L'animal vicieux, eſclave des plaiſirs,
Qui manque à tous ſes devoirs ?

MOMUS.

L'Homme.
Le plus puiſſant de tous. & des autres le Roi,
Formé pour impoſer, non pour ſubir la loi.

PHILINTE.

En ce ſiécle pervers, voilà comme l'on donne

De favorables noms aux vices triomphans ;
Par ces beaux correctifs & ces tours éloquens,
Tout crime eſt excuſé, toute action eſt bonne,
Et l'on ne trouve plus de mal honnêtes gens.
Moi qui ne puis ſouffrir ce jargon qui m'irrite,
Je parle à découvert contre les mœurs du tems ;
Et je donne à chacun le vrai nom qu'il mérite.
J'appelle une Maîtreſſe, au maintien hypocrite,
Qui me trompe, ſous main, en feignant de m'aimer ;
Une coquette inſigne, & qu'on doit enfermer :
Et mon ami qui l'a ſéduite,
Un perfide, un ingrat digne d'être noyé.
Un valet qui me vole, un ſcélérat à pendre ;
Un Procureur qui prend ſans jamais rendre ;
Un fripon privilégié.
Un Chevalier qui fait commerce de jouer,
Pour eſcroquer & filouter l'eſpece,
Eſt un Gentilhomme à clouer
Sans quartier, ſur la table où brille ſon adreſſe.
Un homme qui parvient à des emplois brillans
Par la baſſeſſe & le pillage,
Un piéplat qui devroit conduire l'équipage
Dont il occupe le dedans.
Celui de qui la noire calomnie
Va ſemer contre nous des écrits clandeſtins,
Et nous couvre d'ignominie,
Le plus affreux de tous les aſſaſſins
Qui nous ravit l'honneur bien plus cher que la vie.
Le Roi des animaux eſt le pire de tous,
Et ce ſiécle, celui des travers les plus fous.
Momus enfin, Momus qui juſtifie
Ce que notre âge a de plus odieux,

Eſt le dernier de tous les Dieux ;
Et, par ſa lâche flaterie,
Cent fois plus bas, plus méchant à mes yeux
Que les mortels qu'il juſtifie.
Adieu. Ton ſeul aſpect me chaſſe de ces lieux ;
Vil apologiſte du vice :
Va, qui prend ſa défenſe, en devient le complice.

MOMUS *l'arrêtant.*

Arrêtez-vous. Je ne ſouffrirai pas
Que vous partiez avec l'idée injurieuſe
Qu'a du ſiécle & de moi votre ame furieuſe.

PHILINTE.

Crois-tu donc me convaincre en retenant mes pas ?

MOMUS.

Entre notre âge & vous je veux me rendre arbitre,
Et devenir en vertu de ce titre,
De tous vos différends le pacificateur.

PHILINTE.

Moi ! je récuſe un tel médiateur.

MOMUS.

J'ai des moyens ſi bons à vous déduire,
Que vous allez me croire, & dompter ce tranſport.

PHILINTE.

Mais lorſque j'ai raiſon, comment peux-tu détruire...

MOMUS.

Oui, vous avez raiſon ; mais nous n'avons pas tort.

PHILINTE.

Ventrebleu ! Ce diſcours eſt digne qu'on l'admire.

MOMUS.

Vous allez en tomber d'accord.
Prêtez-moi ſeulement une oreille docile.

PHILINTE.

Pour la rareté du fait, ſoit ;
J'écoute & je ſuſpens ma bile.
S'il ſe tire de là, je le tiens pour adroit.

MOMUS.

Votre plainte, Monſieur, eſt d'abord légitime :
Des mauvais procedés dont on eſt la victime,
Les exemples ſont familiers ;
Mais du ſiécle, après tout, ils ne ſont pas le crime ;
C'eſt celui des particuliers.
De quelque faux amis qu'on ſe trouve la duppe,
De la fureur qui nous occupe,
Tout l'Univers devient l'objet ;
Nous nous prenons à lui du bien que l'on nous ôte ;
Et nous ne ſongeons pas que c'eſt ſouvent la faute
Du mauvais choix que notre cœur a fait.

PHILINTE.

Ce raiſonnement-là me frappe,
Je puis bien être dans le cas.

MOMUS.

Par ce diſcours qui vous échape ;
De votre erreur vous convenez tout bas ;
Le ſiécle, à cet égard, n'eſt donc plus ſi blâmable ?
Dans l'aveugle tranſport qui vous l'a peint coupable,
Vous le voyiez en laid, & dans ſon vilain jour :
Par un eſprit plus doux, & d'un œil équitable,
Voyez-le en beau, Monſieur, à votre tour.
La Juſtice jamais fut-elle mieux rendue ?
Et l'Univers mieux policé ?
La vérité fut-elle mieux connue ?
Plus loin, dans la Nature, a-t-on jamais percé ?
Jamais la Nation fut-elle plus polie ?

Le Commerce plus ſûr, & la Société
Plus charmante & plus accomplie;
La Grace au Sçavoir s'y marie,
l'Agrément à l'Utilité.
La Bien-ſéance à la Commodité.
A l'Enjoûment la Nobleſſe eſt unie:
Et l'Elégance à la Solidité.
C'eſt le Siécle du Goût, titre bien mérité!
Et, s'il a ſes défauts comme les autres âges,
Convenez avec moi qu'ils ſont bien compenſés;
Et que par tous ſes avantages,
Il enchérit en bien ſur les ſiécles paſſés.

PHILINTE.

Ce portrait, quoique favorable;
Eſt conforme à la vérité.
J'ai trop crû la fureur dont j'étois agité;
J'ouvre les yeux, je ſens qu'il eſt plus raiſonnable
De voir tout, ici bas, par le plus beau côté.

MOMUS.

D'un ſi ſage retour que je ſuis enchanté!
Notre Age n'a pas tort, j'ai ſçû vous en convaincre;
Conſentez-donc que Momus, aujourd'hui,
Vous réconcilie avec lui.

PHILINTE.

Je le veux de bon cœur. On eſt ſûr de me vaincre
Dès qu'on me montre la raiſon.

MOMUS.

Vous avez l'eſprit droit, vous avez le cœur bon.
Allez, joignez, plein d'une ardeur nouvelle,
Au fonds de probité qui vous eſt naturelle,
Trois couches de vernis de ce ſiécle poli,
Et vous ſerez, Monſieur, un mortel accompli.

PHILINTE.

Je cours mettre à profit le conſeil qu'on me donne ;
Mettre d'accord en ma perſonne
L'homme du ſiécle avec l'homme d'honneur ;
Sans nuire à la franchiſe, orner l'extérieur ;
Joindre par un noble aliage
Aux vertus du vieux tems, les vertus de notre âge ;
La dépouillant de ſon auſtérité,
Rendre agréable la ſageſſe,
Et faire aimer la probité
Sous les traits de la politeſſe.

SCENE III.

MOMUS, L'INDIFFERENT.

L'INDIFFERENT.

JE viens d'entendre vos diſcours ;
Seigneur Momus, qu'ils m'ont fait rire !
Vous ſerez le même toujours
En éloge comme en ſatyre.

MOMUS.

Comment donc ? Que voulez-vous dire ?

L'INDIFFERENT.

Que votre eſprit, par de ſubtils détours,
Sçait adroitement ſe conduire !
Mais tout le monde, cher Momus,
De ce Proſélite crédule
Ne ſuivra pas le ſot abus ;
En entrant, en ſortant, je l'ai vû ridicule.

MOMUS.

De quel abus le taxez-vous ?
Il reconnoît ſon injuſtice.

L'INDIFFERENT

Premiérement, je blâme le courroux
Qu'il a fait éclater ſi fort contre le vice.

MOMUS.

Il en eſt revenu.

L'INDIFFERENT.

Par un autre caprice
Qui doit le mettre au rang des fous.

MOMUS.

Comment ?

L'INDIFFERENT.

D'une autre erreur ſur le champ adoptée
Vous avez rempli ſon eſprit,
Cette victoire remportée
Doit établir votre crédit.

MOMUS.

Quoi ! vous riez d'un galant homme
Qui connoît ſes défauts, & veut s'en corriger ?

L'INDIFFERENT.

Oui, c'eſt ainſi que votre orgueil le nomme;
Mais ce n'eſt pas ainſi que l'on en doit juger.

MOMUS.

Et quelle idée eſt donc la vôtre ?
Il blâmoit tout le monde, & j'ai ſçu lui prouver
Qu'il eſt beaucoup de gens que l'on doit approuver.
Vers lequel penchez-vous ?

L'INDIFFERENT.

Ni vers l'un, ni vers l'autre.

MOMUS.

MOMUS.

Oh, oh!

L'INDIFFERENT,

L'indifférence eſt le meilleur parti.
Irai-je me fâcher contre un plat perſonnage,
Et lui donner un démenti
Sur toutes les vertus qu'il croit ſon appanage ?
Si le Sort à quelqu'un enfin a départi
De rares qualités un brillant aſſemblage,
Irai-je en l'admirant me croire anéanti,
Et le louer d'un bien qui n'eſt pas ſon ouvrage ?
Car, Seigneur, en naiſſant chacun porte ſon lot.
Foibles jouets de la nature,
Chacun vient riſquer l'avanture
D'être bien ou mal fait, ſpirituel ou ſot,
Et nous ne nous formons l'eſprit ni la figure.

MOMUS.

Mais l'éducation dompte le naturel,
Et fait ſouvent en nous un changement extrême.

L'INDIFFERENT.

Ce changement eſt ſuperficiel :
Puiſqu'il faut, juſqu'au bout, vous prouver mon ſyſtême,
Elle avance fort peu par tous ſes vains efforts ;
Elle a beau plâtrer les dehors,
Notre fond eſt toujours le même.

MOMUS.

Mais je ſoutiens que ſon ſecours,
Qu'à tort vous paignez inutile,
Fait des merveilles tous les jours.

L'INDIFFERENT.

Oui, ſur un naturel fertile ;

Vraiment je n'en doutai jamais,
Puiſqu'il ſort de ſes mains heureuſes,
Auſſi brillant, auſſi poli,
Que de la main d'un Artiſte accompli,
Sortent des Pierres précieuſes.
Oui, je conviens qu'il faut des ſoins au naturel,
Au bon, car au mauvais ce ſont peines perdues.

MOMUS.

Convenez donc qu'auſſi les louanges ſont dûes
A ceux qui l'ont reçu du Ciel.

L'INDIFFERENT.

C'eſt juſtement ce que je nie.
J'en reviens à mon premier point.
Que l'on poſſede un mince, ou bien un grand génie,
Je ne mépriſe pas, mais je n'admire point.
Un malheureux, à qui la Nature cruelle
A même refuſé ſa plus ſimple faveur,
En eſt aſſez puni par la douleur mortelle,
Que lui cauſe en ſecret cet excès de rigueur
Qui l'avillit à ſes yeux-même,
Sans que j'aille ajoûter encore à ſon malheur;
En l'accablant du poids de mon mépris extrême;
Et le perçant d'un ris moqueur:
Un triomphe ſi bas, & qu'on obtient ſans peine,
Déshonore l'eſprit, & fait outrage au cœur;
Alors plus la victoire eſt pleine,
Plus ſon éclat heureux dégrade le vainqueur.
Quant à celui ſur qui le ſort propice
A libéralement verſé
Tous les dons ſéducteurs qu'accorde ſon caprice;
N'en eſt-il pas aſſez récompenſé
Par ces mêmes préſens de ſon étoile heureuſe,

Et la comparaiſon flateuſe
Qu'il fait de ſon mérite avec celui d'autrui ?
Il ſent trop bien ce mérite ſuprême,
Et nous devons nous repoſer ſur lui
Du ſoin de s'applaudir lui-même.

MOMUS.

Souffrez que je vous diſe ici...

L'INDIFFERENT.

Adieu. Vous me feriez un diſcours inutile ;
Dans mon opinion je ſuis toujours tranquille.
Admirer, eſt d'un ſot ; fronder, d'un étourdi ;
Reſter neutre, d'un homme ſage ;
Et je m'en tiens à ce dernier parti,
Sans vous en dire davantage.

SCENE IV.

MOMUS, LE GENIE DU SIECLE.

LE GENIE.

SEigneur, je viens vous éclairer ;
Et vous ſervir de conducteur moi-même
Dans la carriére où je vous vois entrer.
Comme le monde a changé de ſyſtême ;
Et qu'étant mal inſtruit, vous pourriez exalter
Ce qui n'eſt plus digne de l'être,
Ou taire ce qu'il faut vanter,
Il eſt bon en ce jour de vous faire connoître
L'eſprit qui le gouverne, & qu'on doit conſulter.

MOMUS.

C'eſt m'obliger très-fort; mais daignez, je vous prie,
M'apprendre votre nom avec vos qualités?

LE GENIE.

Du Siécle, en moi, vous voyez le génie:
Rempliſſant l'univers de nouvelles clartés,
J'ai des vieux préjugés vaincu la tyrannie;
De nos ayeux bornés corrigé les abus;
D'une conſtance ridicule
Affranchi les Amours qui ne ſoupirent plus:
Dégagé l'amitié des devoirs ſuperflus;
La probité du poids d'un vain ſcrupule,
Et j'ai créé d'autres vertus.

MOMUS.

Cette réforme eſt des plus belles;
On fait tout ce qu'on veut quand on a de l'eſprit.
Mais les vieilles Vertus n'ont donc plus de crédit?

LE GENIE.

Non. J'ai ſur leur ruine établi les nouvelles.
Ces controlleuſes éternelles
Etoient dures à vivre, & d'un ſot entretien.

MOMUS.

De m'avertir vous faites bien;
Car j'aurois, dans mon ignorance,
Loué bêtement la Conſtance,
La Candeur, la Fidélité;
La Modeſtie & la Franchiſe,
La Bonne-Foi, l'Intégrité.

LE GENIE.

Vous auriez fait une inſigne mépriſe.
Apprenez qu'aujourd'hui la Candeur eſt ſottiſe;
La Conſtance fadeur, ou défaut d'agrémens;

La Modeſtie un vice des plus grands ;
Qui par la crainte qu'elle excite,
Oſte la grace, étouffe les talens,
Et ſait ſouvent un ſot d'un homme de mérite ;
La Bonne-Foi produit les plus petits eſprits,
Qui n'oſant s'écarter de la marche commune,
Ne font jamais un pas vers la Fortune ;
L'Intégrité, des gens durs, impolis,
Sur qui ne peuvent rien les parens, les amis,
Et qui refuſent tout aux Dames ;
La Franchiſe, des étourdis ;
Et la Fidélité fait les plus ſottes femmes.

MOMUS.

J'ouvre les yeux & ſuis de votre avis.
Ces vertus-là ne ſont pas de commerce.

LE GENIE.

Voilà pourquoi je les proſcris,
Et ne veut plus qu'on les exerce.
Je leur ſubſtitue, en ce jour,
L'Inconſtance, qui de l'amour
Fait un amuſement au lieu d'un eſclavage ;
Et rend illuſtre une aimable volage.
La juſte Défiance, au cœur toujours couvert ;
Qui ſçait ſe déguiſer ſous un maintien ouvert,
Et qui déſigne un homme ſage.
La Bonne Opinion, ferme dans tous ſes pas,
Qui porte & met en jour le mérite qu'elle aide ;
Qui fait briller l'eſprit que l'on poſſéde,
Et paroître ſouvent celui que l'on n'a pas.
La douce Politeſſe & l'exacte Décence
Que ſuivent les égards ſi reſpectés en France
Qui parent les dehors ſans gêner les deſirs,

Et leur ſervant de voile, augmentent les plaiſirs.
La Coquetterie attrayante,
Au ſouris fin, au regard ſéducteur,
Pour mieux plaire toujours décente,
Se couvrant à demi d'un vernis de pudeur,
Animant la beauté qu'elle rend plus piquante;
Qui répand ſes attraits juſques ſur la laideur,
Et forme, en épuiſant ſon pouvoir enchanteur,
La femme du grand monde, ou la femme charmante.
La fine Politique, & le Manége adroit,
Epoux clandeſtin de l'Intrigue,
Ami des ſouterrains, & pere de la Brigue,
Qui cache d'un rideau que perſonne ne voit,
L'art de tout applanir, & l'utile ſcience
D'aller à la Fortune avec rapidité,
Et d'une main que conduit la prudence,
D'arracher ſes faveurs avec impunité;
C'eſt ce manége enfin qui compoſe l'eſſence
Du Génie élevé, de l'eſprit tranſcendant,
Qui franchit la barriere, & qui vole au plus grand.

MOMUS.

Oh, voilà pour le coup les vertus à la mode.
La morale en eſt douce, & l'uſage commode.

LE GENIE.

C'eſt l'agrément joint à l'utilité,
Qui fait les vertus véritables;
Les miennes douces & traitables,
Ont cette double qualité;
Et faites pour l'humanité,
Sont utiles autant qu'aimables.

MOMUS.

Elles auront nombre de partiſans.

LE GENIE.

Pour mieux prouver mon avantage
Sur la ſageſſe du vieux tems,
Examinons ſon plus parfait Ouvrage.
Quels ſont ces ſages renommés,
Ces mortels ſi parfaits que ces mains ont formés?
Des hommes ſinguliers, des eſprits indociles,
Des miſantropes noirs, des cenſeurs difficiles,
Qui trouvent tout mauvais, & ne ſont bons à rien;
Des vains déclamateurs, en maximes fertiles,
Parés du nom de gens de bien,
Et Citoyens très-inutiles;
S'ils ſont dans l'indigence, ils le méritent bien.
Quels ſont préſentement ceux que je favoriſe,
Et que j'ai pris ſoin de polir?
Des hommes accomplis que tout le monde priſe,
Qui joignent l'art de plaire à l'art de s'agrandir,
Propres à tout, alliant les contraires,
Amuſans dans un cercle, utiles à l'Etat,
Papillons en amour, Aigles dans les affaires;
Polis dans le commerce, & vaillans au combat;
Comblés de gloire, ils ſont dignes de leur éclat.

MOMUS.

A ces derniers que je préfere,
Je donne, en ces inſtans, le prix ſans balancer:
Ils ſont riches, brillans, le ſort leur eſt proſpere.
Ce ſont-là les Héros que je dois encenſer;
Et c'eſt à vous que je veux plaire.
Sur la vertu, quoique je la révere,
Je me tairai, de peur de m'oublier.

LE GENIE.

A ſes dépens Momus peut s'égayer.

Gotique comme elle eſt, chacun vous l'abandonne.

MOMUS.

Mais mon métier eſt d'approuver.

LE GENIE.

Attaquez-là, Seigneur, vous n'offenſez perſonne.

MOMUS.

J'offenſe tout le monde, & je vais le prouver.

LE GENIE.

Oh! cette ſaillie eſt fort bonne!
On vous défend d'être malin,
Vous déguiſez la pente où vous êtes enclin;
Et vous ſauvez par l'ironie;
J'applaudis de bon cœur à ce trait de génie,
Et vous prenez le bon chemin.

MOMUS.

Moi! Je ne raille point, quoique vous puiſſiez dire;
Penſer ainſi de moi, c'eſt vouloir me détruire,
Car qu'eſt-ce qu'un railleur? Un eſprit ſans égard,
Qui ne reſpecte rien, qu'on fuit de toute part;
Haï de la moitié du monde qu'il déchire,
Et craint ou mépriſé de l'autre qu'il fait rire.

LE GENIE.

Vous peignez un cauſtique, & non un fin railleur;
Songez que le plus ſage eſt quelquefois rieur.
Avec raiſon, Paris s'offenſe
Qu'on fronde ouvertement & par profeſſion;
Mais il eſt très-permis en France
De railler joliment & par occaſion.
Vous pouvez, en faiſant la juſte apologie
Du goût du ſiécle & de ſes mœurs,
Vous pouvez en paſſant contre tous ſes frondeurs,
Exercer votre raillerie;

Décochez-leur vos traits, mais d'une main polie.

MOMUS.

La mienne eſt mal adroite, & pourroit les meurtrir.
Pour louer, volontiers, je ſuis prêt d'obéir,
Car j'en ai fait un ſerment autentique
Pour mon repos & pour mon bien;
Et duſſai-je y échouer dans le Panégirique,
J'aime mieux louer mal, que de médire bien.

LE GENIE.

Je ne puis m'empêcher d'en rire,
Et je trouve le trait auſſi neuf que charmant;
Momus qui me prie inſtamment
De le diſpenſer de médire!
Adieu. Je vais, Seigneur, publier hautement,
Que Momus a quitté, dépoſant ſon tonnerre,
L'uniforme du régiment:
Qu'à l'avenir, toute la terre
Peut être ridicule, & folle impunément;
Et qu'il fait en ces lieux trafic de compliment:
Que ſans contribuer à l'intrigue comique,
Et ſans ſervir au dénoûment,
Tout perſonnage épiſodique,
Peut à ſes yeux paroître hardiment,
Beauté, Laidron, Roturiere, Marquiſe;
Vieille, Tendron piquant,
Honnête homme, Fripon, Ignorant & Sçavant,
Les vertus, les défauts, l'eſprit & la ſottiſe:
Que vous louez, enfin, tous indifféremment,
Et qu'au premier venu, d'une main libérale,
Vous prodiguez l'encens dans cette Salle,
Sans ſçavoir pourquoi, ni comment.

MOMUS.

Allez, vous me forcez de quitter l'ironie ;
A mes yeux ne vous offrez plus :
Si de ce Siécle heureux vous êtiez le Génie,
Vous feriez plus de cas des ſolides vertus.

SCENE V.

MOMUS, CHRISANTE.

CHRISANTE.

JE donne le bon jour au Dieu de la Critique.
Je viens ici, je viens exprès
Pour un deſſein qu'il faut que je lui communique.

MOMUS.

Sçachez que Momus déſormais
Préſide au ſeul Panégyrique.

CHRISANTE.

Ah ! Je vous reconnois à ce trait ironique.
Vous voyez devant vous un homme ſingulier.
J'ai le goût excellent, mais très-particulier.
Ce qui plaît au Public a droit de me déplaire ;
Je blâme conſtamment ce qu'il ſemble eſtimer ;
Et j'eſtime au contraire
Ce qu'il affecte de blâmer.

MOMUS.

Pourquoi vous écarter du chemin ordinaire ?
Et qui peut contre lui ſi fort vous animer ?

CHRISANTE.

C'eſt la droite équité que jamais il n'écoute.

Conduit par ſon caprice il eſt extrême en tout ;
Et je viens vous prier de réformer ſon goût.

MOMUS.

Monſieur, ſur le vôtre ſans doute ?

CHRISANTE.

Ne penſez pas railler, tout n'en iroit que mieux
S'il ſuivoit aujourd'hui mon goût délicieux ;
La raiſon fixeroit ſon eſprit trop valage,
Et lui feroit tenir une route plus ſage.
On verroit moins d'abus : La prudence & la paix
Dans tous les lieux publics régneroit à jamais.
Nuls orages ſur tout, nuls flots & nuls obſtacles,
Ne troubleroient, Seigneur, les tranquilles Spectacles ;
On n'entendroit plus de Siflets :
L'humanité condamne un inſtrument ſi triſte.
Je ne m'en ſuis ſervi jamais que contre Inés,
Contre Zaïre & contre Radamiſte.

MOMUS.

Qui vous rend leur Antagoniſte ?

CHRISANTE.

Belle demande ! Leur ſuccès.
Le ſentiment commun eſt toujours le mauvais ;
Je vous l'ai déja dit, c'eſt pourquoi j'y réſiſte.
Par la même raiſon je me pique aujourd'hui
D'être le chevalier des Piéces malheureuſes.
Mes poulmons éloquens & mes mains généreuſes
Combattent pour leur cauſe en dépit de l'ennui ;
Et tout Auteur qui tombe en moi trouve un appui.

MOMUS.

Voilà des ſentimens tout-à-fait charitables.
Mais entre nous, mon cher Monſieur,
N'auriez-vous point pitié de vos ſemblables ?

Et du Public qui cauſe votre aigreur,
N'auriez-vous pas vous-même éprouvé la rigueur ?

CHRISANTE.

Il m'a bruſqué, Seigneur, une fois en ma vie ;
Mais à la charge il n'eſt plus revenu,
Car je m'en ſuis fort ſagement tenu
A ma premiere Tragédie.

MOMUS.

Je ne m'étonne plus de votre antipathie.

CHRISANTE.

J'ai l'avantage maintenant
De le contrarier ſans ceſſe,
Et de me déchaîner contre ſon jugement
Sans redouter ſa fureur vengereſſe.
C'eſt pour jouir de ce contentement ;
Que je vais à la Comédie.
Critique-t-il ? J'apologie.
Applaudit-il ? Je ſuis ardent
A faire la contre partie.
Ce qui me flatte enfin, & qui doit le piquer ;
Puiſqu'avec vous il faut que je m'épanche ;
C'eſt qu'il n'a jamais pû qu'une fois m'attaquer,
Et qu'il me donne, lui, tous les jours ma revanche.

MOMUS.

Je ne puis m'empêcher de blâmer hautement
Une conduite ſi peu ſage.

CHRISANTE.

Vous avez beau dans ce moment
Prendre ſa Cauſe en main à mon déſavantage ;
J'ai là dans mon cerveau le deſſein d'un Ouvrage
Qui vous fera bien-tôt changer de ſentiment.
Vous l'allez applaudir, je gage ;

ſon titre ſeul eſt un bon pronoſtic.

MOMUS.

Quel eſt donc ce deſſein digne de mon ſuffrage ?

CHRISANTE.

C'eſt la critique du Public ;
Ses écarts démontrés par ſa propre conduite,
Par ſon peu de lumiére ou ſon peu d'équité,
Et ſon infaillibilité
Totalement détruite,
Par tous ſes jugemens pleins de prévention,
D'erreur, de contradiction,
Par ſes geſtes & dits, qui n'ont ni fin ni ſuite.

MOMUS.

Le projet eſt nouveau ! Mais voudriez-vous bien
Et me détailler & m'apprendre
Ce que dans le Public vous trouvez à reprendre,
Soit dans ſes actions, ſoit dans ſon entretien ?

CHRISANTE.

Mille travers, mille bévûes ;
Son goût pour le clinquant dont il eſt le ſoutien ;
Et pour la nouveauté qu'il porte juſqu'aux nuës,
Ou qu'il met au-deſſous de rien ;
Car jamais il ne garde un milieu raiſonnable.
Chez lui tout eſt divin, ou tout eſt miſérable.
Sa fureur pour la mode & pour tout charlatan ;
Tous les uſages fous dont il eſt Partiſan ;
Toutes ſes politeſſes fades,
Ses viſites, ſes embraſſades,
Et ſes ſaluts du premier jour de l'an ;
Du Carnaval ſes Maſcarades ;
Du Mardi-gras ſon tranſport calotin,
Et ſon air ſot le lendemain.

Son exercice aux Thuilleries,
Ses caracols, ſes lorgneries ;
Aux Spectacles ſes flots, ſes vertiges fréquens,
Ses battemens de mains donnés à contre-tems ;
Toutes ſes moucheries,
Ses bâillemens, ſes crachemens
Aux endroits les plus beaux, les plus intéreſſans ;
Son ridicule étrange
De recevoir avidement
La plus inſipide louange,
Qu'on lui retourne inceſſamment
Dans un Prologue ou dans un Compliment.
Sa rage opiniâtre
De crier preſqu'à tout moment,
Places aux Dames ! Place au Théâtre !
Parlez plus haut ! L'habit noir, chapeau bas !
Paix ! Monſieur l'Abbé, haut le bras !
Annoncez ! Bis ! La capriole !
Et pour tout dire enfin, l'inſupportable rôle
Qu'il fait, dès qu'au Parterre il ſe trouve preſſé.
Ce qui révolte l'ame & fait hauſſer l'épaule
A tout homme de goût, à tout homme ſenſé.

MOMUS.

Vous peignez-là la multitude
Mere du tumulte & du bruit,
Que n'arrête aucun frein, que l'exemple ſéduit,
Qu'entraîne la coûtume, ou l'aveugle habitude,
Et non le vrai Public, avec choix aſſemblé,
Tel qu'on le voit paroître
Aux Jeux d'un Théâtre reglé,
Quand il écoute en ſage, & qu'il prononce en maître,
Ses arrêts qui le font ſi dignement connoître,

Et dont nul avant vous n'a jamais appellé.

CHRISANTE.

Vous nous repréſentez une belle chimere :
Le Public que nous connoiſſons
Tient juſtement un chemin tout contraire,
Et pour en appeller, j'ai de bonnes raiſons :
Quand dans ſa fougue extrême
Il juge ſans entendre & s'inſtruire du fonds,
Et qu'il ſe contredit à chaque inſtant lui même
Par ſes Ouis, & par ſes Nons.
Je porte ici de quoi prouver la choſe :
Tenez, liſez, ſans atrendre plus tard,
Vous verrez qu'il approuve & condamne au hazard
Et ſans connoiſſance de Cauſe.
Seigneur, la liſte que voilà
Fait voir en plein ſon injuſtice,
ſa legereté, ſon caprice,
Et ſon goût dépravé qui toujours l'emporta.

MOMUS.

Non, j'ai fait vœu de ne plus lire
Aucun Libelle ni Satire.

CHRISANTE.

Oh, parbleu, tout au moins, Momus m'écoutera.
(*Il lit.*)
Piéce que le Public a applaudie, & qu'il devoit ſifler.
LA COMEDIE AUX QUATRE ETOILES.

MOMUS.

A rire malgré moi ſa colere m'excite.

CHRISANTE.

C'eſt ici que je vous attens.
Je vous défie en ces inſtans
De me juſtifier ſa folle réuſſite.

MOMUS.

Le Ballet lui ſeul la mérite.

CHRISANTE.

Vous êtes ami de l'Auteur.

MOMUS.

Non ; je le ſuis de la douceur ;
Et le Public a dû ſon indulgence
A qui s'efforce uniquement
De le divertir noblement,
Et dans l'exacte bienſéance.

CHRISANTE.

L'exacte bienſéance ? Ah ! le trait eſt fort bon !
Oui, rien de plus décent que Finette & Marton.
Deux hommes traveſtis, qui pour ſervir leur flâme,
Se font dans la même maiſon
Femmes de Chambre de Madame,
Et qui ſemblent tous deux s'être donné le mot
Pour ce déguiſement falot !
Une telle conduite bleſſe
La vraiſemblance autant que la ſageſſe.
Quel fonds de Comédie ! O Ciel ! où ſommes-nous ?
L'encens que vous donnez me fait rougir pour vous.
Vous nous vantez les mœurs (la choſe eſt ſans égale)
D'un ouvrage effronté, qui de ſens dépourvû,
Peint l'indécence tout à nû,
Et qui préciſément ouvre par le ſcandale.

MOMUS.

C'eſt pour finir par la vertu.

CHRISANTE.

Quel raiſonnement biſcornu !
Et quand ils vont tous deux habiller la Marquiſe,
Hem ! Qu'eſt-ce que vous en penſez ?

MOMUS.

MOMUS.

C'eſt la premiere fois.

CHRISANTE.

N'en eſt-ce pas aſſez
Pour qu'un eſprit bien né, morbleu, s'en ſcandaliſe ?

MOMUS.

Paſſons.

CHRISANTE.

J'ai donc raiſon, & vous le confeſſez.
(*Il continue à lire.*)
Actrice que le Public a bien reçue, & qu'il devoit proſcrire. PHEDRE.

MOMUS.

Tout doucement, Monſieur, reſpectez cette Actrice ;
Sçachez que le Public l'approuve avec juſtice :
Ce qui lui manque eſt un défaut léger
Que ſix mois peuvent corriger ;
Mais tous les dons heureux qu'au Théâtre elle étale,
Cette ame, ces éclats, & ces ſons ſéduiſans,
Sont des faveurs & des préſens
De la Nature liberale
Qu'on ne ſçauroit acquérir par le tems :
Fuyant le ton ſervile & le jeu monotone,
A ſon feu naturel ſon ame s'abandonne ;
Dans ſon brillant eſſai qu'applaudit tout Paris,
Le ſuprême talent ſe dévelope en elle ;
Et prenant un eſſor dont les yeux ſont ſurpris,
Elle ne ſuit perſonne, & promet un modéle.

CHRISANTE.

J'écoute en frémiſſant cet éloge parfait.
Adieu, Seigneur, adieu, je quitte la partie :
Après un pareil trait

Le Public me révolte ; & qui le juſtifie
Ne peut être mon fait.
Je ſçai qu'à nos dépens chargeant notre portrait ;
Vous allez divertir le Peuple Poëtique ;
Tirer ſur les Paſſans fût toujours votre tic.
Mais apprenez, Monſieur le Dieu cauſtique ;
Que qui ſe moque du Public,
Se moque auſſi de la Critique,
Et de Momus, & de toute ſa clique.

SCENE IV.

MOMUS *ſeul.*

SOn ridicule eſt ſans égal !
Tout ſingulier qu'il eſt dans ſa folie ;
C'eſt pourtant un Original
Qui dans Paris a plus d'une Copie,
Et ſouvent même il y donne le ton.
Quelle eſt la Dame qui s'avance ?
O Ciel ! C'eſt la Critique, évitons ſa préſence.
Apologiſte par raiſon,
Momus ne doit plus avec elle
Avoir aucune liaiſon.

SCENE VII.

MOMUS, LA CRITIQUE.

LA CRITIQUE.

SEigneur, vous me fuyez ? La choſe eſt très-nouvelle.

MOMUS.

Pardon, l'état que je viens d'embraſſer
A l'honneur de vous voir, me force à renoncer.

LA CRITIQUE.

Un pareil compliment, Seigneur, eſt mal honnête,
Dans le tems que je viens vous donner une Fête ;
D'en être le témoin tout vous fait un devoir.

MOMUS.

Je m'éloigne par modeſtie,
Et je l'applaudis ſans la voir.

SCENE VIII.

LA CRITIQUE *ſeule.*

QUel accueil ſurprenant ! A ſa bruſque ſortie
Je ne comprens rien aujourd'hui.
Mais moquons nous de ſon abſence,
Et dans ces lieux qui ſont de notre dépendance
Exécutons notre ballet ſans lui.

SCENE IX.

LA CRITIQUE, LE VAUDEVILLE.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Souffrez que je dreſſe.*

VOtre aſpect aimable,
Critique agréable,
Votre aſpect aimable
M'attire en ces lieux :
Daignez à mes vœux
Vous montrer favorable.
Votre aſpect aimable
M'attire en ces lieux.

LA CRITIQUE *récite.*

Ayez la bonté de m'apprendre
Qui vous êtes premierement,
Beau Chanteur qui venez me rendre
Viſite ſi gayment.

LE VAUDEVILLE.

Je ſuis, ma belle Reine,
Flon, flon, larira dondaine,
Un Dieu plaiſant & gai gai
Larira dondé,
Soumis à votre Empire,
Ta la rari ta la ra rire,
Et dans la nouveauté couru
Lanturlu, lanturlu.

A la Cour, à la Ville
Je célebre Jean Gille ;
Et de Bachus & de l'Amour ;
La nuit & le jour,
Je chante la, la, la, la, la,
Je chante la Folie.
J'amuſe, tour à tour,
La laide & la jolie,
L'Homme d'Eſprit & le Nigaut ;
La mirtan plan lantirelarigaut.
Par mes tourelourirettes
Je mets en train les Fillettes,
Et je leur fais faire un ſaut
Deux ſauts.
Ma puiſſance eſt entiere
Tout le long de la Riviere ?
Et je mets tous dans mes airs fous
Sans deſſus deſſous,
Sans devant derriere :
Mon caprice eſt mon ſeul Roi
Et toute la terre eſt à moi.

LA CRITIQUE *récite.*

A ce langage, à ce refrains
Je reconnois le Vaudeville ;
Qui fait les plaiſirs de la Ville ;
Et l'ame de tous les feſtins.

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR, *tu croyois en aimant Collette.*

Oui, de Comus que je fais rire
Je ſuis le plus cher Favori.

LA CRITIQUE *chante.*

Je ne m'étonne plus, beau Sire,

Si vous êtes ſi bien nourri.

(*Elle récite*)

Mais dans ces lieux quel ſujet vous améne ?

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Quel plaiſir de voir Claudine.*

C'eſt mon penchant qui m'entraîne,
Madame, vers vos attraits,
Daignez annoblir ma veine,
Et me prêter tous vos traits.

AIR, *La Bonne avanture o gué des trois Couſines.*

Comme vous du monde entier
Je fais la cenſure,
Mon plaiſir & mon métier
Sont toujours de publier,
La bonne avanture,
O gué,
La bonne avanture.

AIR, *Quand le péril eſt agréable.*

Je fais ſeul l'étude profonde
Des jeunes Robins d'à préſent,
Et tout le ſçavoir éminent
Des Abbés du grand monde.

AIR, *Le ciel béniſſe la beſogne.*

De ces Meſſieurs le plus ſouvent
L'eſprit eſt un recueil vivant
De mes Chanſons les plus badines.

LA CRITIQUE.

Pour ne pas dire libertines.

LE VAUDEVILLE.

Tout Couplet de ce genre eſt d'un ſel enchanté ;
Dans un repas aimable,
Il eſt toujours le plus goûté.

LA CRITIQUE.

Mais du beau Sexe il n'eſt point écouté.

LE VAUDEVILLE *chante.*

AIR, *On paſſe la nuit à Table.*

Que chanté d'un air aimable
Il faſſe rougir ſa fierté ;
Voilà la Fable :
Mais qu'il en ſourie à table ;
Que ſon goût en ſoit flaté ;
Voilà la Vérité.

LA CRITIQUE.

AIR, *Pour paſſer doucement la vie.*

Oh ! je vous trouve condamnable
En ce point là préciſement :
Vous rendez le vice agréable,
En lui prêtant votre enjoûment.
(*Elle récite*)
Il faut pour plaire même au grand nombre de Femmes
Qui ne ſçauroient vous chanter ſans rougir,
Vous corriger & m'obéir.

LE VAUDEVILLE.

Me voir employé par les Dames
Fait mon plus grand plaiſir.
(*Il chante.*)
AIR, *L'auſtere Philoſophie.*

Oui, ma gloire véritable,
Et mon triomphe certain
Eſt quand leur bouche adorable
Me chante, le verre en main :
A mes couplets tous leurs charmes
Semblent s'imprimer ſoudain ;
L'Amour alors n'a point d'armes

Plus sûres que mon refrein.

LA CRITIQUE *récite.*

La Table fut toujours votre Champ de bataille,
Et le Fils de Venus votre Dieu favori.

LE VAUDEVILLE.

Pour l'honneur de ce Dieu, dont je suis fort chéri;
Il est vrai, toujours je travaille;
(*Il récite.*)
Selon l'objet, selon l'occasion,
Je sçais adroitement changer d'air & de ton:
Je prens ce dernier pour mon guide;
Car soit caprice, soit raison,
Dans le monde toujours, c'est le ton qui décide.
Si je veux, par exemple, enflammer un tendron;
Encore novice & timide,
Ma voix lui glisse, ainsi, doucement son poison.
(*Il chante.*)

AIR, *D'un Zéphir matin.*

Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'est rendu vainqueur.
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux;
Dans un combat si doux
Engagez-vous:
Que ma flamme
Dans votre ame
Porte mes brûlans soupirs;
De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes desirs

Faites des plaiſirs.
Voyez un Amant, &c.
(*Il récite*)
Si je rencontre en mon chemin
Une Beauté plus aguérrie,
Et dans le grand monde nourrie :
Je prends alors un ton plus vif & plus badin ;
Et ſans perdre le tems en des diſcours frivoles,
Voici comment je change d'air ſoudain
Sans changer de paroles.
Il chante. AIR, *Laiſſons-nous charmer.*
Voyez un Amant
D'amour tout ardent,
Dont votre air enchanteur
S'eſt rendu vainqueur ;
Fixez vos beaux yeux
Sur les miens pleins de feux ;
Dans un combat ſi doux
Engagez-vous :
Que ma flame
Dans votre ame
Porte mes brûlans ſoupirs ;
De ma peine,
Belle Reine,
De tous mes deſirs.
Faites des plaiſirs.
Voyez un Amant, &c.

LA CRITIQUE *récite.*
Vous êtes, je l'avoue, un dangereux Fripon ;
Monſieur le Vaudeville :
Moi-même en cet inſtant, ſéduite par le ton,
J'ai peine à vous entendre avec un cœur tranquille.

LE VAUDEVILLE.

Ah ! vous avez raiſon
D'être ſenſible à ma Chanſon.
(*Il chante.*)
Pour plaire à vos yeux je me tourne, tourne, tourne,
Je me tourne de tout côté.
L'Air que je tourne, & je retourne,
C'eſt pour vous que je l'ai chanté.
Vers votre Amant
Votre bel œil ſe tourne,
Tourne tendrement ;
Qu'un doux baiſer !.. encore que j'y retourne.

LA CRITIQUE.

N'y retournez plus vraiment.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Chantez petit Colin.*

Ce baiſer innocent,
Cette faveur légere,
Ce baiſer innocent
De votre cœur m'eſt-il garant ?

LA CRITIQUE.

La Critique eſt ſincére,
Vous avez ſçu me plaire,
Puiſque je le dis ;
Vos airs, quoique pris,
Charment mes eſprits.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Premier Menuet.*

Quelle douceur
Dans mon cœur
Vient répandre un aveu ſi flateur !
Quelle douceur

Dans mon cœur
Répand mon bonheur!
De votre ſel piquant
Naît mon agrément ;
Pour unir leurs traits
Nos eſprits ſont faits ;
Comblez mes ſouhaits :
Je vous adore & je vous plais.

AIR, *Second Menuet.*

Votre amour, quand on lui plaît ;
Se taît.

LA CRITIQUE.

Qui ſe taît communément,
Se rend.
Notre gloire eſt d'être unis :
Vous deviendrez plus ſage,
Ecoutant mes avis ;
Et vos airs réjouiſſans,
Vos Chants,
Vont me rendre moins ſauvage.
Tous deux nous allons unir
L'Enjoûment aux leçons, la Sageſſe aux plaiſirs.

LE VAUDEVILLE.

AIR, *Troiſiéme Menuet.*

O Journée
Douce & fortunée !
Que de biens à ces lieux
Promettent ces beaux nœuds ;
Que d'Ouvrages
Hardis, piquans, mais ſages ;
De Traits heureux,
De Badinages,

De Jeux,
D'airs fameux
Vont naître de nous deux !
O Journée, &c.

DIVERTISSEMENT.

MENUET.

CHantons du Citadin ;
Chantons les mœurs faciles ;
Chantons du Citadin
L'eſprit agréable & badin ;
Les femmes ſont civiles,
Les maris ſont tranquilles,
Les tendrons ſçavans
Trompent à quinze ans
Leurs bonnes Mamans.

AIR.

Dans ce Siécle tout eſt charmant,
Tout eſt poli, tout eſt galant,
Tout poſſede le don de plaire,
Et le plus ſot paroît brillant ;
Avec beaucoup d'eſprit on ment.
On ſe trompe joliment,
Et la beauté la plus ſévere
Ne l'eſt qu'un petit moment.

VAUDEVILLE.

REgardons en beau le monde,
Trop poli pour qu'on le fronde.
Approuvons également ;
Qu'on pardonne, ou qu'on ſe venge,
L'un eſt juſte, & l'autre eſt grand ;
Tout eſt digne de louange.

Qu'à ſa guiſe chacun aime,
Ne blâmons aucun ſyſtême,
On doit ſuivre ſon penchant.
C'eſt ſageſſe quand on change,
Vertu quand on eſt conſtant :
Tout eſt digne de louange.

FIN.

LES
BILLETS DOUX,
COMEDIE

De Monſieur DE BOISSY.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens, le 15. Septembre 1734.

Le prix eſt de vingt quatre ſols.

A PARIS,
Chez PRAULT Pere, Quay de Gêvres,
au Paradis.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux une Comédie intitulée, *les Billets Doux*. Fait à Paris ce 25 Septembre 1734.

GAILLOT.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs Seneſchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé PIERRE PRAULT, Libraire & Imprimeur à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il lui auroit été mis en main pluſieurs petits Ouvrages qui ont pour titre *les Etrennes*, ou *la Bagatelle*, & autres Pieces de Théatre du Sieur de Boiſſy, qu'il ſouhaiteroit imprimer ou faire imprimer & donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, ſuivant la Feüille imprimée & attachée pour modéle ſous le contre-ſcel des Preſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes, de faire imprimer leſdites Pieces ci-deſſus ſpecifiées, en un ou pluſieurs volumes, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit Contre-ſcel, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de *ſix* années conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance; comme auſſi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire leſdits Livres ci-deſſus expoſés, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque pretexte que ce ſoit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & interêts; A la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois

mois de la datte d'icelles; que l'impreſſion de ces Livres ſera faite dans notre royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. Et qu'avant de les expoſer en vente, les Manuſcrits ou Imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Livres, ſeront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Preſentes: Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiées & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeilllers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original; Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'éxecution d'icelles, tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Paris le trente-uniéme jour du mois de Janvier, l'an de grace mil ſept cens trente-trois, & de notre Regne le dix-huitiéme. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, SAINSON. Etſcellé du grand ſceau de cire jaune. Et au dos eſt écrit:

Regiſtré ſur le Regiſtre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 487. *Folio* 466. *conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celui du* 28 *Fevrier* 1723. *A Paris le premier Fevrier* 1733.

Signé, G. MARTIN, Syndic.

LES
BILLETS DOUX,
COMÉDIE.

ACTEURS.

CLARICE.

JULIE.

DAMON.

VALERE.

ARLEQUIN.

UN NOTAIRE.

MARTON.

La Scéne eſt chez Clarice.

LES
BILLETS DOUX,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

DAMON, VALERE, ARLEQUIN

DAMON.

OUI, je brûle en ſecret.

VALERE.

Je ſoupire de même.

ARLEQUIN.

Et c'eſt incognitò que j'aime.

VALERE.

Où loge la beauté qui t'a ſçu plaire ?

DAMON.

Ici.

Et ta Belle ?

VALERE.

En ces lieux.

ARLEQUIN.

La mienne y loge auſſi.

DAMON.

Julie eſt l'objet qui m'enchante.

VALERE.

Je reſpire ! Mes vœux s'adreſſent à ſa Tante.

ARLEQUIN.

Oh ! Pour le coup, je ſuis hors de ſouci,
Car j'ai donné mon cœur à leur ſuivante.

DAMON.

Clarice allume en toi les feux les plus ardens ?
J'en reſſens une joie extrême,
Et je t'admire en même tems ;
Car déja doüairiere, elle touche à trente ans ;
A peine es-tu majeur, & maître de toi-même.

VALERE.

J'ai toujours eu du goût pour les mamans.
Mais toi, mon cher Damon, toi formé par le tems,
Dis-moi, quelle eſt donc ta folie
D'aller ſoupirer pour Julie ?
Ce n'eſt encore qu'un enfant.

DAMON.

Pour les jeunes tendrons mon cœur a du penchant.

ARLEQUIN.

Et je les aime entre deux âges.
Voilà pourquoi, Marton a mes tendres hommages.

DAMON.

Ton choix, Valere,...

VALERE.

Eſt bon ſans contredit.
La ſolide beauté qu'accompagne l'eſprit,
De l'âge mûr eſt l'heureux appanage.

DAMON.

Non, non, ſon attrait qui ſéduit
Ne fut jamais un don du tems qui le détruit.
De la primeur il eſt le vrai partage.

ARLEQUIN.

Moi je ſoûtiens que la beauté
Eſt entre la verdeur & la maturité.
Elle reſſemble à la pêche qui brille;
Son aimable ſaveur, & ſon charmant éclat
Sont renfermés dans ce point délicat
Qu'il faut ſaiſir dans une fille.

VALERE.

L'eſprit, Damon, l'eſprit a des attraits
Plus brillans & plus forts que ceux de la perſonne :
Eux ſeuls à la beauté mettent les derniers traits ;
Et ces charmes vainqueurs, c'eſt l'âge qui les donne.
Conviens donc qu'en ce point mon goût eſt des meilleurs.
Jeune comme je ſuis, & ſans expérience,
J'ai beſoin de choiſir une beauté qui penſe,
Et qui dirige mes ardeurs.
Mon ame d'un feu pur veut goûter les douceurs,
Et ſe polir par la tendreſſe.
L'amour qui nous inſtruit, & qui forme nos mœurs
Devient une vertu loin d'être une foibleſſe ;
Et l'on doit tous les jours ſes plus grandes erreurs
Au mauvais choix d'une maîtreſſe.

DAMON.

Moi, qui ſuis ton aîné, je dis, pour bien choiſir,
Qu'il faut la prendre en ſa grande jeuneſſe :
Nous la formons alors ſelon notre deſir ;
Et nous goûtons la volupté ſuprême
De voir au moindre mot ſon beau front ſe couvrir.

D'une tendre rougeur qui ſert à l'embellir ;
Et de voir ſes appas croître ſous nos yeux même ;
Des vrais plaiſirs c'eſt le premier.
Il eſt plus doux d'être de ce qu'on aime,
Le Précepteur que l'Écolier.

VALERE.

C'eſt juſtement ce que j'oſe nier.
Et je ſuis ſûr qu'en un commerce tendre ;
Le plaiſir le plus vif eſt le plaiſir d'apprendre.

ARLEQUIN.

Quand je devrois, Meſſieurs, paſſer pour importun,
Mon ſentiment eſt different du vôtre.
Il faut, quand on aime quelqu'un,
Il faut, pour le plaiſir commun,
Eſtre auſſi ſçavant l'un que l'autre.

DAMON.

Valere, finiſſons un vain raiſonnement ;
Ce n'eſt que ſur l'eſprit qu'il a quelque puiſſance :
Mais le cœur brave l'éloquence,
Et ne ſe rend qu'au ſentiment.

VALERE.

Là-deſſus comme toi je penſe.
Ce qui cauſe à préſent mon plus grand embarras,

Eſt de faire l'aveu de ma ſecrette flamme
A l'objet que j'adore, & qui ne le ſçait pas.

DAMON.

Un pareil ſoin trouble mon ame,
Et je ſuis dans le même cas.

VALERE.

Un véritable amour eſt tremblant & timide ;
Le reſpect l'accompagne, & la crainte le guide ;
Rien ne lui coûte plus que de ſe déclarer.

DAMON.

Il eſt vrai, dans l'ardeur qui m'a ſçu pénétrer,
Je ſens que je n'ai pas la force de le dire ;
Et comme je ne puis plus long-tems différer,
Je vais prendre aujourd'hui le parti de l'écrire.
(*à Arlequin.*)
Adieu, Valere. Et toi, viens prendre mon Billet.
(*Il ſort.*)

VALERE.

Imitons ſon exemple, & courons ſans remettre,
Pour expliquer mon feu diſcret,
Employer comme lui le ſecours d'une Lettre.
(*Valere ſuit Damon.*)

ARLEQUIN *en s'en allant.*

Je vais auſſi tracer un amoureux Poulet.

SCENE II.

JULIE, MARTON.

MARTON.

Vous pouvez à préſent me parler ſans myſtere,
Car les voilà tous trois ſortis.
Vous ſçavez que Marton n'eſt rien moins que ſévere.

JULIE.

Je n'ai pas ſeize ans accomplis,
Et cependant mon ame..... Ah! Marton, j'en rougis,
Et je devrois plûtôt me taire.

MARTON.

Vous aimez?

JULIE.

Tu l'as dit.

MARTON.

Choſe extraordinaire!

JULIE.

Quelle honte à mon âge!

MARTON.

En verité, j'en ris.
Le ſcrupule nouveau ! La plaiſante penſée !
Sçachez, pour raſſurer vos timides eſprits,
Qu'à quinze ans aujourd'hui l'on eſt plus avancée
Qu'à trente on ne l'étoit jadis.

JULIE.

Oui, par ma propre expérience ;
Je ſens la vérité de ce que tu me dis ;
Car j'ai penſé dès mon enfance.
Je n'étois pas, Marton, plus haute que cela,
Que mon cœur palpitoit déja.

MARTON.

Prodige heureux de la nature !

JULIE.

Façonné par le monde, inſtruit par la lecture,
Qu'il a fait de progrès depuis cet âge-là !

MARTON.

Celui pour qui ce cœur palpite
Sans doute a beaucoup de mérite ?

JULIE.

C'eſt un Cavalier accompli.

MARTON.

Eſt-il bien fait ?

JULIE.

Oh ! Rien n'eſt plus joli.
De toutes les façons il eſt formé pour plaire.
Son air eſt enjoué ſans être trop hardi,
Et ſon eſprit brillant ſans paroître étourdi.

MARTON *à part.*

A ces traits-là je reconnois Valere.
(*à Julie.*)
Vous parlez-vous ?

JULIE.

Oui, des yeux ſeulement.

MARTON.

Mais les vôtres déja s'expriment tendrement.

JULIE.

Depuis huit jours que je l'obſerve ;
Ah ! Les ſiens m'ont lancé des regards ſi flateurs,
Qu'il faut qu'il m'aime ſans réſerve,
Ou que ces mêmes yeux ſoient de grands impoſteurs !

MARTON *à part.*

Son petit cœur ſe développe ;
Déja chez lui comme l'amour galoppe !
(*à Julie.*)
De votre Amant je devine le nom.
Mais Arlequin revient.

JULIE.

Avec lui je te laiſſe;
Garde bien mon ſecret.

(*elle s'en va.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, MARTON.

ARLEQUIN.

Tien, donne à ta maîtreſſe
Ce Billet doux de la part de Damon,
Et celui-ci de la mienne à Marton.

MARTON.

Je n'y manquerai pas.

ARLEQUIN.

Fort bien. La choſe preſſe.
Adieu. Je ſors pour faire un tour,
Puis je reviens prendre les deux réponſes.

MARTON.

Monſieur les trouvera prêtes à ſon retour.

ARLEQUIN.

Songe à tenir le bien que tu m'annonces;
Et que mérite un amant fait au tour.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

MARTON *ſeule.*

C'Eſt un plaiſant faquin pour me faire ſa cour!
Damon aime Clarice. Oui la Lettre eſt pour elle,
Et j'ai ſçû pénétrer qu'elle l'aime à ſon tour;
C'eſt vainement que ſa fierté le céle.
Tous nos Amans ſont aſſortis au mieux:
Mais elle paroît en ces lieux.

SCENE V.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

BElle Clarice, eh quoi, dans l'été de votre âge,
Vous, riche en bien autant qu'en agrément,
Voulez-vous donc languir dans l'ennui du Veuvage?
De mille cœurs, à tout moment,
Votre beauté vous attire l'hommage.

CLARICE.

Ma richeſſe plûtôt fait leur empreſſement.
J'ai juré de fuir ſagement
Le ridicule joug d'un ſecond mariage.
Un ſeul pourroit, s'il m'aimoit tendrement,
Me faire rompre mon ſerment.
Quoiqu'il nous rende ici des viſites fréquentes,
Je n'oſe me flatter de ſon attachement.
Sa figure eſt des plus charmantes:
Mais je ſçai réſiſter à cet attrait flatteur

Que m'offre en vain ſon image importune.
Pour me réſoudre à faire ſa fortune,
Je voudrois m'aſſurer qu'il feroit mon bonheur.

MARTON.

Ah! Puiſqu'il eſt ainſi, grande, grande nouvelle!
Ce Cavalier de figure ſi belle,
Qui pourroit ſeul vous faire dans ce jour,
Rompre le ſerment d'être veuve,
Reſſent pour vous le plus parfait amour,
Et dans mes mains j'en ai la preuve.

CLARICE *à part.*

Marton a démêlé que Valere eſt l'objet
Du feu qui m'enflâme en ſecret?
(*à Marton.*)
Quelle eſt donc cette preuve, & que prétends-tu dire?

MARTON.

Ce Billet.

CLARICE.

Un Billet?

MARTON.

Oui, l'Amour l'a dicté.
Mais, Madame, je me retire
Pour vous donner tout le tems de le lire,

Et d'y répondre en liberté.
(*à part.*)
Je vais faire de mon côté,
La réponſe au Poulet que l'on vient de m'écrire.
(*elle s'en va.*)

SCENE VI.

CLARICE *ſeule.*

Liſons vîte ; en l'ouvrant je ſens trembler ma main.
Que cette Lettre eſt tendre ! Elle n'a point de ſein.
Celui qui me l'écrit eſt jeune, & fait pour plaire.
Ah ! N'en doutons point, c'eſt Valere :
Et je le reconnois pour en être l'auteur,
A ce portrait que Marton vient d'en faire,
Et plus encore au trouble de mon cœur.
Répondons-lui. Je puis me le permettre.
(*elle ſe met en devoir d'écrire.*)
Pour me faire l'aveu d'un amour ſi flatteur,
Ses yeux ont prévenu ſa Lettre.
Son front, dès qu'il me voit, ſe couvre de rougeur.
Tout me dit qu'il m'adore, & ſa grande jeuneſſe
M'eſt un garant trop ſûr de ſa ſincere ardeur.

Le

Le monde encor n'a pas alteré ſa candeur.
(*en écrivant toujours.*)
Je dois cette reponſe au beau feu qui le preſſe ;
Et n'en déplaiſe au rigide cenſeur
Qui condamnera ma foibleſſe ;
Je ne puis faire un choix meilleur.
(*après avoir écrit & plié ſon billet.*)
Les ans que j'ai ſur lui ſont même un avantage.
Quand une femme a le bonheur
D'attacher à ſon char un Amant de ſon âge,
Et d'avoir ſon premier hommage,
Elle peut à ſon gré façonner ſes eſprits,
Former ſes ſentimens, épurer ſa tendreſſe ;
Et de ſes volontés ſe rendant la maîtreſſe,
Faire de ſon vainqueur un eſclave ſoumis.

SCENE VII.

CLARICE, MARTON.

MARTON.

VOtre réponſe eſt-elle prête, Madame?

CLARICE.

Oui. Donne-la.

(*elle rentre.*)

SCENE VIII.

MARTON *ſeule.*

L'Affaire eſt en bon train.
Cette Lettre à Damon aſſure ſa conquête.
J'écris de la bonne encre à monſieur Arlequin;
Il aura lieu..... Mais je le vois paroître.

SCENE IX.

MARTON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

NOus a-t-on répondu ? Je vois certain papier
Qui flatte mon eſpoir :....

MARTON.

Voilà pour votre maître,
Et voici pour ſon Ecuyer.

ARLEQUIN.

Pour moi, Marton ! Je brûle de la lire.

MARTON.

J'ai fait ma charge. Adieu. Je me retire.

(*elle ſort.*)

SCENE X.

ARLEQUIN *ſeul.*

DAns ma poche d'abord mettons ce billet-ci.
(*Il met le Billet de Marton dans ſa poche.*)
La Lettre de Marton, voyons ce qu'elle chante,
Et ſaiſiſſons l'inſtant que je ſuis ſeul ici.
(*Après avoir lû la Lettre de Clarice.*)
Trop heureux Arlequin ! Ta fortune m'enchante ;
J'expire de plaiſir. L'aimable Billet doux !
Marton m'aime, Marton m'adore ;
Elle me donne un rendez-vous.
Charmante Lettre, approchez-vous,
Que je vous baiſe, & vous rebaiſe encore.

SCENE XI.

DAMON, ARLEQUIN.

DAMON.

SAtisfais au plûtôt mes deſirs empreſſés.
A ma Lettre, Julie a-t-elle fait réponſe ?

ARLEQUIN *ſans voir Damon.*

Non, je ſuis hors de moi.

DAMON.

Non ! Qu'eſt-ce qu'il m'annonce ?

ARLEQUIN *embraſſant Damon ſans le regarder.*

Doux objet ! Vous me raviſſez ;
Et pour vous, Arlequin à Liſette renonce.

DAMON.

Parle, Maraut ! As-tu les ſens bleſſés ?

ARLEQUIN.

C'eſt vous, Monſieur ? Mon ame en eſt ravie.
Ah ! Prenez part au bonheur d'Arlequin.
J'ai le plus grand plaiſir que j'aurai de ma vie,
Et vous voyez en moi le plus heureux coquin.
Marton m'aime, Monſieur ; juſqu'à l'idolatrie.

DAMON.

Laiſſe-là ta Marton. Parle-moi de Julie,
M'écrit-elle ?

ARLEQUIN.

Voici qui vous en inſtruira.

DAMON.

Donne donc vîte.

ARLEQUIN.

Eh, Monſieur, la voilà !
Ne vous fâchez pas, je vous prie.

DAMON *lit.*

Mon cher petit Monſieur, je vous trouve bien fat
D'oſer me déclarer votre amour ridicule.

ARLEQUIN.

Ah ! L'amour de mon maître eſt en mauvais état.

DAMON *continue.*

Pour que je ſois ſenſible à l'ardeur qui vous brûle,
Votre taille eſt trop gauche, & votre eſprit trop plat.
Vous êtes libertin au vingtiéme quarrat,
Par deſſus tout vous aimez le Bourgogne,
Et j'ai toujours été d'un goût trop délicat,
Pour écouter les ſoupirs d'un yvrogne.
(*après avoir lû.*)
Quel ſtile ! Quelle Lettre ! Eſt-ce à moi qu'on l'écrit ?

Et peut-elle partir d'une fille bien née ?
Que la groſſiereté que fait voir ſon eſprit,
Dément bien la douceur dont les Cieux l'ont ornée !

ARLEQUIN.

Tous les Amans n'ont pas la même deſtinée ;
Et je conçois votre dépit :
Mais le beau ſexe eſt ſujet au caprice,
Et j'ai vraiment de la douleur
Qu'il ne vous rende pas juſtice
Comme il la rend à votre ſerviteur.

DAMON.

Sans indignation je ne puis la relire.
Me refuſer ſon cœur, je n'aurois rien à dire :
Mais joindre l'inſulte au dédain,
Et me traiter d'yvrogne & de bas libertin ;
C'eſt tout ce qu'on pourroit écrire
A mon valet, à ce faquin.

ARLEQUIN.

Souvent le plaiſir vous attire,
Et, comme moi, Monſieur, vous aimez le bon vin ;
Mais j'excuſe ce trait malin,
C'eſt la rage qui vous l'inſpire.

Quand on eſt comme moi fortuné dans ſes feux,
On paſſe quelque choſe aux Amans malheureux.
Je vois entrer celle qui vous captive :
Demandez-lui raiſon de ſa belle miſſive.

SCENE XII.

DAMON, JULIE, ARLEQUIN, MARTON.

DAMON *à Julie.*

QUelque peu de mérite, & quelque peu d'eſprit,
Dont m'ait fait préſent la nature,
Je n'aurois jamais crû que mon feu vous aigrît
Au point de m'attirer la lettre la plus dure,
Pour l'avoir dans ce jour déclaré par écrit ;
Ni qu'un amour ſi pur fût pour vous une injure.

JULIE.

Un pareil diſcours m'étourdit.
Quelle lettre, Monſieur ?

DAMON.

Une lettre conçûe

En termes ſi choquans, ſi peu dignes de vous,
Qu'elle vous fait plus d'outrage qu'à nous.
Ma déclaration pouvoit être reçûe
Avec un peu plus de douceur;
Et vous pouviez, puiſque j'ai le malheur
De ne pas plaire à votre vûe,
Refuſer poliment l'hommage de mon cœur;
Vous m'auriez plus puni, témoignant moins d'aigreur.

ARLEQUIN.

Pour moi, belle Marton, j'aurois tort de me plaindre.
Je ſuis content de ce poulet.

MARTON *d'un air ironique.*

Vous prenez bien la choſe, à vous parler ſans feindre,
Et vous avez l'eſprit bien fait.

JULIE.

Il me fait là, Marton, un reproche en idée;
Et je ne ſçai ſur quoi cette plainte eſt fondée,
Ni qui le porte à me parler ainſi.

MARTON.

Mais je n'y comprens rien auſſi.

DAMON.

Je vous l'ai dit, Mademoiſelle.
C'eſt un billet de vous, ou plûtôt un libelle ;
Où je ſuis honoré du beau titre de fat :
A cette qualité pompeuſe,
Vous ajoutez encor l'épithete flatteuſe,
De ridicule & d'eſprit plat.

JULIE.

Moi, Damon, avec vous employer ce langage,
Et vous écrire ſur ce ton ?
Ah ! J'en ſuis incapable, & c'eſt me faire outrage
Que d'en avoir ſeulement le ſoupçon.

DAMON.

Ce diſcours à mon tour a lieu de me ſurprendre.
Mais la réponſe que voilà,
De tout ce que je dis, bientôt vous convaincra ;
Arlequin vient de me la rendre,
Tenez, voyez, démentez-la.

JULIE *après avoir lû.*

Ce n'eſt pas là mon écriture.
Mon ſtile encore moins. Monſieur, on s'eſt mépris.

DAMON.

D'où vient donc ce Billet, & par quelle aventure,
Puiſqu'il n'eſt pas de vous, m'a-t-il été remis ?

MARTON.

Le plaiſant *qui pro quo* que cauſent ces écrits!
Je ne puis m'empêcher d'en rire;
Il eſt tems de finir l'embarras de tous deux.
(*à Damon.*)
Remettez-moi, Monſieur, ce poulet doucereux.
(*à Arlequin.*)
Et vous, qu'un pareil coup commence d'inſtruire,
Maître étourdi, donnez vîte, donnez
L'autre qu'à tort vous retenez.
(*elle le donne à Damon.*)

ARLEQUIN.

Pourquoi donc cela? Qu'eſt-ce à dire?

MARTON *à Arlequin.*

Tien, reçoi de ma part celui qui t'appartient.
Chacun a maintenant l'écrit qui lui convient.

DAMON.

C'eſt donc l'ouvrage de ce traître?

MARTON.

A cette balourdiſe on doit le reconnoître.

ARLEQUIN.

De ma bonne fortune, ah! Je ſuis culbuté.

DAMON.

Pardonnez ſi d'abord mon eſprit tranſporté....

JULIE.

Vous étiez dans l'erreur, vous êtes excuſable.

DAMON.

Dans cet écrit mon ſort eſt renfermé.
Pour éclaircir mon amour alarmé,
Permettez-moi de voir s'il m'eſt plus favorable.
(*il lit.*)
Vous reſſentez pour moi la plus parfaite ardeur,
Si j'en crois le Billet que vous oſez m'écrire.
Pour en mieux convaincre mon cœur,
Je vous permets de venir me le dire.
(*après avoir lû.*)
Adorable Julie, ah! Quel eſt mon bonheur!
Je ſens comme je dois cet excès de faveur,
Et tout mon eſpoir ſe réveille.

JULIE.

Une ſeconde fois vous tombez dans l'erreur.
C'eſt une autre que moi, que vous devez, Monſieur,
Remercier d'une grace pareille.
De cette lettre là je ne ſuis pas l'auteur.

DAMON.

O Ciel ! Ce n'eſt point vous ?

JULIE.

Non, ce n'eſt point Julie
Qui n'a jamais écrit à Damon de ſa vie,
Ni reçû de ſa part nul Billet amoureux.

DAMON *à Arlequin.*

Ah ! C'en eſt trop ; approche, malheureux,
Parle, à qui donc as-tu rendu ma lettre ?

ARLEQUIN.

A cette fille-là, Monſieur, pour la remettre
A ſa maîtreſſe.

MARTON *d'un air embarraſſé.*

Oui, mais....

DAMON.

Mais....

MARTON.

Comme j'en ſers deux,
J'ai crû, faiſant une bévue,
Qu'elle étoit pour Clarice, à qui je l'ai rendue.

DAMON.

Ah ! Quas-tu fait ! Par ce coup aſſommant,
Je vois ma tendreſſe trahie !

ARLEQUIN.

Si je ſuis un balourd, elle eſt une étourdie.

DAMON *à Julie.*

Si vous vouliez dans ce moment,
De ce Billet heureuſement,
Vous pourriez réparer la mépriſe piquante,
Et la changer en vérité conſtante.

JULIE.

Comment? Expliquez-vous, Damon.

DAMON.

En y mettant ſeulement votre nom.

JULIE.

Mon nom eſt-il ſi néceſſaire?
Ne ſuffiroit-il pas que ma bouche ſincere,
En adoptant le ſens de ce tendre Billet,
Vous confirmât tout ce qu'il vous promet?

DAMON.

Je ne crains plus d'équivoque fâcheuſe,
Mes déſirs ſont comblés, & ma flâme eſt heureuſe!

MARTON.

D'accord. Mais vous avez à craindre le pouvoir....

DAMON.

Eh! De qui donc?

MARTON.

De Clarice amoureuſe,
Qui peut traverſer votre eſpoir.

DAMON.

Sa Tante a l'ame généreuſe.

MARTON.

Oüi, mais elle vous aime, & croit que ſon amour
Eſt payé d'un tendre retour.
L'affaire eſt vraiment épineuſe.

DAMON.

Dans un tel embarras que faire? Juſtes Cieux!

MARTON.

Je ne vois qu'un moyen, s'il faut que je le diſe.
C'eſt de ſoutenir la mépriſe,
Et de feindre en attendant mieux.

DAMON.

Moi! feindre pour Clarice une fauſſe tendreſſe?
D'un procedé ſi bas je me ſens révolté;
Il fait outrage à la ſincérité,
Et bleſſe trop l'amour que je ſens pour ſa niéce.

MARTON *à Julie.*

Votre amant eſt trop ſcrupuleux.

JULIE.

Il a raiſon.

MARTON.

Sotte délicateſſe!

Et vous devez vous-même y réſoudre ſes feux.

JULIE.

Y ſonges-tu, Marton?

MARTON.

Y ſongez-vous vous-même?

Si Clarice apprend qu'il vous aime,
Il ne vous reſte aucun recours;
Pour ſe venger dans ſa colere,
Elle mettra d'abord obſtacle à vos amours.
Contre Monſieur, préviendra votre pere,
Et vous allez le perdre pour toujours.

JULIE.

A me prêter à tout cette crainte me porte.

DAMON.

Pouvez-vous conſentir....

MARTON.

J'entens ouvrir la porte,
C'eſt Clarice.

JULIE *à Damon.*

Ah! Feignez, & cedez au beſoin.
Je l'exige de vous. Mais il faut que je ſorte,

Et je ſouffrirois trop d'en être le témoin.

(*elle ſort.*)

MARTON *à Damon.*

Je vais vous ſeconder & de la bonne ſorte.

DAMON.

En contraignant mon ame à ce déguiſement,
Je donne de mes feux la preuve la plus forte
Que puiſſe donner un Amant.

SCENE XIII.

DAMON, CLARICE, MARTON.

DAMON.

JE viens en ce jour favorable,
Faire éclater mes tranſports amoureux,
Et vous remercier de la réponſe aimable
Que vous venez de faire à mon Billet heureux.
L'audace que je prens doit m'être pardonnée.
A vos bontés je ne fais qu'obéir,
Belle Clarice, & me ſervir
De la permiſſion que vous m'avez donnée.

CLARICE.

D'un tel diſcours je demeure étonnée !
Vous avez tort, Monſieur, de me remercier.
Marton ?

MARTON.

Eh bien, Monſieur vous aime,
Madame, & vous l'aimez de même ;
Vous vous l'êtes écrit, à quoi bon le nier ?

DAMON.

Du plus tendre retour cette Lettre m'aſſure.

MARTON.

Vous ne ſçauriez aller contre votre écriture.

CLARICE.

On vous a remis ce Billet ?

DAMON.

Oui, Madame, tantôt Marton à mon Valet
L'a donné pour me le remettre,
En réponſe du mien, qu'elle vous a rendu.

MARTON.

Monſieur accuſe vrai.

CLARICE *à part.*

L'ai-je bien entendu ?
Fatale erreur ! Et malheureuſe Lettre !

(*bas à Marton.*)

Marton, tu t'es trompée & m'as trompée auſſi.

MARTON.

Autre incident ! Qu'eſt-ce donc que ceci ?

DAMON.

Ma ſurpriſe, Madame, eſt égale à la vôtre.
Me donnant ce Billet, ſe ſeroit-on mépris ?

CLARICE *d'un air embarraſſé.*

Mais, Monſieur, pardonnez à mes ſens étourdis.
Il eſt vrai, j'avois crû l'écrire pour un autre.

DAMON.

Comment entre mes mains eſt-il donc parvenu ?

CLARICE.

Monſieur, par un mal entendu,
Votre Lettre....

DAMON.

Eh bien ?

CLARICE.

Marton me l'a rendue
Sans vous nommer, diſant qu'elle venoit
D'un jeune Cavalier qui pour moi ſoupiroit.
Sur ce portrait qui m'a déçûe,
Ayant l'eſprit frappé d'un autre objet,
J'ai crû, Monſieur....

DAMON.

Vous avez crû, Madame ?

CLARICE.

Ah ! Dans la confidence où vous forcez mon ame,
De grace, épargnez ma douleur !
N'achevez pas de me confondre.
Vous m'entendez aſſez, & voyez ma rougeur.
Elle vous dit qu'un autre eſt maître de mon cœur,
Et que c'étoit à lui que je croyois répondre.

DAMON *à part.*

Je ne ſuis pas aimé. Ciel ! Que je ſuis heureux !

CLARICE.

Après un tel aveu ſi dur pour tous les deux,
Etouffez au plûtôt une flâme inutile ;
Et faites, aux tranſports d'un amour trop ardent,
Succeder les égards d'une eſtime tranquille,
Sur vous-même obtenez cet effort difficile :
Et puiſque le hazard vous fait mon confident,
Gardez ſur mon ſujet un ſilence prudent.
Songez qu'à mon ſecret ma gloire eſt attachée ;
Que l'objet de mes feux n'en eſt pas informé,
Et que de quelque trait que l'amour m'ait touchée,
Ma foibleſſe à jamais demeurera cachée,
S'il ne m'apprend qu'il m'aime autant qu'il eſt aimé.

DAMON.

Madame, ſoyez raſſurée.
Ne craignez rien de ce côté.
Pour moi la loi la plus ſacrée
Eſt celle de la probité.
A quelque paſſion qu'il ait l'ame livrée;
L'honnête homme obéit ſi-tôt qu'elle a parlé;
Et tout, juſqu'à l'amour, lui doit être immolé.
A noircir le beau ſexe on a la bouche prompte;
Vice qu'au fond du cœur j'ai toujours abhorré:
De la foibleſſe qui le dompte,
Quand le ſecret eſt ignoré,
Qui le publie, en mérite la honte,
Et devant la raiſon eſt ſeul deshonoré.
Pour moi, que cet exemple irrite,
Pour les Dames je ſuis d'un tel zéle enflamé,
Que je veux parvenir du moins par ma conduite,
Au bonheur d'en être eſtimé,
Si je ne puis par mon mérite,
Avoir celui d'en être aimé.
Et pour vous en donner une forte aſſurance,
Je vous rends ce Billet, puiſqu'il n'eſt pas pour moi;
Il vous répond de mon ſilence,
Et vous prouve ma bonne foi.

CLARICE.

Un ſi beau procedé m'enchante.
Ah ! Que ne puis-je en ce jour vous marquer
Combien j'en ſuis reconnoiſſante !

DAMON.

Vous le pouvez.

CLARICE.

Comment ? Daignez vous expliquer.
Parlez.

DAMON.

Le prix que je demande
Eſt trop grand pour le mériter.

CLARICE.

Non, il n'eſt point, pour m'acquitter,
Une récompenſe trop grande.
Demandez. Soyez ſûr d'obtenir tout de moi,
Hors ma main, & mon cœur qui n'eſt plus ſous ma loi.

DAMON.

Par vos bontés mon ame eſt enhardie.
Puiſque la fortune m'envie
La gloire d'être votre époux,
Au défaut d'un bonheur ſi doux,
Le ſeul qui peut me flatter dans la vie,

Je vous en fais ici l'aveu,
Eſt de me voir votre neveu.
Pour mériter ce nom, accordez-moi Julie.

CLARICE.

Le choix eſt trop flatteur. Pour hâter ce lien,
Courez la demander de ce pas à mon frere;
Parlez-lui de ma part, il vous recevra bien.
Il eſt d'ailleurs ami de votre pere;
Et pour vous appuyer, je n'épargnerai rien.

DAMON *en s'en allant.*

Quel heureux coup pour ma tendreſſe!

MARTON *à part.*

Du ſuccès de cet entretien,
Courons vîte informer la niéce.
(*elle ſort.*)

SCENE XIV.

CLARICE *ſeule.*

DAns un malheur comme le mien,
Ce qui me conſole & me flatte,
L'objet de mon amour n'eſt connu que de moi.
Mais quelqu'un vient. Ah ! C'eſt lui que je voi.
Empêchons qu'à ſes yeux ma foibleſſe n'éclate.

SCENE XV.

VALERE, CLARICE.

VALERE.

MAdame, c'eſt à vous qu'aujourd'hui j'ai recours.
De vos ſages conſeils j'implore le ſecours
Sur une affaire délicate,
Et qui doit déc der du bonheur de mes jours.
A peine j'entre dans le monde.

Et dès le premier pas je crains de m'égarer :
Je ſçai qu'en écueils il abonde ;
Sur le plus grand de tous daignez donc m'éclairer.

CLARICE.

Vous faites trop d'honneur à mon peu de lumiere.
Si vous jugez pourtant qu'il vous ſoit néceſſaire,
Monſieur, vous n'avez qu'à parler,
Je ſuis prête à vous conſeiller.

VALERE.

Puiſqu'il faut vous ouvrir mon ame toute entiere,
Je vous dirai que j'aime.

CLARICE *à part.*

Ah ! Qu'eſt-ce que j'entens ?
(*à Valere.*)
Celle pour qui votre ame eſt enflamée,
Sans doute eſt digne d'être aimée,
Et ſes attraits ſont éclatans ?

VALERE.

Autant que ſes vertus, c'eſt tout ce qu'on peut dire.
Je la reſpecte, & je l'admire.
On trouve tout en elle, eſprit, beauté, douceur.
A la droiture, à la candeur
Elle joint l'agrément avec la politeſſe,
Et l'étude du monde à beaucoup de ſageſſe.

CLARICE *bas.*

Chaque mot eſt un trait qui me perce le cœur!

(*haut.*)

Vous ne pouvez en faire un portrait plus flatteur,
Et ne ſçauriez brûler d'une flâme plus belle.
Mais répond-elle à votre ardeur?

VALERE.

Je ſuis bien loin de ce bonheur!
Mon amour n'eſt pas connu d'elle;
Mon reſpect à ſes yeux s'eſt fait ſeul remarquer.
Quand je parois devant ma Souveraine,
Je demeure interdit, je n'oſe m'expliquer,
Et je tremble toujours que l'aveu de ma peine,
N'ait le malheur de la choquer.

CLARICE.

Votre conduite eſt très-louable,
Et votre cœur fait éclater
Tous les ſignes, Monſieur, d'un amour véritable,
Qui ne ſçauroit la révolter.

VALERE.

Non, je n'ai pas l'orgueil de m'en flatter;
Et pour m'expoſer moins dans l'ardeur qui me guide,
Ma main dans un Billet oſe la déclarer,
Et ſupplée au défaut de ma bouche timide.

Pour ſçavoir s'il eſt bien, je viens vous le montrer.
Ne me ſoyez pas trop rigide;
S'ils ſont mal exprimés, mes ſentimens ſont vrais:
Que votre cœur ſeul en décide.
S'il les goûte aujourd'hui, je ſuis ſûr du ſuccès.

CLARICE.

Pour répondre, Monſieur, à votre confiance,
Je vais lire, & vous dire après,
Sans nul détour ce que je penſe.
(*à part.*)
En cette dure extrêmité
Oublions que je ſuis Amante,
Pour m'acquitter avec ſincérité
De l'office de confidente.
(*Elle lit.*)

Pour vous d'un feu ſi pur je me ſens pénétrer,
Que ce n'eſt qu'en tremblant que ma main vous l'exprime.
Comme je ne vis plus que pour vous adorer,
Je meurs, ſi l'eſpoir ne m'anime.
Pronocez donc l'arrêt d'où dépendent mes jours,
En flattant mon ardeur d'un retour légitime,
Ne craignez pas d'en voir finir le cours;
Mon amour doit durer toujours,

Puiſqu'il eſt fondé ſur l'eſtime.

(*après avoir lû.*)

On ne peut déclarer ſon feu plus ſagement.

VALERE.

Vous approuvez ma Lettre ?

CLARICE.

Aſſûrément,

Et vous ne mourrez point.

VALERE.

Clarice le prononce ?

CLARICE.

Oui, ce Billet mérite une tendre réponſe.

VALERE.

Je l'attens.

CLARICE.

Envoyez-le à l'objet de vos vœux.

VALERE.

La choſe eſt déja faite. En ces inſtans heureux
Il eſt entre ſes mains.

CLARICE.

C'eſt donc-là la copie ?

VALERE.

Non, c'eſt l'original. Répondez, je vous prie.

CLARICE.

C'eſt à moi, Valere ?

VALERE.

Oui. C'eſt à vous que j'écris.

CLARICE.

La déclaration étonne mes eſprits.

VALERE.

Dites un mot, vous me ſauvez la vie.

CLARICE *à part.*

Je ſuis aimée ! Ah ! Mon ame eſt ravie,
Et rien n'eſt plus galant que le tour qu'il a pris
Pour déclarer l'ardeur dont il ſe ſent épris !

VALERE.

Eh quoi ! De l'amour le plus tendre
Le ſilence eſt-il donc le prix ?

CLARICE.

Il naît de ma ſurpriſe, & pour me faire entendre,
J'ai beſoin.... Mais on vient, je me retire. Adieu.

VALERE.

Daignez me dire, avant que de quitter ce lieu,
Quels ſont vos ſentimens ?

CLARICE.

Si vous voulez attendre,
On viendra de ma part ici vous les apprendre.
(*elle rentre.*)

SCENE XVI.

DAMON, VALERE.

DAMON *à Valere.*

MA joie, ami, ne peut ſe concevoir !
J'obtiens Julie, & j'ai l'agrément de ſon pere.
On a fait venir le Notaire,
Le contrat eſt dreſſé, je te le fais ſçavoir,
Les violons ſont prêts, nous danſerons ce ſoir.
Et toi, mon cher, di-moi, ſans tarder davantage,
Comment vont tes amours où je prens intérêt ?
Mais, ſur ton front qui répand ce nuage ?
D'un Plaideur incertain tu portes le viſage.

VALERE.

Mon deſtin eſt pareil, & j'attens mon arrêt.

DAMON.

Ma préſence en ces lieux l'a ſuſpendu peut-être.

VALERE.

Oui. Dans le moment qu'elle t'a vû paroître,
Clarice alloit le prononcer.

DAMON.

Mais ſes yeux, en partie, ont dû te l'annoncer?

VALERE.

Dans ſes regards douteux où regnoit la contrainte,
Je n'ai rien vû de déciſif.
Et le doute eſt pour moi le tourment le plus vif.
Enflâmé par l'eſpoir, & glacé par la crainte,
Je ne ſçaurois me définir;
Ma ſituation ne peut être dépeinte;
Je crains de perdre un bien que j'eſpere obtenir.
Dans cette obſcurité qui me trouble & me gêne,
Je ne ſens rien pour trop ſentir;
Et n'oſant former de deſir,
Je ſuis dans l'attente incertaine
De la douleur & du plaiſir.

DAMON.

L'état eſt violent, & j'entre dans ta peine,

SCENE XVII.

VALERE, DAMON, UN NOTAIRE.

LE NOTAIRE *à Valere.*

LIſez, Monſieur, ce papier, s'il vous plaît.
Clarice vous l'envoye.

VALERE.

Ah! Quel noir perſonnage!
Je frémis! Son habit m'eſt d'un mauvais préſage.

DAMON.

Avant de t'affliger regarde ce que c'eſt.

VALERE *après avoir lû.*

C'eſt un Contrat de Mariage!
Clarice en cet écrit, quel bonheur eſt le mien;
M'accepte pour Epoux!

LE NOTAIRE.

Et vous donne ſon bien.

DAMON.

Un pareil Billet doux doit avoir ton ſuffrage.

VALERE.

O! Procedé charmant, & qui n'a point d'égal!

LE

LE NOTAIRE *à Valere.*

Signez vîte, en voyant un ſi gros avantage.

VALERE.

Monſieur, à ce noble langage
Je reconnois en vous un Notaire royal.

(*Il ſigne.*)

SCENE XVIII.

DAMON, VALERE, CLARICE, JULIE, ARLEQUIN, MARTON, LE NOTAIRE.

CLARICE *à Valere.*

DE la réponſe que j'ai faite
Votre ame eſt-elle ſatisfaite ?
Et trouvez-vous que j'écrive ſi mal ?

VALERE.

Surpris de mon bonheur, je ne puis que me taire,
Et me jetter à vos genoux.

CLARICE.

Vous m'aimez. Il ſuffit, Valere, levez-vous.
Quelques biens dans ce jour que je puiſſe vous faire,
Votre cœur eſt d'un prix qui les acquitte tous.

DAMON.

Nous voilà tous heureux, que la fête commence.

ARLEQUIN.

Marton, un mot avant qu'on danſe.
La Lettre de tantôt, je veux bien l'excuſer,
Pourvû que votre main répare l'inſolence....

MARTON.

Non, je ne veux que m'amuſer.
Je ſuis faite pour plaire, & non pour épouſer.

ARLEQUIN.

Et moi, quand on me fait un compliment ſemblable,
J'ai l'eſprit de le mépriſer,
Et d'envoyer fort poliment au diable
Toute fille ſans goût, qui m'oſe refuſer.

SCENE XIX. & DERNIERE.

LES ACTEURS PRECEDENS.

Le Chanteur, Danſeurs & Danſeuſes.

LE CHANTEUR.

VEnez, jeunes Amans; je ſuis un Précepteur
Dont la morale eſt peu rigide.
De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flateur.
Ecoutez des leçons où lui-même préſide.

A votre doux vainqueur,
Quand votre main timide
Voudra déclarer votre ardeur,
Ne prenez pas l'eſprit pour guide ;
Ne faites parler que le cœur.
De l'amour en lui ſeul tout le charme réſide,
Il eſt ſon plus grand orateur.
Venez, jeunes Amans, je ſuis un Précepteur
Dont la morale eſt peu rigide.
De l'Enfant de Paphos je tiens mon art flateur.
Ecoutez des leçons où lui-même préſide.

VAUDEVILLE.

LE CHANTEUR.

Pour vous, en qualité d'Amant,
Je prens la plume à tout moment,
Beautés dont l'œil m'attire ;
Mais pour me charger avec vous
Du titre dangereux d'Epoux,
Je ne ſçai pas écrire.

Mlle. THOMASSIN.

Pour copier une chanſon,
Ma main ne fait point de façon
On n'a qu'à me la dire ;

Mais pour donner des rendez-vous,
Et répondre à des Billets doux,
Je ne ſçai pas écrire.

UN GASCON.

A des tendrons jeunes & frais,
Sandis jé tracé des Billets
Autant qu'on le deſire;
Mais à des créanciers jamais:
Pour ces Meſſieurs qui font des frais,
Jé né ſçai pas écrire.

Mlle. SILVIA.

Quand il faut ſigner un contrat
Contre lequel l'Amour combat,
Notre main ſe retire;
Mais pour aſſurer le bonheur
D'un Amant choiſi par le cœur,
Ah! Quel plaiſir d'écrire!

ARLEQUIN *au Parterre.*

On peſte contre le Papier
Quand on a le don d'ennuyer
Au lieu de faire rire;
Mais pour l'Auteur qui réuſſit
Et que votre main applaudit,
Ah! Qu'il eſt doux d'écrire!

FIN.

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.